ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

DELATTRE Louis, *La loi de péché*, Paris : Société du Mercure de France, 1899.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

Accessible à :
http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Delattre_abbyy.pdf

LOUIS DELATTRE

—

La Loi de Péché

— ROMAN —

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV
—
M DCCC XCIX

Legs Max Elskamp.

LPE
849.33
D375 f

A Max Elskamp,

Hommage de vive et profonde
Sympathie

10 juil. 99. Dr Del. Ther

LA LOI DE PÉCHÉ

DU MÊME AUTEUR :

Croquis d'Écolier	1 vol.
Contes de mon Village	1 vol.
Les Miroirs de Jeunesse	1 vol.
Une Rose a la Bouche	1 vol.
Friquet (ill.)	1 vol.
Marionnettes Rustiques (ill.)	1 vol.

A PARAITRE :

Le Chien et les Jeunes Hommes	1 vol.
Contes Populaires Allemands	1 vol.
Contes a la bonne Hôtesse	1 vol.

LOUIS DELATTRE

La Loi de Péché

— ROMAN —

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCIX

UNIVERSITÉ LIBRE BRUXELLES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Dix exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 1 à 10.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège
et le Danemark.

A EUGÈNE DEMOLDER

PREMIÈRE PARTIE

LES HEURES VIERGES

Comme des enfants nouvellement nés, alleluia! (*Par. rom.*)

I

Il y a des filles qui sont la fleur d'un village et expriment, vivante, sa beauté sublimée. Elles ont sa grâce en marchant sur leurs fines chevilles, sa douceur en leur fraîche haleine, sa gaieté légère en leurs yeux rieurs de chevrettes peureuses.

Celles-là, les garçons se gardent bien de les montrer aux étrangers. Mais le soir, la journée faite, quand ils se sont lavés et peignés au morceau de miroir attaché à la pompe, ils courent à leur rencontre jusqu'aux champs où elles travaillent.

Et il y a un village qui est pareillement la fleur d'un pays bien-aimé, le chef-d'œuvre du mariage de la rivière à la colline; la réussite des bois avancés dans les prairies.

Il fut un temps où l'amoureux farouche de ce coin de terre vierge, non plus que nos galants férus des belles filles, ne se serait offert à conduire quiconque à ces cent maisons de calcaire bleu où

232758

de sa race battait le cœur doux et patient, où brillait l'âme tendre de sa patrie.

Mais aujourd'hui, le voici, sans jalousie, qui découvre aux jeux du soleil son plus vieil amour...

***

Au bord de la rivière de Sambre se dresse la ferme Daussois, adossée à la première hauteur de cette région dont la joie moqueuse pétille dans l'air comme un broc de bière mousseuse, et qui commence à Landelies.

M. Daussois, quelque temps avant de mourir, avait congédié la plupart de ses varlets et loué, aux fermiers voisins, ses terres de rapport, labours et prés. Il avait tout juste conservé des herbages assez pour nourrir quelques vaches, et un vieil innocent, Canivet le vacher, faisant partie de la métairie au même titre que la figure baroque taillée dans le bout qui ressort de la poutre de chêne, au pignon.

Encore ç'avait-il été seulement sur les instances de sa femme. — Car si Mme Daussois trouvait bien fait, à l'ordinaire, tout ce que faisait M. Daussois, cependant, en cette occasion, elle avait protesté contre l'idée de remettre la métairie entière, et

voulu au moins conserver de quoi fabriquer elle-même le beurre de son ménage.

« Pour ce qui est de l'acheter au marché de Fontaine, près des revendeuses dont je ne connais ni les caves, ni les tailloirs de grès, ni les tallevanes et dont je n'ai jamais seulement vu les laitières, non ! » avait dit Mme Daussois dolemment. « Je n'irai pas. Et j'aime autant tout de suite renoncer à manger du beurre. Ah !... Et au lieu de ma tartine qui est quasi la seule chose que je goûte avec plaisir, je n'aurai plus que du pain couvert de saindoux de panne, assaisonné de poivre et d'ail à la mode des aoûterons flamands. Voilà... Et c'est bien malheureux à mon âge ! »

Mme Daussois avait de grosses mains rouges dont les doigts taillés en petites saucisses étaient garnis de bagues d'argent amincies par l'usage. Ses cheveux en bandeaux étaient tordus au-dessus de ses oreilles et réunis en un chignon luisant de la « bandoline » que la fermière préparait à l'automne au moyen des pépins des coings à confiture. Elle avait des joues blanches et rebondies de vieux prêtre et des yeux d'un violet enfantin. Cependant elle passait déjà la quarantaine quand elle avait épousé M. Daussois.

Le fermier, on pouvait dire qu'il était né habillé de gilets à manches de flanelle et de pantalons de coutil bleu tirés jusqu'aux omoplates par des bretelles en tricot. Il ne pouvait pas plus se mettre dans une jaquette de drap, disait-il, que fumer un cigare, quoiqu'il se trouvât parfois obligé de faire à la fois l'un et l'autre, par exemple lors des cérémonies d'enterrement ou, quand le candidat aux élections venant parler au village, M. Daussois se trouvait sommé d'accompagner l'homme du parti.

Et à lui, ses cheveux blanchissaient déjà quand, ses parents morts, sa maison vide, il se décida à se marier.

Le ménage Daussois avait été de ces choses qui se manifestent comme des défis aux inéluctables révolutions du reste de l'univers. Dès le début de leur réunion, l'existence de ces deux êtres s'était mise à couler paisible autant que la dérivation amenée de la rivière au-dessus des vannes du moulin et sans plus grandes joies ni catastrophes que l'ordinaire voyage des péniches suivant la Sambre, vertes et portant une alouette en la cage sur le pont.

Oui, le fermier avait l'air provocant, lorsqu'il arpentait, à pas d'une aune, les champs qu'il ensemençait à la volée. Oui, M^me^ Daussois eût paru

d'humeur impétueuse à qui l'eût seulement aperçue aux derniers moments où, l'hiver, elle battait sa crème, et quand, le beurre ne venant toujours pas, elle repartait d'un dernier et suprême élan, en mordillant sa lèvre inférieure...

Mais hormis ces occasions, durant le reste de leur vie, M. et Mme Daussois apparaissaient deux créatures dont on ne peut rien dire sinon qu'elles n'ont jamais connu le chagrin ni la misère; ce qui ne laisse pas d'être un peu triste.

Ils semblaient infiniment d'accord avec eux-mêmes. Et quoiqu'ils ne présentassent aucune beauté de tournure ni aucune grâce familière, eh bien, quand on les voyait réunis, il fallait un effort pour cesser de les regarder; parce que l'on goûtait, à leur abord, un charme d'une simplicité pénétrante qu'on voudrait pouvoir dire de la couleur brune de la terre des champs. Un charme qui provenait de cette force que confère la patience à ceux qui ne savent que peu de choses, mais certes savent, dès ce soir, que le soleil reviendra demain, qu'il faut l'attendre, et que, pour pousser les blés, la nuit fraîche est aussi utile que le midi brûlant.

Ils eurent un fils, notre Pierre-André. Cet enfant grandit, entre ces rustiques et vieillottes personnes,

ainsi que les légendes nous montrent passer leur jeunesse, parmi des jardins de fleurs calmes, ces menus saints du commun qui n'eurent à traverser la tentation ni le martyre pour toucher au ciel. Et Mme Daussois avait accoutumé de répéter, à qui voulait l'entendre, que Pierre-André, dans son berceau, n'avait aucune fois pleuré.

Plus tard, juché sur sa chaise à hauts pieds munie d'un pot de faïence pour siège, il frappait, des heures, sa jatte de fer de sa cuiller de bois. Les poules de la basse-cour venaient picorer ses miettes. Les plus gourmandes, sautant jusqu'à sa tablette, mangeaient dans ses mains, et il n'en prenait point peur du tout.

Les pauvresses du village, s'en revenant chargées des branches mortes ramassées au bois pour leurs âtres, ou des herbes coupées aux revers des fossés pour leurs chèvres, ne manquaient pas de s'arrêter au seuil de la ferme Daussois pour se reposer. Alors, toutes ensemble elles s'exclamaient sur la docilité du nourrisson et elles invoquaient, à grands signes de croix, les bien-aimés « Jésus et la Vierge » pour qu'ils jetassent les yeux sur cette bénigne créature qui, au rebours des autres enfants, jouait avec les bêtes sans leur causer du mal.

Et peut-être, qui sait ? parmi ces vieilles sans dents y eut-il une fée cachée sous le fagot d'épines qui lui fit, un de ces jours-là, le don de goûter la paix dans la vie.

II

Pierre-André fut un grand garçon et il alla longtemps aux écoles prochaines.

Il partait du village pour la ville, au matin, par le chemin de fer, en compagnie d'une troupette d'écoliers.

Le convoi suivait la rivière, serpentant au long de l'eau, de village en village, sans quitter la vallée. Il perçait des tunnels qui semblaient jeter sur les yeux un rapide bandeau, avec ce bruit qui s'aiguise, éclate et s'étale comme un bouquet quand le train touche à la lumière tout à coup.

Dans les bois, les voitures légères sonnaient gaiement sur le rail en frôlant les buissons étalés. L'automne, le vent de leur course traînait des tourbillons de feuilles mortes.

Les écoliers traversaient ainsi des groupes de maisons bariolées, en passant si près des cours qu'ils auraient pu toucher l'épaule des ménagères en chemisette à courtes manches faisant leur lessive, ou

tirer la queue des cochons vautrés dans leurs carrés. Et au comptoir du cabaret de la barrière, il n'aurait tenu qu'à eux de boire la goutte en allongeant le bras.

Ces voyageurs de tous les jours se faisaient, au long de la route, des amis qu'ils saluaient particulièrement. Pierre-André ne passait point derrière telle maisonnette, par exemple, sans crier le bonjour, de la portière, à un vieux bonhomme rasant sa barbe, régulièrement à cette heure-là, devant la petite glace pendue à la croisée. Le vieux s'interrompait pour répondre, son rasoir levé en main à hauteur de sa face savonnée, sa langue poussant encore le creux de sa joue molle, tandis que ses bretelles pendaient sur ses cuisses comme deux anses.

Le petit convoi allait, soufflant aux montées et se lançant en sifflotant dans les descentes à la façon des enfants qui glissent avec des rires, sur le derrière. Il avait l'air d'une bête intelligente. Rien que son halètement sonnant sur des timbres différents eût indiqué, à un aveugle dans le wagon, les endroits qu'il franchissait, et si c'étaient de profondes tranchées taillées dans la roche ou de claires nappes de prairies.

Tel, ce court voyage quotidien était pour Pierre-André une bien joyeuse course qui le surprenait à tout coup comme un visage ensommeillé encore est surpris sous le flot de la fontaine.

Autour de lui, pétillait aussi une jolie grappe de jeunesses, de petits mafflus aux joues rouges entourées de foulards à couleurs violentes. Qu'on aurait voulu une grande main de bon géant à passer par le carreau de la portière pour les caresser réunis, les secouer un peu, et puis les baiser et les regarder en leurs yeux vifs et moqueurs de cochets, où brillait l'allégresse des villages!

Ils débarquaient, à la gare enfumée de Charleroi, à la façon dont les eaux, fluant à travers les champs, sourdent pour se rendre aux remblais des routes, par les drains brisés : fraîches, sentant la bonne odeur de beaucoup de champs différents. Ainsi, ils apportaient dans la ville le charme agreste de leurs hameaux.

Ils passaient sous les ormes des quais, au long du canal où des péniches qui suivirent l'Oise et humèrent, dans ces vallées de France, la fine beauté des prés à l'ombre des peupliers, fleurent le goudron tiède dont on les enduit. Un petit chien blanc court sur la bordure en jappant. Sur le pont, le ton-

neau à l'eau potable est verni de frais. Aux fenêtres de la cabine, les rideaux sont tendus, clairs comme la piquette du jour. Le charbon lui-même, en gaillettes serrées sous les panneaux, semble écuré tant il reluit. Et les bateliers chaussés d'espadrilles, habillés de vareuses d'un bleu qui verdit, rêvent appuyés à la balustrade.

Sous un pont, l'eau s'écoule des écluses avec un bruit qui fait l'impression d'un long baiser sur l'échine. Les servantes lavent les dalles bleues des trottoirs.

Les sabots claquent, les bras roses brillent, les paquets d'eau éclatent et ruissellent dans la rue.

Les écoliers ainsi contournaient la ville. Maints d'entre eux portaient des manches de lustrine serrées aux coudes par une bande élastique et des casquettes munies d'insignes dorés pareilles aux coiffures de ces musiciens des routes qui viennent d'Allemagne en trombonant.

Mais tous avaient le teint si brillant, les yeux et les lèvres humides d'un si naïf plaisir, que pas un passant n'eût voulu rire de leur accoutrement, non plus que d'une giroflée trop jaune ou d'une pivoine trop rouge.

III

Pierre-André avait une vie d'écolier méticuleuse et régulière. Les jours s'y suivaient indécis autant que ces flots de nuages qui roulent aux ciels d'avril en cachant longtemps le printemps.

A ses dix-sept ans, l'âge piquant de la cravate et de la badine, la moindre trompette n'avait pas encore sonné en l'esprit de notre garçon.

Il avait les mâchoires saillantes, la bouche grande, d'un arc délicat et fignolé, et dont les coins étaient relevés vers les joues rondes par un sourire que rien n'aurait pu faner. Ses yeux, souvent trop large ouverts et comme ébaubis, étaient d'une couleur vert-grisâtre de verveine séchée. Ils affleuraient la tête sous des paupières à épais ourlets.

Or, les plus stupides mêmes sentaient en l'approchant une joie si calme que jamais on n'essaya guère de lui faire obstacle. Mais au contraire, beaucoup eussent voulu l'arrêter dans la rue, au pas-

sage, et dévisager sa face rayonnante de jeunesse pure et paisible.

Bon! il était parfois lendore et assoupi, mais il n'y eut cependant qu'un vieux sot qui le tint pour stupide et hypocrite. Ce fut M. Pépet, maigre et anguleux petit vieillard à la barbe précieusement partagée par une raie; mesquin et processif tout juste comme un perroquet qui aurait, cinquante ans durant, répété la « Grammaire néerlandaise ».

On avait souvent berné ce mannequin dans sa vie. Aujourd'hui, à l'avance, il taxait de tromperie toute action dont il ne comprenait pas le motif ou tout propos d'écolier ne se rapportant pas immédiatement à un exemple de la morphologie en question. De quel air il montrait qu'il « voyait venir » ce qui n'avait d'ailleurs pas bronché! Il aspirait bruyamment une bouffée d'air entre ses lèvres pincées, plissait les coins de ses yeux et, pan! il démasquait une stupidité à laquelle personne n'avait jamais pensé !

Chaque semaine ramenait le Pépet dresser, à l'honnête et placide Pierre-André, la pantière de ses questions. Notre fermier racontait ses leçons sans hésiter mais en prononçant les mots étrangers d'un accent de terroir si baroque que l'école pouf-

fait. M. Pépet en trépignant prétendait à la mauvaise volonté de l'élève. L'élève doucement disait au maître que non, et qu'il parlait de « tout son mieux ».

« Passons à un autre ! finissait régulièrement par s'écrier M. Pépet. Car ce n'est pas une langue qui vous pend dans la bouche ! Et vous ne ferez jamais que la honte de votre pays auprès des étrangers ! »

Mais, hélas ! l'épais garçon n'avait aucune vanité. Au lieu de penser à l'étranger le honnissant, Pierre-André souriait.

« Derrière chez nous, répondaient à l'antique baderne, ses yeux du vert de verveine, derrière chez nous, sur la colline, au fond du pré, comme les genêts fleuris brillent en ce moment, jaunes, jaunes ! »

Et il ne rougissait pas sous les insultes de M. Pépet qui avait le don des langues.... Au sortir de ces cours comiques, il devait essuyer les claques d'amitié des écoliers enthousiasmés de la façon, prétendaient-ils, dont il houspillait la ganache de professeur. Cependant qu'il n'en avait jamais eu la moindre velléité.

Voilà, il traversait tout, de cette allure calme et assidue qu'avait son père quand il labourait ses

champs, les yeux fixés devant lui, le manche de la charrue dans la main gauche, les rênes de cordes dans la droite, l'esprit oscillant tout le jour en une rêverie sans objet.

Enfin revenu, le soir, en la ferme Daussois, Pierre-André se rasseyait dans le giron de ce bonheur bleu des douces petites gens qui ne sont jamais, ainsi que les autres, colères de s'être mises en colère, ni chagrines de s'être chagrinées. Car un cœur tranquille est comme la laine légère et qui cependant arrête les boulets de canon; il est plus fort que tout.

Notre écolier ne fait-il penser à la pâte qu'on vient de pétrir et qui repose, saupoudrée de fine fleur de farine, dans la maie établie sur deux chaises, à la chaleur du poêle? C'est le soir; on abrite d'une couverture mollette l'œuvre précieuse et les enfants vont coucher. Quand ils se lèveront demain, le pain cuit sera déjà rangé sur la planche, à ressuyer dans la cave; et ils auront de la tarte au caramel pour déjeuner.

Et c'est le temps qui aura fait le principal de tout cela.

IV

Le jour vint où Pierre-André dut commencer des études pour une profession. Sur l'avis d'un oncle chargé de guider Mme Daussois à la place du fermier mort, il se décida pour l'école vétérinaire.

« Vois-tu, mon garçon, lui disait l'oncle, les prés sont à court dans ce qui vous reste ici de culture... Ah! si vous aviez tant seulement la côte de bonne terre que ton père a cédée au censier de Gozée! Tiens, toi, tel que te voilà, pas deux fois trop « furet », tu n'aurais qu'à délier tes vaches au matin et les relier au soir, ton beurre serait fait... Je dis ton beurre, mais, tu sais bien que l'herbe c'est le beurre et le pain et la chair avec, malgré que plus personne ne le croie!.. Ah! Mais aujourd'hui avec ce qu'il te reste, tu serais bien obligé de faire comme les autres et de cultiver des betteraves à sucre, rien que des betteraves à sucre!.. Et ça, vois-tu, c'est un triste métier... Va à l'école, que je te dis,

mon garçon, va à l'école! Aussi bien, à cette heure, ce n'est plus qu'à la ville qu'on trouve l'argent. »

Pierre-André s'inscrivit à l'école vétérinaire de Bruxelles, et subit une série d'examens durant une journée où il ne fit que passer, ahuri, d'une chaise devant un professeur à une autre chaise devant un autre professeur.

Une fois admis, octobre venu, il fit son entrée aux cours. Il obéit avec docilité à leur discipline enfantine. Le matin, dès le coup de cloche, les étudiants allaient tous, sous les yeux des surveillants, se ranger le long du mur des classes pour attendre le professeur. Le jeudi après-midi, ils revenaient montrer aux répétiteurs les cahiers de notes transcrites au net, et recopiaient comme punition les pages mal rédigées ou qu'ils n'avaient point munies exactement de la marge désignée.

Pierre-André n'était guère à l'aise dans ce fatras; mais la honte de ces enfantillages tracassiers s'abattant sur des jeunes hommes à moustaches était plus forte que son embarras. Il se consolait, il est vrai, à suivre l'ébahissement des paysans arrivant comme lui de leurs collèges, et tout émus d'enthousiasme pour la chimie ou la physique, à ces leçons où, en guise d'expérience, le professeur avec

mille préparatifs de mise en scène faisait, en fermant les yeux, éclater des pistolets dans des blocs de terre glaise.

D'ailleurs, le tour de son esprit lui procurait une particulière facilité d'allure en cette école pour enfants de vingt ans, où l'enseignement n'était supérieur que parce qu'ils étaient dans l'obligation d'y apprendre jusqu'aux moindres notes du fin texte des traités. Ce que Pierre-André avait lu une fois, il pouvait, mot à mot, le répéter ; et y citer jusqu'aux points et virgules, sans avoir rien compris, ce qui est précieux.

Ce travail ne lui coûtait aucune application. Il réfléchissait ces lectures simplement à la manière d'une plaque de métal soigneusement fourbie, mise en bonne lumière. Aux interrogatoires, il se levait et tandis que le bord des banquettes de devant lui sciait les tibias, il suivait, en tenant les yeux en l'air, et à la lettre, les lignes de ses leçons imprimées sur le mur blanc d'en face. Qu'on vînt à l'interrompre, il reprenait ensuite son train au commencement du paragraphe et, sans se hâter, continuait son rouleau.

Cette assurance lui eut tôt valu le respect de l'école. Il fut le premier à qui les « doubleurs » ne

jetèrent plus de boulettes de papier mâché. Car l'exercice de la mémoire, cette mécanique fonction du cerveau, ne manque jamais de frapper les stupides jusqu'à l'admiration.

Et le professeur Lagraine, — un bourru dont le plaisir était de terroriser « les conscrits » par telles questions choisies qui lui attiraient les rires flagorneurs des « vétérans » prévenus, — eut le sifflet coupé en entendant notre bon Pierre-André lui débobiner tout doux, à la papa, et jusqu'aux moindres détails, cette ostéologie de certaine terrible partie du crâne, le sphénoïde, où le maître ne dédaignait pas d'estrapader chaque année les étudiants novices.

Notre jeune homme portait sa casquette à insigne doré, posée droite sur sa tête, nullement penchée ni à droite, ni à gauche, ni dans la nuque. Une barbe follette commençait de lui garnir la mâchoire de ce triste collier qui enlève, à tant de jeunes visages, la dernière beauté qui reste de leur enfance, le charme ultime qu'ils posséderont jamais encore.

Il avait l'allure d'un innocent surpris de tout et près aussi d'en rire. Son expression ne laissait pas de rappeler souvent ce mélange d'emprunt et

de prime-saut des séminaristes en vacances, revenus au village. Ils ne comprennent rien aux clins-d'yeux des autres compagnons, mais ils troussent leurs soutanes pour jouer à la balle dans les prairies.

Pierre-André habitait, à la montagne de la Vieille-Halle-aux-Blés, une maison de briques rouges, à croisées de chêne brun d'où il voyait, comme de la balustrade d'un pont, l'intarissable rivière des passants dans la rue.

Même, au début, le spectacle de ce mouvement ininterrompu lui valut quelques maux de tête ; mais bientôt, c'est avec l'infatigable badauderie du paysan qu'il put goûter la joie de la fenêtre.

Si bien qu'il apprit par cœur des traités du dernier revêche, page par page, cependant qu'il suivait les remous de la foule à ses pieds, détaillait l'architecture de telle maison voisine à pignon espagnol, ou suivait les fantaisies de la lumière brillant aux vitres et dans les moires du ciel. Il se rangea dans la tête, les milliasses de minuties qui composent une anatomie, tout en riant aux images colorées du monde de devant lui, et en se laissant rire sans scrupule, parce qu'au fond de lui, dès le commencement de chacune de ses actions, il était

persuadé que le temps ne manquerait pas de le mener à bout.

Et voici qui n'est pas moins vrai. Uniquement pour son plaisir, en marchant et dévisageant les choses, il lui arrivait de se répéter avec méthode ces pages ennuyeuses qu'il avait mâchées pendant la semaine.

C'est que l'excitation de la marche remue souvent, dans le cerveau, la totalité de ce qui y repose. Et chez notre innocent garçon, il ne gîtait encore là, pour tout secret, que des chapitres d'anatomie, vous voyez bien !

V

Pierre-André ne s'ennuyait jamais, bon signe de bêtise ou, pour le moins, de santé. Il était depuis des mois dans Bruxelles qu'il n'avait encore pensé avec le moindre regret au village quitté. A la fin de chaque semaine, il se contentait d'envoyer à sa mère une lettre où il affirmait, en quelques lignes et presque en des termes identiques à chaque fois, qu'il n'avait rien de nouveau à lui faire connaître, et qu'il se portait bien.

Mais cependant, le dimanche au matin, il éprouvait, en plus de la joie des cœurs simplets d'être au dimanche, un tendre plaisir à contempler, de par les rues, la foule des paysans venus à la ville, au visage hâlé, aux cheveux raides, aux yeux écarquillés, et dont la casquette de soie et les foulards bariolés de couleurs perroquet criaient comme des appels rauques dans les champs. Il semblait à Pierre-André retrouver autant de parents chéris,

en ces provinciaux arrivés en bandes de leurs bourgs par des trains à prix réduits; en ces ruraux de la banlieue lointaine, marchands ou chalands, tous ne prenant, du spectacle de la ville, que de l'étonnement.

Au bout de plusieurs mois seulement, il aperçut cette foule rustique comme composée d'êtres vraiment séparés de sa personne et autour desquels il pouvait tourner à loisir. Dès lors, il se plut souvent à les retrouver dans un marché immense qui, durant chaque avant-midi dominicale, couvre la Grand'Place de gens, de bêtes et de fleurs.

En un coin de l'immense pavé, se fait en effet le trafic des chiens. Là se voient, tenus en laisse, de toutes les sortes de toutous. Des bêtes de trait aux pattes épaisses, aux fortes attaches, aux côtes saillantes de travailleurs, c'est-à-dire de ceux qui ont faim. Et elles quittent le maître qu'elles servaient de toutes leurs forces, avec une expression résignée d'esclaves nus exposés à la traite. Des « bergers » aux formes hardies et harmonieuses, toujours en mouvement. Des chiens de garde à la mine hargneuse, au gosier enroué d'avoir harcelé les rôdeurs voleurs de poules, et d'avoir aboyé à la lune. Des roquets des rues volés ou trouvés, tous également

tremblants de leurs malheurs passés et tenant, sans démonstrations, la queue serrée entre les pattes, inquiets de leur sort prochain. Des caniches laineux, peignés, frisottés, que les marchands n'ont élevés que pour les vendre et jamais aimés. Enfin, une foule de sots mâtins qui aboient comme des sourds, sans se demander seulement pourquoi ils ont été amenés ici !

Un gamin tient, au bout d'une ficelle, un vieil Azor à poils roux, à queue en panache. Ils viennent ensemble de fort loin, par la chaussée... Pourquoi doivent-ils se séparer ?... Le chien tourne autour de son maître. Il enroule, à ses jambes, la corde que l'enfant, chaque fois, déroule patiemment.

On ne distingue pas les chalands ; et les vendeurs ne crient aucun prix. Mais dans la foule, sans le montrer, chacun examine le chien qu'il désire, avec soin et comme on choisit un compagnon.

Des paysans noirauds à l'œil d'émerillon, dont les nippes sentent encore la forêt de sapins ou la vase des tourbières d'où ils sortent, portent des paquets de peaux de loutres molles et veloureuses et des cadavres de renards liés aux quatre pieds, dont la queue touffue balaie le pavé.

En les trouvant, entre ces pompeuses maisons de

la ville, chargés du butin d'une semaine de braconnage, monnayant leurs aventures d'affût, Pierre-André pensait à leurs cabanes gîtant là-bas, au milieu des brandes de Hœgarden, ou là-haut, à l'orée de la forêt de Soignes. Il voyait la fumée de leurs feux de bruyères traînant aux soirs d'automne, mêlée à l'odeur des feuilles pourries, sous les cris des trôlées de canards sauvages passant au ciel, en vols triangulaires.

Sur la place, non loin des chiens, se vendent aussi les oiseaux. Les marchands les amenèrent en de longues volières juchées sur des charrettes et coupées en compartiments. Et les bestioles, l'une à l'autre serrées en manière de chapelets embrochés, tressaillaient aux bosses du pavé.

A terre, en ligne, sont étalées les petites cages. Des hommes y cherchent des mâles de canaris, et discutent les marques d'un bon chanteur saxon ou d'une couveuse fertile. De lourds corbillats, des geais à mantelet émaillé sautellent en des paniers d'osier. Des pigeons se piétinent, roucoulent, se rengorgent; et puis regardent en l'air d'un seul de leurs yeux brillants à la fois, sans cesser de marcher l'un sur l'autre.

Des gamins des champs portent, élevées à leur

poitrine, des nasses rustiques gorgées d'oiselets qu'ils capturèrent dans les cours des fermes, au coin des bois et au fond des prairies où ils gardent les vaches. Et ce sont des verdiers gais comme l'eau courante; des tarins légers comme une fleur d'églantine; des fauvettes semblables à des jeunes filles rieuses sans cesse remuées par une joie nouvelle.

En des cages plafonnées de linge, des alouettes vont, viennent, se dressent sur les mottes de gazon, étendent leur col; épanouissent leurs ailes de la nuance d'un beau labour au soleil, et se gonflent comme une poitrine qui va chanter.

Des vieux hommes assis aux brancards de leur brouette vendent des carrés d'herbe coupés ce matin, aux bords des routes; des bouquets de mouron fleuri; de blanches baguettes de sureau évidées et râclées pour les perchoirs. Et Pierre-André n'oubliait non plus de passer une minute à côté d'un rousseau aux yeux couleur de tabac de Virginie, qui offrait les œufs de fourmis recueillis dans les bois, de ses mains qu'on voyait brûlées par le corrosif des nids profanés.

Mais, Pierre-André le flâneur n'osait guère ensuite s'arrêter devant l'éventaire des rougeaudes

marchandes de fleurs coupées. Il allait droit aux jardiniers gardant, sur le pavé, leurs potées de plantes : naïfs géraniums de toutes les couleurs et qui se veulent réunir d'eux-mêmes en « collections » pour éclairer les cours tristes des petits bourgeois, fuchsias aux fleurs berliquotantes, apprêtées comme une paysanne à longues boucles-d'oreilles neuves; dyclites élevant leurs brochettes de cœurs de cartes à jouer, roses et blancs ; cent autres fleurettes qu'ils ont vues pousser, une à une, dans leurs plates-bandes hors la ville, les prudents jardiniers à la barbe en collier !

Ils vendent toutes les fleurs des pauvres et des petits jardins. Les giroflées qui font le printemps sur une motte de terre. Les pâquerettes très doubles, riantes et éblouies, rappelant les rondes des fillettes qui portent encore des tabliers devant leurs corsages, font l'innocente et savent tout et le reste. Les violettes-pensées juchées sur des blocs de glaise grasse, qui montrent leur large face rêveuse et réfléchie. Et les myosotis aussi, il les vendent, les myosotis dont on ne peut plus rien dire, qui font doucement sourire, ainsi qu'au souvenir d'une amourette de jadis dont l'époux ne doit rien savoir.

« Six centimes la pièce ! »

Car Pierre-André demande les prix. A quoi il répond :

« Ah ! C'est bien bon marché, monsieur le jardinier ! » d'un air ravi.

Le voilà ! Il aspire à plein nez l'odeur de ces riens vivants. Il se frotte à ces dégaines de paysans, ses frères des champs au visage rouge de soleil et de vent ; comme eux, il rit sans le savoir. Et au sortir de cette place encombrée, il lui semble avoir couru par les guérets, au long des haies, en sondant les souches des saulaies et le creux des buissons.

VI

Il y avait un autre lieu de délices où la badauderie de l'étudiant s'en vint rôder par maintes avant-dînées.

Il suivait, pour y arriver, une longue rue nouvellement bâtie de hautes maisons uniformes auxquelles la foule des locataires, d'ailleurs, avait eu tôt fait de rendre un peu du pittoresque des antiques masures démolies. Car la vie des hommes embellit les pavés eux-mêmes ! Aux fenêtres, les ménagères avaient cloué les ficelles où sécher leur lessive, et les enfants planté leurs moulins de papier. Car les loques trouées, autant que les papiers multicolores, veulent le vent et le soleil ; et tout cela se penche sur la rue, si haut qu'il soit.

Le jeune homme arrivait à une place carrée, entourée d'arbres en façon de mail de province, et qui formait immense grenier de bric-à-brac. C'était le Vieux-Marché.

Avant d'y pénétrer, il ne manquait pas d'en faire le tour en dehors pour embrasser d'un coup d'œil les vieilles choses réunies et leur donner à la ronde une rapide caresse avant un baiser à l'une et puis à l'autre.

Cette corolle d'âme de notre Pierre-André, plissée encore en son calice, éprouvait ici le plaisir que se figurent sans peine — mais eux seulement, — ceux qui, dans la solitude, passèrent de longs moments d'enfance à baguenauder par les placards des chambres, agenouillés devant les tiroirs, sous les toiles d'araignées des coins poudreux...

Pour Pierre-André sans rêve ni désir, la vie était un nid creusé dans le sable. Et il est entendu qu'aucune de ses réflexions n'était jamais pour arrêter rien de le pénétrer jusqu'aux moelles...

Il n'avait d'ailleurs pas besoin du tout de penser à l'incalculable quantité de vie sombrée en cette place publique, pour prendre intérêt à ces vieilleries. Pour baiser comme des faces alanguies de bons amis malheureux, ces épaves échouées, il lui suffisait de se rappeler les crêtes de granit usées par les coudes aux tournants des corridors de sa maison ; les carreaux de terre rouge du pavement, creusés sous les pieds et saignant aux plaies vives de leur

chair; ou même, tenez,le menu bloc de bois où son père longtemps avait émincé son tabac, et qui, tailladé et échardé par le couteau, s'était réduit à rien.

Heureux encore! ces cœurs doux qui ont gardé l'émotion de la vie menue, et peuvent saluer, aujourd'hui, comme d'anciens et fidèles serviteurs, ces riens frustes, déformés par les journées qui s'y appuyèrent pour passer à la mort.

Muni de la Clef d'or, Pierre-André entrait là ainsi qu'en un grenier de délices.

A terre, sur des morceaux de sparterie ou des bouts de tapis élimés, s'étalent les objets les plus disparates, et déteints, dépenaillés, gris de la poussière des années écoulées au rebus des mansardes.

On a vidé ici d'antiques maisons dont les habitants sont morts. Voilà leur lampe qui ne marche plus et que le quincaillier a refusée au poids du cuivre.

Des tentures déteintes, amoncelées en tas de loques, comme si elles n'avaient jamais paré les fenêtres transparentes de la joie du jour, ni reclos le mystère des chambres pour l'amour ! Des verres à boire, d'un cristal étrangement terni par l'usage et où le vin même doit n'avoir plus aucun éclat.

Des plats d'étain doucement luisants comme des faces de pleines lunes, un peu bosselés et déformés pour paraître plus tendres encore, car l'étain baise les lèvres ainsi qu'un métal amolli par la vie. Et puis des seringues à clystère, qui font rire.

Pierre-André connaissait le coin où se brocantent les effets d'habillement retapés; l'étal des chapeaux de feutre relavés et lustrés à la colle; les planches couvertes de chaussures remises à neuf à force de cirage et de coups de brosse. Ces rebuts de misère lui parlaient comme des portions d'hommes vivants. Ici, à pleines mains, il caressait ses amis les pauvres.

Il n'avait jamais ressenti aucune émotion en présence des modèles en plâtre de la statuaire la plus antique qu'il avait vus parfois. Et il avait seulement remarqué, à propos de ces œuvres d'art, que leurs yeux vides n'avaient point de prunelles.

Mais ces hardes, ces savates, ces bonnets défoncés, qui puaient encore les corps ahanant et suant qu'ils avaient couverts, Pierre-André pensait que, s'il apprenait à parler, il viendrait à bout de raconter sur eux de longues histoires touchantes, pleines de larmes et de minces petits bonheurs d'une minute toujours tôt partis!

Voilà! Il sympathisait avec les vieux souliers à l'air triste d'avoir tant marché, alignés par rangées, cirés et luisants, mais montrant leurs empeignes élastiques relâchées en forme de bulles crevées. C'étaient, pour lui des besogneux en toilette, anémiés à mort, portant les cheveux au-dessus de l'oreille humides encore de l'eau où ils trempèrent le peigne pour finir leur toupet.

Sans gêne il eût donné la main aux manches flottantes des défroques pendues à ces crochets; il les eût félicitées de leurs couleurs oubliées depuis longtemps, de leurs rococos gris-noisette et café-au-lait de rentiers chenus de petites villes !

Devant les tables des horlogers maigres et chevelus, que Pierre-André goûtait aussi de plaisir à suivre les rouages des machines! Il y avait là de monumentaux cadrans de faïence fleurie de roses émaillées, ou de cuivre bordé de têtes d'anges, portant, en larges majuscules d'Elzévir ancien, le nom du fabricant. Des coucous sifflaient l'heure ; des réveille-matin dérapaient, brusques comme des hannetons qui s'envolent; de massives horloges à poids de plomb pataugeaient sans se presser, du pas des hommes à gros ventre pour qui la vie ne veut rien dire. Toutes ces cadences cheminaient à

la fois, se bousculaient, se marchaient sur les pieds ; et puis l'on n'en entendait plus qu'une seule.

Ces pendules dont on ne voulait pas dormaient, hier encore, dans les maisons. L'homme au visage futé les acheta, y toucha aux rouages de ses fines pinces brucelles. Et ces cadrans se remirent à crier l'éternité d'une voix jeune, impitoyablement claire, en arborant leurs oiseaux bleus et roses. Car l'horloger est un sorcier aux mains subtiles.

Plus joyeux étaient, aux yeux de Pierre-André, les serruriers sales et lambins, et les ferronniers aux paletots mangés de rouille. Ils vendent des râteaux auxquels, peut-être, il manque une dent, oui ; des louchets ébréchés de quelque écharde ; mais tous si nouvellement repeints au goudron, munis de manches si nettement râpés au papier de verre, qu'il n'y a nul doute qu'ils soient aussi bons que neufs pour façonner la terre des jardinets ! Et pour la saison, il est temps de s'y mettre !

Tandis que les tricoises en mâchoires de dogues, les marteaux aux airs mauvaise tête qui ne veulent rien entendre, et les pinces minutieuses comme des doigts de vieilles filles attendaient les papas qui travaillent le dimanche dans leurs maisons et aiment à tout raccommoder eux-mêmes.

Une foule bariolée retournait ces objets, les manipulait, les soupesait, les marchandait. Avant de se décider à un achat, les hommes buvaient du coco aux fontaines de fer-blanc à clochettes, les femmes suçaient des cornets de crème glacée aux voitures chamarrées d'Italiens à mines de brigands. Que Pierre-André eût volontiers empli sa chambre de ces mille brimborions, ainsi qu'enfant il bourrait ses poches des cailloux trouvés au long des routes !

Ce n'était pas tout, pour Pierre-André, cependant, de confesser ces brocantes, il avait encore, ici, à dévisager les passants...

Le pompier devant la caserne ouverte sur la place monte la garde, tenant son petit sabre levé en guise de couteau à jambon. Il est vieux de plus de cinquante ans; il a des cheveux roussâtres et un visage grêlé d'expression triste et fatiguée. Et il s'efforce de marcher à fermes petits pas de parade, à cause des goguenards qui l'examinent, et des enfants qui se sont arrêtés, les mains au dos, devant lui.

Par la rue, entre les ménagères le panier du dîner au bras, les enfants soufflent dans les ballons de baudruche rouges comme leurs joues et criards comme leurs voix. Les porteurs de pigeons courent,

un sac de toile tenu entre les dents, si vite que leurs genoux semblent continuellement levés à leur ventre. — Et Pierre-André va à la douce.

Il flaire curieusement la touffeur écœurante des cabarets entr'ouverts. Les éventaires des marchands de sucreries, aux bocaux de bonbons plus vifs de couleurs que des géraniums au matin, l'amusent comme des coups de pistolets. Les garçons des boucheries devant leurs tables de marbre, il les parie bâtis de jeune chair saignante coupée à même l'étal. Et gais, gais lurons, les gros bouchers ventrus comme des ogres, à sabots jaunes, jaquette rayée et cheveux luisants de moelle de bœuf, tonitruent!

Car Pierre-André, museur patient, ne passe rien. Ni la vitrine du papetier qui vend des cahiers d'écoliers, à couvertures montrant des figures d'animaux et des scènes de l'histoire de Belgique; ni l'étroite boutique de cirage et d'allumettes infectée de l'odeur d'ail du phosphore rouge; non même les voitures chargées des tas de moules dont il hume l'arome d'algues marines et de varechs iodés.

Et comme Pierre-André, en définitive, n'a jamais rien vu, il recommence à tout coup de s'amuser à ces choses...

Ainsi lui venait le moment de manger le bouillon, en son logement de la Vieille-Halle-aux-Blés. Car pourquoi faire attendre la boulangère, qui aimait à se mettre à table à l'heure juste?

VII

Est-ce vrai que d'un homme qui ait le loisir de dormir ou la liberté de ne rien faire, on jugera de sa force intime à vivre par la portion qu'il en conservera le dimanche après son dîner? Et que celle-ci ne l'abandonnera jamais? Napoléon parlait du courage de deux heures du matin; y a-t-il l'activité du dimanche et de deux heures après-midi?

Ce jour-là, après avoir mangé, Pierre-André ne manquait point d'aller au Sablon, voir jouer au jeu de la petite balle dure. La vue seule des spectateurs rangés sur des bancs au long des cordes qui limitent l'emplacement des joueurs en pairle de blason, l'amusait déjà.

Il ne suivait point du tout, pour le jeu même, les péripéties des luttes engagées. Mais son plaisir était de voir les jouteurs vifs et râblés, fixes à leur poste, penchés en avant, la main droite gantée de la plaque en peau de truie durcie riflant le sol dans

le repos animé des bras prêts à se bander quand l'étœuf poindra ; puis de voir s'élancer les vainqueurs, et comme ils entourent la partie penaude avec des bonds, des cumulets, des moqueries et des claques sur les fesses :

« Gaillards, crachez dans vos mains ! — Est-ce du fromage de maton que vous avez en place de moelle? — Ajoutez de l'huile de bras à vos jointures !... »

Rien de nouveau ici pour Pierre-André. Ce sont, volant en l'air, les petites balles de Velaine sur la Sambre, ou d'Ath, fabriquées de peau de biquet bourrée de sable; il les connaît et ce sont les mêmes cris que toujours des Wallons agiles venus de leurs villages lutter ici, rouges de face et intransigeants.

Alors c'est le soir. Pierre-André va à « la société ». Car il faut dire la vérité jusqu'au bout!

Dans un café de ce même Sablon, d'où il suivait, un jour, par les fenêtres, les passants dans la rue et les marchandes de pommes de terre bouillies, de poissons salés et de crabes cuits, il s'était lié avec deux jeunes apprentis portant, à la boutonnière, une pelote de velours violet où se voyaient brodées deux mains unies. Il apprit qu'ils

venaient à la réunion de l' « Orphéon des Bons-Enfants du Sablon », leur société — et à laquelle jamais, jamais, ils n'auraient voulu manquer. Aussi se trouvaient-ils en avance sur l'heure du rendez-vous.

Pierre-André prétendit en être aussi. Les répétitions de chants des « Bons-Enfants du Sablon » se faisaient au premier étage du café garni de pupitres à musique groupés comme s'ils s'étaient choisi eux-mêmes leur compagnie. Les chanteurs, tous artisans, arrivaient sur le coup de neuf heures, après souper et s'être lavés et bien donné du peigne. Ils toussaient, le chef sur l'estrade faisait « chut! » levait son bâton, et tous partaient.

Les trottoirs des cabarets de l'environ étaient garnis de chaises où les buveurs, le visage tendu, écoutaient en tétant leur pipe.

Les voix mariées s'élevaient en se balançant à la façon de vols d'oiseaux pressés aux fenêtres pour s'épandre au loin.

On distinguait, dans le concert des parties, des voix de ténor luisantes et pénétrantes comme de jolies épées à coquilles fignolées ; et des basses grasseyantes, se rengorgeant, tout naïvement étonnées elles-mêmes de leur beauté.

De maigres hommes qu'on eût prétendu n'avoir pas le souffle haussaient de leurs poitrines des sons d'une volupté gracieuse faisant souvenir des belles nuits dans les bois. C'était comme s'ils eussent voulu prouver chacun, à leurs frères les pauvres, combien il est terriblement doux de vivre.

Entre tous, un cordonnier sec ainsi qu'une rognure de cuir, et la mâchoire garnie d'une barbe immense, prenait en chantant une gravité que Pierre-André appelait la majesté d'un très vieux roi partageant son empire. Et un gamin d'imprimerie, dans certains solos, faisait frissonner notre jeune homme. Son cou mince se gonflait, son visage revêtait l'expression doucement intrépide d'un ange de Dieu, et les sons, de ses lèvres tremblantes tuméfiées de scrofule, montaient avec la pureté de la flamme de hêtre sous la bise...

Il arrivait que Pierre-André n'ouvrît point la bouche de tout le long de ces exercices. Mais caché derrière les cahiers des musiques, il dévisageait la chambrée, sérieux, enivré de cette émotion de charité que les chants de la voix humaine versent au cœur des hommes.

Il tressautait du coup quand le chef, entendant une faute, frappait le pupitre de son bâton. Les

« parties » s'arrêtaient, et au signal repartaient avec la précaution et la fermeté de bons patineurs qui se retiennent d'aller trop vite et, peu à peu, bientôt ensuite se laissent voguer à leur joie.

Entre deux morceaux, du pied sur le plancher, les hommes appelaient la serveuse vaquant dans le cabaret d'en-bas, pour lui dire ce qu'ils voulaient boire. Puis, le verre en main, ils allaient un instant à la fenêtre respirer le soir, en joutant avec des « fa » profonds comme la mer et des « si » plus hauts et fins que les aiguilles sculptées aux clochetons de Notre-Dame-du-Sablon, au bout de la place.

VIII

Ainsi sautillait la vie de Daussois, sur une jambe, puis l'autre, et tout à coup gigotant, une seconde durant, sur sa tête.

Les impressions venaient en cortège saluer son esprit riant, ainsi que les deux rangs d'enfants enrubannés aux processions des bannières, quand ils s'arrêtent au reposoir garni des plus étincelants et des plus hauts chandeliers du village ; et Jean Cornette commence à jouer du trombone.

Oh, l'on se garde bien de soutenir que Pierre-André prétendît à la fleur de tout, à la fine fleur de la création, fin, fin moulue et spécialement blutée pour lui, ainsi qu'il est ordinaire que la veuille chaque jeune homme — et garantie, et brevetée ! Le Grand-Total, qui n'est favorable qu'aux simples, le préserva de ces exigences... Mais il est sûr qu'il goûta le bon pain bis de la terre, ravi, jour et nuit, de calme et de douce joie. Et il était comme l'eau

qui serpente sous les peupliers et que personne ne va voir, si loin, à l'écart du chemin, dans la prairie.

Peut-être, désormais, allait-il vivre en cette posture, déroulant jusqu'au bout, brassées par brassées, la pelote de fil du médiocre chanvre gris de sa vie?

Sans être un cordonnier, Pierre-André ne vivait-il pas à la façon du cordonnier qui bat la semelle et empoisse le chégros, en saluant, par le carreau raccommodé de papier huilé, les gens qui passent devant son échoppe?

Sans être un tailleur, n'était-il pas ivre de rien comme le vieux tailleur aux jambes torses, qui ne se lève de sa table à coudre qu'une fois la semaine, roule son centimètre en boule, et puis se saoule de bavardages pendant trois jours?

Oui, il était à la fois toutes ces petites gens réunies, infimes poussières de la main du Monde dansant leur ronde dans la lumière. Il avait leur naïveté et leur curiosité minutieuse; et comme eux il n'avait de goût que pour ce qui est librement triste ou librement joyeux. Point de loi intime que celle du péché qui laisse aimer la vie. Aucun penser du ciel n'astreint ces poitrines ni ne brise ces nuques.

Mais ces cœurs roulent à terre en sonnant comme des pots trimbalants.

Insouciants, ces hommes, ils passent. Leur masse, c'est un cortège de nuages indécis au coin de l'horizon. Ils passent, ils ne sont plus. Voyez, il n'en reste plus trace. Et pourtant ils ont distillé la bonne pluie qui féconde les labours.

Or, un événement survint qui tout à coup précipita diantrement l'allure du petit gris baudet à gros ventre qui semblait le porter — ah! ah! et vous entraîna notre lendore dans un sentier où il dut commencer enfin de se débattre.

Les nomades du Caucase recueillent, dit-on, les graines rondes du kéfir pour les jeter dans le lait de leurs juments, qui, en deux jours, mousse, pétille et gagne de l'alcool. Du lait, un grain de semence tire de quoi rendre fou.

Qu'est-ce qui mit à l'envers le Pierre-André plus doux que le lait des juments ?

DEUXIÈME PARTIE

LA LOI DE PÉCHÉ

Nature est caute et malicieuse. Nature retourne tout à soi. Nature désire sçavoir choses secrètes et sçavoir nouvelletés.

(*Internelle consolation*).

I

Un jour Pierre-André fit rencontre d'un sien cousin, M. Dizel, négociant habitant Bruxelles et « retiré » du commerce de la lingerie.

Venu de son village ici, il y a cinquante ans, ce M. Dizel avait suivi les invariables échelons qui menaient alors leurs hommes à « l'aisance » aussi régulièrement qu'un escalier monte au palier.

Ils arrivaient des champs paternels avec des faces mafflues, des jarrets de fer, une jaquette de toile, de gros souliers imployables, et des pommes qu'ils croquaient les premières nuits, dans le lit sous les combles. Ils commençaient par faire les courses de quelque magasin, et les dimanches, ils dînaient dans leurs chambres de tarte au riz qui leur bourrait le ventre à bon compte et leur rappelait la ducasse. Devenus magasiniers, ils « passaient » commis-voyageurs de la « maison ». Et bien callés chez les chalands, remerciaient enfin le patron pour com-

mencer de travailler la clientèle à leur propre profit. Recta.

Trente ans de petit négoce rapportaient « de quoi se retirer ». C'était long, facile et réussissait à tout coup sans casser la tête de quiconque. M. Dizel, tel que le voici, y était arrivé par le chemin de tous les autres.

« Ah ! mon garçon, je te parle, voyons, je te parle de cinquante ans ! » répétait M. Dizel à Pierre-André en le questionnant sur les gens du village Daussois. Ma mémoire ne bronche pas, tu sais... Alors, c'était le temps où je passais mes vacances avec ton père, gamin comme moi, chez le vieux papa Daussois, qui était mon oncle. J'ai vu creuser le canal dans la vieille Sambre, devant chez vous. Je me souviens des monnaies enrouillées que rapportaient les terrassiers des dragages. Des pièces romaines qui attirèrent les savants de tous côtés, des numismates, tu sais... Ils crurent fixer en ce point de la rivière le lieu où les Nerviens, conduits par Boduognat, avaient balancé la fortune de César, l'an 57 avant Jésus-Christ. Oui, c'était « une race de guerriers intrépides qui avaient coutume de combattre à pied, frappant de la pique et du sabre, protégés seulement par leur bouclier »... Hum !...

Je me souviens de ce que les gazettes en contèrent à cette occasion. »

M. Dizel s'exprimait d'une voix tranchante, avantageuse et bien sûre de son fait. Après quelques mots qui lui plaisaient, telle phrase du journal du matin, ou telle expression rare pour son vocabulaire, il les redisait en ajoutant :

« Oui, je le répète ! » d'un ton de défi.

Pierre-André cependant l'aima dès l'abord, pour le plaisir de l'entendre parler de là-bas ; et M. Dizel fut lui-même si sensible à la satisfaction que manifestait le jeune homme qu'il lui tapa amicalement l'épaule à plusieurs reprises et l'invita à venir « dire bonjour, sans façons », à M^me^ Dizel. Telle rue, telle ensuite, et on arrivait rue des Tanneurs, où ils habitaient. Ils l'attendaient.

C'était, au sud de la ville, une de ces voies qui ne furent point démolies pour être reconstruites, lors du percement des boulevards, dans ce mode nouveau de bâtisse imitant en carton-pierre le style Haussmann du jour.

Étroite et sinueuse, elle était fraîche jusqu'aux plus brûlantes heures d'été. Elle était presque en entier composée de larges maisons établies à l'aise sur la terre en ces temps chimériques où le bâtis-

seur se souciait encore de chambres vastes et de cours à jardins. Les plaques de cuivre fourbies y indiquaient un grand nombre de marchands de cuir et de tanneurs qui sont, entre tous les négociants, les moins déménageables.

Par des portes ouvertes, on apercevait, au passage devant ces profondes constructions, d'amples carrés où brillaient des verdures derrière des grilles de fer noir. Ailleurs, au fond d'allées de briques rouges, s'étalaient de vraies prairies bordées de maisonnettes de blanchisseuses. Et des pièces de linge blanc, éparses sur l'herbe ou pendues à des cordes, simulaient des drapeaux hissés doucement pour célébrer la joie tranquille de ces quasi béguinages.

II

Pierre-André ne laissait pas de s'émouvoir à l'idée de cette invitation du cousin Dizel. — Il n'avait jamais « visité » personne de la ville, et n'avait aucune idée de cette maladie de sociabilité factice qui pousse certains à courir s'ennuyer l'un et l'autre, sous le prétexte de politesses à « échanger », et jusque dans les bons fauteuils, jusque devant la flamme des âtres clairs.

La maison de la boulangère qu'il habitait était la seule de Bruxelles où il eût pénétré.

Enfin il fut à la sonnette des cousins, et enfin la porte Dizel s'ouvrit, lente et si lourde que Pierre-André fit réflexion qu'à la vérité on n'eût pu entrer ici avec distraction, mais qu'il fallait s'engoncer. Une servante l'introduisit dans une pièce dont les sièges, les guéridons, les étagères, les tablettes des fenêtres étaient recouverts de housses filochées au crochet.

Assis au coin d'un canapé, dans le trou d'un ressort défoncé, il n'osait bouger sous l'oppression du silence extraordinaire de cette maison. Ce n'est qu'à l'aventure qu'il essaya peu à peu de tourner les yeux autour de lui, pour se reconnaître. Et cet ameublement était si étranger à sa vue que les objets, dans la lumière de souffrance de la pièce, lui en paraissaient du plus grand luxe.

En distinguant subitement la rue au travers de vitraux extrêmement coloriés qui garnissaient des fenêtres, il éprouva la joie du prisonnier qui aperçoit le ciel par un trou de ses vitres de corne. Il sourit avec reconnaissance à un ruban de soleil, mince comme un centimètre de tailleur, qui frappait le pied luisant d'un meuble d'acajou.

L'on vint. Le cousin et la cousine Dizel lui parlèrent avec cette douceur mielleuse et cette bonté préparée qu'on ne manque pas de montrer aux premières entrevues : salutations, compliments, exclamations pour révéler des goûts semblables, etc. — et même sans hypocrisie. Car ce qui est nouveau est si près d'être beau ! Puis il est si difficile de trouver le ton juste dont il faudrait entretenir l'inconnu, qu'un tas de sourires deviennent nécessaires pour voiler les hauts et les bas où la voix

oscille incertaine autour de ce qu'elle veut exprimer ou cacher.

Pierre-André le taiseux, au lieu de répondre, souriait aussi. Il remuait les lèvres comme s'il allait parler, poussait une interjection étouffée, rougissait jusque dans les cheveux et ne disait en définitive rien, tandis que M. et Mme Dizel, sans tarir, lui donnaient les renseignements les plus minutieux sur mille choses de leur intimité et de leur entourage; sur ce qu'ils aimaient à manger et ce qu'ils ne digéraient pas.

Ces anciens marchands qui, à force d'avarice et de volonté tendue au même but, avaient acquis « la fortune », conservaient aujourd'hui, de leur profession ancienne, l'habitude de chercher sans cesse des secrets sur le visage de leurs interlocuteurs ou d'essayer à y déjouer des mensonges. Jamais ils ne croyaient, en entier et dès l'abord, ce qu'on leur affirmait.

Et sur votre Foi (or qui n'a foi, n'a rien, non plus qu'un chien !) leur affirmiez-vous n'importe quoi, avant de vous donner créance, il fallait qu'ils se regardassent l'un l'autre du coin de l'œil, se fissent un petit clin de la paupière, s'assurassent mutuellement enfin qu'ils avaient eu la vue

sur vous, et ne s'étaient pas laissé circonvenir.

« Si longtemps, jadis, celui-ci ou celui-là leur jurèrent chaque jour, devant leur comptoir, que tel « article » négocié se payait autant chez le concurrent !... Et ce n'était pas vrai !... Hé, hé !... Aujourd'hui, on ne leur en faisait plus accroire ! » Un homme prévenu en vaut deux. Chat échaudé, etc., pensaient en chœur M. et Mme Dizel en commençant toute conversation.

Parallèlement, se souvenant de leurs propres manèges employés, en ce même jadis, pour faire avaler comme couleuvres, aux chalands, les bourdes profitables du commerce, M. et Mme Dizel se contentaient difficilement d'affirmer rien avec simplicité et d'une bonne voix clairsonnante. Mais ils ajoutaient ensuite, à leurs assurances, un tas de mines, gestes et preuves ainsi qu'ils auraient mis des poids sur des poids pour enfoncer un plateau de balance.

La vérité, c'est que Pierre-André n'éprouva point, en résumé, devant ses cousins le délassement que procure avec tant de douceur et de force la conversation des bonnes gens là où, sans envie de parler, chacun pense à ce qui se dit ou à autres choses, à l'aise, intimement au chaud, le gilet déboutonné.

Et à M. et Mme Dizel, Pierre-André parut un jeune homme demeuré balourd à l'extrême pour six mois de séjour à la ville; trop peu déluré, pour un « étudiant ».

Ce M. Dizel, d'une taille plutôt courte, affectait de porter des vêtements montrant les formes de son corps assez bien tourné et dont il était fort vain. Il parlait couramment du pied Dizel, du mollet Dizel, de la peau blanche Dizel, comme on dit : l'entêtement du mulet et la sobriété du chameau.

Sur sa tête ronde, les cheveux grisonnants taillés courts traçaient leur limite en zigzaguant droit du front aux tempes, des tempes aux oreilles et des oreilles à la nuque. Son visage était coloré, sa bouche fraîche, ses yeux saillants, son nez gros et rond. Sur sa lèvre, sa moustache épaisse était taillée nette, avec l'aspect d'une brosse à dents.

Quand il daignait écouter, M. Dizel tenait la tête penchée sur le côté, la balançait légèrement en cette posture et brusquement la rejetait d'autre part avec une mine taquine.

« Peuh ! cela semblait-il dire à tout propos, c'est bien trop cher ! » ou bien : « Bast ! vous exagérez ! » ou encore : « Allons donc ! vous aurez mal vu ; ce n'est pas possible ! »

D'ailleurs, au premier moment, il n'était jamais de l'avis de personne, quitte à dire tantôt : « Tiens ! mais oui ! »

Cet être vif, impatient, satisfait de lui-même, volontaire, devait être assez agaçant à fréquenter, pour ses pareils. Mais à de nouveaux venus, il faisait plaisir, en somme, à voir un instant pour ce qu'il avait d'appétissant, d'aigret et de gamin. Il y a, chez nos Wallons, beaucoup de ces Picards.

Mme Dizel, serrée dans cette robe de soie brochée qu'elle remettait à neuf à chaque saison par des prodiges d'invention couturière, était l'exemplaire féminin, c'est-à-dire arrondi, adouci, et imprimé sous la peau, du même caractère.

Si fidèle que fût déjà cette similitude des époux, il n'avait pas dépendu de Mme Dizel qu'elle ne fût plus parfaite encore. Elle avait pour son mari un amour fait de crainte et de respect. — Un événement avait dominé sa vie. Or, à ses yeux, il était si certain que le génie de M. Dizel eût seul porté la firme « Dizel lingeries » au pinacle de la prospérité, qu'elle oubliait, de façon complète et absolue, sa propre collaboration à l'entreprise, et ne comptait pour rien, dans la récolte du succès, ses vingt-cinq ans de boutique et de comptoir.

En l'adorant, n'allez pas vous tromper, c'était elle qui conduisait le tyranneau. Oui, il parlait haut, frappait du pied avec colère, pianotait sur la table du bout des doigts. Mme Dizel laissait passer humblement l'orage, attendait un jour, deux jours; puis avec prudence repassait de nouveau la tête à la porte; et il lui donnait raison.

La nette détermination, l'invariabilité de leur but, voilà de grands mots, mais c'était le secret de l'étroite union de ces deux âmes. Car où qu'ils fussent, quoi qu'il arrivât entre eux, chacun de son côté était vite revenu à ce carrefour qui était leur, où tout les ramenait; et chacun y avait tôt retrouvé l'autre.

Vous croyiez, ce soir, que M. Dizel lisait la gazette et puis qu'il allait, relevant la tête, raconter le dernier « crime » ou le dernier « malheur » des faits-divers à sa femme? Non, du tout. — M. Dizel rejetait le papier et demandait:

« Et... ce matin... elle n'a plus toussé? »

Elle, le *Sésame* de cette caverne, c'était leur enfant... Ce mot éclairait les plus opaques obscurités de ces caractères impérieux et renfrognés. Elle!... Et l'on pouvait suivre, ce lumignon à la main, l'ardente montée de cet égoïsme à deux, de

toutes ses forces vers l'amour d'*elle*. Quel être n'a pas sa passion d'amour? La tige chlorotique du végétal enclos aux profondeurs des caves gravit d'immenses espaces de murs suintants et de limaces gluantes pour toucher à l'amoureuse clarté du jour. Rien ne peut arrêter la nutation des plantes vers le soleil.

Les pauvres sont semblables à Jésus dont ils portent le manteau troué. Ils passent au monde sans bâton ni besace. Ils pleurent. Ils ont faim. Ils donnent leur âme au nouveau-né qui tombe dans leurs bras, s'écrient un instant de joie et puis s'en vont de la terre.

Les riches quand ils sont bons ont une vie parfumée et toutes les vertus. Ils sont comme de beaux lauriers-roses fleuris à l'entour du jet d'eau ; comme de fiers chevaux galopant dans la carrière; comme des navires parfaitement ordonnés voguant sur le ciel et la mer.

Mais les bourgeois, les malheureux petits bourgeois avides et avares qui défoncent le sol édifient les montagnes, brassent la richesse, ils ont des yeux de tigre fermés à la beauté et la bonté de la création. A cause de leur or, ils ne communient pas avec les hommes; ils ne font point partie de l'uni-

vers. Alors, c'est leur enfant qui devient l'espoir unique et peut-être informulé de cette partie de leur âme qu'ils n'ont pu tuer.

... Sur un clin-d'œil du maître, Mme Dizel pria Pierre-André à manger. Le repas fut servi et une fillette vint s'asseoir juste à temps, comme si elle se fût glissée de la boîte serrant le manche à gigots qu'on exhibait aujourd'hui « parce qu'il y avait du monde à dîner ».

III

Marcelle s'assit devant une timbale et un couvert du modèle qu'on donne aux enfants à leur première communion.

Elle paraissait avoir quatorze ans. Ses joues étaient rondes et pâles; et, dans la pénombre de la chambre, ses tempes et son front, de cire. Ses paupières d'un ton d'ivoire bruni, garnies de cils longs et recourbés, sous l'arc des sourcils nets et fournis recouvraient et découvraient les prunelles avec lenteur. Son menton était court, sa bouche épaisse et rouge, mais sans dessin précis, serrée en une moue continuelle. Et pour dérouter le spectateur, dominant cette physionomie volontaire et sournoise, les cheveux, partagés en deux bandeaux inégaux par une raie sur le côté, simulaient un bonnet tout légèrement posé sur l'oreille d'une façon piquante, par un coup de tête.

Elle était vêtue de drap d'un gris-mat, coupé avec

une simplicité harmonisée de manière étonnante à la placidité de ses traits. Elle devait y avoir elle-même combiné et ajusté, au col et aux poignets, des tours d'une vieille dentelle roussie et légère qui gracieusait cette toilette autant que la coiffure audacieuse mutinait le visage.

M. Dizel avait l'habitude d'apprécier à haute voix, d'un ton toujours avantageux et pénétré, ce qu'il voyait. Ainsi n'aurait-il pu s'empêcher de juger, du matin au soir. Il dit en enfonçant le coin noué de sa serviette derrière son col :

« Te voilà, au cou, une garniture d'un effet gentil, ma fille! »

Et il prononça ces mots : « ma fille », comme il eût dit, à genoux : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce. »

« La belle dentelle est un « article » qui devient rare. On ne fabrique plus, ici, que de grossières « applications » pour les Anglais de passage. Il n'y a plus de dentellières flamandes qu'aux vitrines des photographes... Sais-tu que ça vaut dix francs le mètre, ce que tu as au cou?... Mâtine, ta mère a donc pour toi vidé ses tiroirs? »

C'est à peine si la fillette sembla entendre; elle ne sourit pas seulement pour remercier son père. Le

plaisir de porter sa robe dans son nouvel ornement, sans compliment, on eût dit qu'il lui suffisait. Sans embarras, ni coquetterie, elle continua de manger, cependant que la tablée l'examinait et que chacun, avec piété, attendait ses regards pour la caresser des yeux.

Ses mouvements n'avaient rien de brusque non plus que d'hésitant. Au calme de ses mains, on voyait que, jusqu'au plus menu de ses gestes, elle savait ce qu'elle faisait. Sans demander nulle chose; sans prier personne de le lui avancer, mais déplaçant elle-même ce qui la gênait en chemin, elle prenait à la table, parmi les plats, ce qu'elle désirait.

En allongeant ainsi les bras sur la nappe, elle montrait un poignet maigret, et une main fine, étroite, osseuse, dont la paume sèche et brillante était hachurée de lignes aussi nombreuses qu'un fond ombré d'eau-forte. Après chaque bouchée, elle passait soigneusement sa serviette sur ses lèvres. A même son assiette, les mets étaient rangés comme si des poupées y devaient venir jouer à la dînette.

Cependant qu'il gardait le front obstinément baissé, Pierre-André, avec une attention qui lui faisait filer sa respiration au lieu d'aspirer et expi-

rer l'air en mesure, Pierre-André suivait le manège de la fillette, le mouvement de ses mains, le va-et-vient de la fourchette et du couteau, les inflexions du cou, tout.

Il n'avait jamais vu, de si près, une jeune fille! Il lui semblait se trouver devant un être surnaturel et prodigieux, une forme nouvelle de la création tombée du ciel, devant lui. Pour répondre au cousin Dizel, intarissable bavard, il devait, avec violence, arrêter les mille pensées qui traversaient sa tête au galop.

Sa joie n'eût pas été mêlée de plus d'étonnement ravi s'il se fût surpris devant la cage d'un oiselet picorant, susurrant, barbotant dans la fontaine, enfin qui fait ce qu'il veut sans paraître s'apercevoir qu'on est là et qu'on le contemple.

Certes, se dit-on, la bestiole est bien en vie. Une vague volonté flotte en cette tête grosse comme une noisette, et qui se tourne et se détourne sur le cou flexible, aguichante, montrant les diamants noirs de ses yeux, l'un après l'autre. Elle vous voit aussi, certes, quoi qu'elle en ait, puisque si vos paupières viennent à cligner trop rapidement, elle prend peur et bondit sur le perchoir! Cependant vous ne savez rien de l'oiselet. Il est seul; et vous,

étranger. Il n'y a que lui qui sache ce qu'il pense. Vous vous agenouilleriez, les mains jointes; vous le supplieriez, d'une toute fine voix, de vous le dire, qu'il ne vous donnerait pas un « tchip » en réponse. Et vous tourneriez le dos, qu'il se mettrait à chanter, sans cure de votre départ...

« Quelle idée, aussi, de me mettre à genoux devant un oiseau ? » se demandait tout à coup Pierre-André, interrompant sa rêverie.

Il buvait son verre; répondait un oui à M. Dizel, un non à Mme Dizel, et retombait dans sa contemplation.

« Marcelle, ne dirait-on pas d'une princesse chez ses parents nourriciers? Est-elle ainsi chaque jour, en vérité?... Ou la gêné-je?... Mais non... Ses caprices sont ici des volontés de marbre. Elle ne sait pas que j'y suis. Elle ne m'a pas vu. »

Il est vrai que la fillette n'avait pas encore jeté les yeux droit sur Pierre-André. Mais que notre étudiant-vétérinaire était naïf de se figurer, pour cela, qu'elle ne l'eût pas déjà vu, revu et corrigé, inspecté à la loupe, jaugé, pesé, depuis ses gros souliers jusqu'à sa cravate d'un écossais trop criard !

C'est alors que, sortant de cet état qui n'est

franchement le rêve ni la méditation, Pierre-André reçut le choc d'une notion nouvelle en l'esprit. Oui, la notion de son âge! Chose bizarre, à quoi il n'avait auparavant jamais pensé, il se vit vingt ans. Puis, il remarqua les trois personnes qui l'entouraient comme situées hors de lui et même souriant un peu en le regardant. Il lui sembla, sous un coup de lumière brusque, s'éveiller d'un demi-sommeil.

Il se leva et prit congé. A la fillette il dit : « Au revoir, Marcelle... Mademoiselle... Cousine... » tandis qu'elle lui allongeait la main au bout d'un bras mou, en laissant osciller son corps entier à la secousse du shake-hand que Pierre-André croyait devoir imprimer avec énergie.

Dans la rue, il faisait jour encore. Un instant ébloui, Pierre-André tourna sur lui-même pour retrouver son chemin.

Dans la foule, il allait posant les pieds avec l'hésitation d'un aveugle tâtant les marches d'un escalier. Au centre de la ville, c'était l'heure affairée du crépuscule. Ballotté d'un groupe à l'autre des passants, pivotant sur lui-même après quelque trop vigoureux aheurt des coudes, il ressemblait à un ivrogne. D'ailleurs, ses yeux brillaient; ses joues étaient enluminées ainsi que par du vin. Il se

souriait, et remuait les lèvres en mussitations. Quand il glissait son lorgnon à son nez, les verres s'embuaient à la chaleur de ses pommettes, et il avait beau enfoncer, à coups de poings, sa casquette sur sa tête, elle s'y relevait, devenue trop étroite pour son crâne gonflé par la congestion.

Il s'assit à la terrasse d'un café. Ainsi qu'on lit un journal, il se mit à contempler l'après-midi qui se mouvait encore en son esprit. Il tournait autour du spectacle prodigieux de l'écolière en la vieille maison Dizel. Il se penchait vers ces cheveux séparés sur le côté de sa tête, ces longues menottes, le jeu de ces paupières blondes d'un bistre si délicatement allié au gris mat du costume, et toutes les grâces silencieuses de ce corps menu orné de linges fins.

Les promeneurs ralentissaient le pas pour dévisager ce singulier buveur qui souriait aux passants en faisant sauter sa canne entre ses genoux. Et lui n'en savait rien.

Le soir vint tout à fait. Aux lumières, il lui apparut que cette journée avait été composée de plusieurs jours. Dans sa marche vers le logis, il lui fallait s'arrêter, quand un détail de ce tantôt écoulé lui revenait avec une vivacité telle qu'elle lui enle-

vait la force de se mouvoir. Puis, toutes ces pensées mâchées et remâchées dansèrent en sa cervelle, à la façon des diablotins de peluche rouge au bout d'élastiques que la marchande de jouets et de papier d'Arménie vend aux environs des squares à nounous.

IV

Pierre-André ne fut pas longtemps sans penser à retourner chez ses vieux cousins. Annonçant à sa mère la rencontre qu'il avait faite des Dizel, il la pria de lui envoyer un sac de ces jolies pommes de rosat, des arbres du fond du verger, si l'état de son fruitier le lui permettait. Il les reçut avec une lettre où la fermière s'exclamait de surprise.

« Dizel? écrivait-elle. Oui, je m'en suis parfaitement souvenue en te lisant. Il habite Bruxelles, c'est bien vrai. C'est le fils de ta tante Lolotte Daussois et de Philippe Dizel. Ton père racontait comment il venait, chez le père Daussois, passer ses vacances d'écolier. Présente-lui mes compliments. Demande-lui aussi s'il se rappelle cette Pipine-à-cordes dont ton père disait l'histoire avec tant de plaisir. »

Pierre-André fit porter le sac de pommes chez ses cousins. Les paysans ne peuvent se présenter

les mains vides. Avec cette bagatelle, il se sentait plus à l'aise pour visiter ses parents. Et d'autre part, il était heureux d'apprendre les détails, si peu extraordinaires pourtant, que sa mère lui donnait sur les Dizel, comme s'il eût découvert, à l'instant, une importance suprême à leur lien de parenté. Petit à petit il en vint à se formuler l'idée qui lui causait cette joie; et c'était qu'il pourrait dorénavant tirer parti de ces relations...

« Tirer parti. » C'étaient les mots de sa pensée. Mais contre qui ?... Et pourquoi ? Pierre-André se mit à rire tout seul, puis rougit en se découvrant ces cachotteries. Mais ce fut en vain qu'il se demanda textuellement ce qu'il désirait, en définitive, de ce côté, et où il voulait en venir. Il ne se répondit jamais là-dessus.

Or, les pommes du fond du verger Daussois, rares d'ailleurs pour la saison où l'on se trouvait, étaient d'une espèce que le cousin Dizel n'avait jamais pu rencontrer dans les marchés aux fruits de la ville. Il éprouva à leur vue un plaisir enfantin, et dès le sac ouvert voulut y mordre. Il se jeta peut-être imprudemment sur ces fruits de sa jeunesse, ou c'est que ses mâchoires ne possédaient plus l'énergie qu'avaient conservée ses souvenirs : la bouchée

trop volumineuse passait, en sa bouche, d'une joue à l'autre, sans qu'il pût parvenir à l'entamer des dents.

« C'est ça, c'est bien ça ! » décréta-t-il. « Ah ! quelles pommes ! Je donnerais cinquante francs ; non, quarante francs sans marchander, pour cent kilos de ces pommes-là !... Voyez-moi ça... Ni trop grosses, ni trop menues, les voilà bien !... Et applaties, portant par ci par là leurs verrues grises. Cherchez donc dans le sac... N'y en a-t-il point une qui ait sa belle verrue ?... Hein ?... Je vous le disais bien... Ce sont les meilleures à croquer. Les dents s'accrochent mieux et font les « agnots » doubles... Agnot, agni, voilà du Wallon, hein ? Quels mots, et comme ils mordent eux-mêmes ! « Agne ! » dit-il, le loup, en sautant sur le petit Chaperon Rouge... Ah ! il me paraît voir encore ces arbres où j'allais gaminer avec ton père, Pierre-André. C'était au bout du verger, proche la barrière s'ouvrant sur la route ; et c'était à eux aussi qu'en voulaient tous les maraudeurs. Du chemin, comme pierres et bâtons volaient pour s'abattre dans les branches, à l'automne ! Comme les fruits, sur le sol en pente, roulaient serrés jusqu'à la route ! Je vois encore les mains des passants du

chemin, tâtonner dans les haies, à leur recherche... Et un jour, c'est le garde-champêtre lui-même qui se laissa tenter par les jolies rosats; c'est le garde-champêtre que nous surprîmes en maraude. Si bien qu'une peur étrange nous saisit à la vue de la casquette galonnée et du sabre dans cette posture délictueuse et que nous nous enfuîmes sans souffler mot !.. »

Il faut dire qu'en parlant M. Dizel avait tiré son couteau de la poche de son gilet. De la longue lame pointue, au tranchant échardé par un usage immémorial (un paysan, de si longtemps dégrossi soit-il, aime toujours sa jambette), il taillait maintenant la pomme en morceaux pour aider à ses chicots démollis; quoique, bien entendu, ce fût un crime, avançait-il lui-même, de toucher de l'acier un tel fruit. Il parlait tout en suçant la pulpe parfumée, et se vantait de sa gourmandise... Son teint était rosé de plaisir. Pierre-André en ce moment l'aimait cordialement.

« Cousin, dit-il, n'est-ce pas de ces arbres qu'avec mon père vous jetiez des pommes à la Pipine ?

— Pipine?.. Qui, Pipine? demanda M. Dizel.

— La Pipine à cordes, dà! Cette fille, rappelez-

vous qui ne pouvait se défendre des hommes, et le savait si pertinemment qu'elle ne manquait d'enserrer le bas de ses jupons au moyen de cordelles quand elle prévoyait, le soir des ducasses, devoir repasser par des champs de blé haut.

— Ah! Ah! Vaurien! Oui!... Qui t'a conté celle-là?... Mais c'est que c'est vrai, diantre!... Oui, je m'en souviens... Oui!... »

M. Dizel s'interrompit de rire à cause de Mme Dizel qui entrait; il frappa une fois encore sur l'épaule du jeune homme heureux de cette bourrade amicale plus que d'une accolade, en vérité.

Mais quel sel extraordinaire faisait donc à notre Pierre-André trouver si délicieux ces nouveaux connus? Qu'est-ce qui le rendait si jaloux de leur plaire pour la deuxième fois qu'il les apercevait?... Car il est certain qu'il préparait à l'avance des discours entiers, des conversations avec demandes et réponses et où il intercalait avec soin tel compliment pour Mme Dizel ou tel conte de la famille propre à intéresser M. Dizel. Ni plus ni moins que des noix sur un bâton, il arrangeait précieusement des propos qui devaient être si captivants que personne, — ah! ah! on brûle — que personne ne remarquerait qu'il fût venu en visite avant-hier encore... —

Et au milieu de ses calculs d'accortise, Pierre-André, sans témoin, piquait un soleil de canicules! Le Pierre-André de la ferme de Landelies rougissait d'un garçon hier surgi en lui, et dont il n'était pas le maître.

Disons aussi que notre jeune homme demeurait à présent à rêvasser à des fenêtres d'où l'on n'apercevait que le ciel sur les toits. Avouons qu'il stoppait aux carrefours d'entières minutes avant de s'aventurer d'un trottoir à l'autre à travers la rue; absolument comme s'il eût été dans l'attente, notre nouveau jeune homme, à ces moments, de la direction de Pierre-André l'ancien.

Pour des riens, à la façon des timides, on le voyait aussi, depuis quelque temps, finasser et calculer à perte de vue. En entrant chez les Dizel, il disait :

« J'ai fini ma journée. Je viens vous souhaiter le bonsoir et me reposer un peu. (Et ces mots : journée, reposer, sortaient de sa bouche en lettres majuscules.) Ah! cousin, c'est dur, l'anatomie!... Mais je m'y acharne. »

Voulait-il donc se moquer?... Mais pourquoi eût-il été, en ce cas, si ému, si heureux de raconter ces balivernes? Or, le cousin Dizel frappait du pied

à cause du mot « acharne » énoncé avec tant d'énergie.

« Bravo! Oui! s'écriait-il, il faut s'acharner! Coûte que coûte, il faut enfoncer son pieu chaque jour. La patience traverse tout. »

Vertu virile. — Amour de l'étude. — Goûts honnêtes. — Le temps est un fil d'or. — Pierre-André eut appris tôt à réunir ces mots en phrases variées. Alors, comme il était satisfait d'avoir trouvé des discours qui faisaient le cousin Dizel le bourrer d'un poing chaleureux et l'inviter à revenir quand il voulait!

« Le soir de ces jours, surtout, où vous avez rudement travaillé, disait M. Dizel, et que vous vous sentez fier et content de vous-même! Oui, venez vous distraire modestement dans une saine conversation de famille sous la lampe! »

Voilà notre ingénu.

V

Chez Dizel, la table, une fois desservie du souper, appartenait tout entière à Marcelle et pour toute la soirée. Durant ce temps, le cône complet de la lumière répandue sous l'abat-jour dans la chambre, c'était à l'écolière.

En petits tas, à ses côtés étaient rangés ses cahiers et ses livres de classe pareillement revêtus d'une chemise de papier bleu, garnis d'une étiquette portant leur titre ou leur destination, et munis d'un carré de brouillard retenu par un cordon de faveur.

Marcelle écrivait, suivant la mode nouvelle, d'une écriture que venaient d'adopter les écoles de la ville et où la plume est tirée en boucles sans pleins ni déliés, d'un ensemble propre, clair, mais sans gaîté, ni imprévu. Le plus fin graphologue chercherait en vain ce qui se cache sous de tels jambages. C'est l'écriture belge.

Devant l'enfant, un bâton d'ébène qui ne la quittait jamais. L'écolière n'eût pas souligné un mot sans l'aide de sa règle; non plus qu'elle eût oublié de sécher celle-ci, après chaque trait, dans une farde de loques multicolores.

Durant que Marcelle préparait ses devoirs, il était entendu, d'une façon tacite mais stricte, que la maison se taisait. Si quelqu'un élevait cependant la voix, Mme Dizel ne se faisait pas le plus petit scrupule de continuer son tricot et redoublait d'attention au compte des points de son aiguille, sans lui répondre aucunement. Ou bien, M. Dizel, baissant la tête et son journal pour voir par-dessus ses lunettes, disait à l'interrupteur :

« Chut!... Elle travaille!... Ça n'a l'air de rien, ce qu'elle fait là? Elle ne nous en parle pas... Mais moi, j'ai le sentiment que cela comptera pour le prix d'excellence! »

Et Marcelle recevant ces mots, notez, n'affectait aucune confusion; non, pas seulement de s'absorber dans la recherche d'un mot du dictionnaire. Aucun de ces manèges qu'aurait certainement suivis toute écolière futée qui fait croire qu'elle n'a rien de rien entendu; et qu'elle mérite un cadeau au prochain dimanche.

Elle, elle levait, une seconde, les paupières sur son père ; et cela voulait dire :

« J'entends vos sornettes, vous savez! Je vois ce que vous cachez. Et vous autres tous ne me voyez pas. Je suis ici et vous ne me voyez pas. On vous croirait au Musée de peintures occupés à vous jeter devant ces tableaux que vous voulez sottement me dissimuler l'un après l'autre et que j'ai observés jusqu'aux plus minces détails, avant que vous les eussiez aperçus... Peuh! »

Et le gaz allumé chantait son air monotone sous l'abat-jour en fleur monstrueuse couvrant le globe de porcelaine laiteuse. Et le balancier à mercure de la pendule, sur la cheminée, allait, venait, avec la mine de donner la tête au mur à chaque demi-seconde.

Et entre ces choses, les âmes des êtres présents circulaient, se cherchant, se tâtant, se posant des questions et poussant des soupirs; tantôt alanguies de rêves, tantôt trottinantes à la venvole, comme de gentilles souris qui sortent du coin de la chambre quand on cesse de parler depuis quelque temps... Un coup de toux dans la gorge alors donnait subitement le ton du dessein qu'on voulait céler, manifestait le rythme des pensées les plus secrètes,

comme des lueurs de larves se traînant sous des herbes.

Pierre-André à chaque instant, au détour de quelque réflexion, voulait relever Marcelle de ce silence qu'il se figurait pénible pour la fillette. Deux ou trois fois, en ayant soin de se détourner de M. Dizel pour n'avoir pas à essuyer les marques de sa réprobation, il avait commencé de parler à l'écolière de ses occupations ; pour lui assurer qu'il avait passé par là, lui aussi ! pour lui témoigner l'intérêt d'un compagnon d'études !

Marcelle avait haussé les yeux vers le jeune homme, et ses regards avaient textuellement signifié à Pierre-André, et sans manger un seul mot :

« Hé ! Grand dadais d'étudiant !... Dites donc, si vous vous figurez avoir affaire à une enfant heureuse et confuse de votre compassion pour ses occupations d'école, flut ! vous savez... J'aime autant que vous restiez à votre place et vous taisiez, à l'habitude de ceux qui s'assoient ici... Ma tâche est faite, minutieusement parfaite, du premier au dernier trait, parce qu'il me plaît d'en agir ainsi. Et je suis la « première » en ces devoirs, parmi mes concurrentes, comme je le serai, si je veux, dans tous les autres. Voilà. »

Et c'était si clairement exprimé que le jeune homme se mordait la lèvre et ne pouvait se retenir de reculer sa chaise. Tandis que le petit démon au visage rond et pâle ne daignait point, cependant, relever le front pour jouir de son insolence.

Mais bientôt Pierre-André ne se sentait plus ici aucun amour-propre. Il oubliait l'injure et de nouveau voulait parler.

« Vous avez profondément raison, cousine Marcelle, reprenait-il sur un ton indéfinissable, presque cafard. Tout plaît à entreprendre, dès le moment qu'on s'y met avec ardeur. La passion de l'étude est aussi maîtrisante qu'aucune autre. »

Il rougissait en disant cela, comme d'avoir forgé un impudent mensonge.

« Oh là là! O ma Sophie! criaient en pouffant les paupières blondes jouant sur les yeux verts. As-tu fini, jobard? (Oui, ces yeux de fillettes exprimaient jobard, et avec quel coup de gosier!) As-tu fini?... Mon devoir d'écolière est « léché », tout juste parce qu'il me va de le mieux faire qu'aucune autre de mes amies ; pour mon bon plaisir! En quoi peuvent m'inquiéter l'étûûûde et l'instruquetion, hors de là? »

Causez donc avec telle grièche friquette tiraillant

chacun de vos propos et qui vous immobilise comme un col qui gratte votre cou !... Pierre-André se réduisait au silence, le cœur battant de honte. Et la menotte de l'enfant n'avait pas hésité, un seul instant, à tirer sa plume...

Puis Marcelle avait fini. Elle repliait ses cahiers ; les serrait, pour demain, dans le carré de molesquine ; tendait la courroie ; passait la boucle avec une minutie d'horloger ; dépaquetait et recommençait tout pour un coin chiffonné.

Elle déposait le paquet sur la cheminée, entre le flambeau et la pendule. Aucun objet, aux yeux de M. Dizel, n'aurait demeuré sur la tablette de marbre aux côtés de cette horloge si exactement réglée. Mais Marcelle, elle y déposait bonnement son sac, disait bonsoir et s'en allait.

Et personne n'aurait pu prouver qu'elle eût rien vu de ce qui s'était passé devant elle, durant la soirée ; et qu'elle ne fût pas un bouddha de jade descendu de son âne de malachite pour se faire écolière. Personne...

« Mes cousins Dizel, se disait Pierre-André, voici une petite fille qui va vous glisser dans les doigts, je crois bien, comme une anguille. »

Il se félicitait de cette découverte. Il se congra-

tulait de se l'être notée si cavalièrement. Car, pour ce qui pouvait en advenir ensuite, il n'était pas le moins du monde intéressé à cette rencontre.

« Que les Dizel s'en tirent ! » disait-il avec désinvolture. « C'est leur affaire », il disait, « oui, rien que leur affaire ! »

VI

Pierre-André a vingt ans et il n'a jamais vu une jeune fille dans les yeux.

Il n'y a point à se récrier; ce n'est pas là chose incroyable. Pierre-André a été élevé en une ferme à l'orée du bois de Landelies, au fond d'un village où les hommes, pour ouïr la messe, s'assoient dans une nef et les femmes dans l'autre; et où les choses d'amour sont tenues si secrètes que c'est un scandale que dénoncer, par les figures burlesques du premier mai sur les portes, les filles qui ont un galant. — Ensuite Pierre-André n'a, non plus, passé par aucun internat de collège où la promiscuité des êtres jeunes et vaniteux a si tôt élimé, souvent rien que par fanfaronnade, leur délicatesse foncière et native. Enfin, le flegme de son caractère et une santé robuste l'ont sauvegardé de ces inquiétudes qui sont le fond ordinaire de la puber-

té; de ce malaise qui ne se résout qu'au premier baiser mis sur des lèvres de femme.

Pourquoi le cacher, en outre? Niais, Pierre-André, c'est certain, l'est un peu. Son âme n'est pas encore sevrée; elle piaule et s'ébat. Et je l'aime autant, telle quelle ma foi, que griffue et cacardante.

Il est sans malice; il ne possède pas le moindrement la faculté de démonter son cœur comme une montre qu'on ne peut plus d'ailleurs rafistoler ensuite; pas analyste pour un sou. Les sentiments s'émeuvent en lui comme des larves sur les premiers labours qu'on vient de retourner au soleil du printemps. Tout doux, il faut le temps...

Dès son entrée chez les Dizel et sa rencontre avec l'écolière, c'est de la crainte qu'il éprouve à suivre ses mouvements exacts et menus. Il tremble; ses lèvres sèchent d'émotion à l'idée qu'il pourrait, en se levant, aller voir, par-dessus son épaule, ce qu'elle écrit dans ses cahiers et ce qu'elle lit dans ses livres, ces choses merveilleuses!

Aujourd'hui, ses mains, ses yeux, son front répètent à mesure les moues de Marcelle occupée. Ou bien le voilà qui gesticule, hausse la voix, bombe la poitrine et étire son cœur ainsi qu'on allonge

automatiquement les membres dans les pandiculations pour en faire sauter la force éparse.

Pierre-André ne connaît rien de la description des actions entassée dans les romans. Son premier souci, après une sensation, n'est point de trouver, à l'instant, une phrase pour la baptiser ou l'adorner. Le mot : amour, dans sa tête, n'est qu'un mot, comme foi, espérance, contrition, en sont d'autres.

Et Pierre-André, ce soir, est de nouveau chez les Dizel.

Marcelle, en une robe d'un tissu si rouge que l'éclat reflété en avive son visage, vaque à ses menues besognes, de son air méditatif, presque renfrogné. Il lui arrive, au cours de la soirée, de rester parfois, et longtemps, le visage dans les mains, accoudée à la table, à caresser les mèches de ses cheveux dénoués qui crépitent finement comme du sel chauffé sur une poêle. Ou bien, prenant la masse entière de sa chevelure en sa paume, elle la soulève de sa nuque par un brusque tressaut des épaules, et tient le visage en l'air dans un mouvement de femme au sortir du bain, qui frissonne et dit que c'est bon.

Pour Pierre-André, depuis le salut à son entrée ici, elle ne l'a plus regardé.

Les neuf heures et demie sonnent où c'est le temps qu'elle s'en va d'ordinaire. Car elle se garde bien, en tardant à monter, de donner à penser qu'elle trouve quelque plaisir à la réunion.

Elle fait donc le tour de la table, souhaite le bonsoir à ses parents assis le dos à la porte, au fond de la pièce. Cela fait, elle revient sur ses pas, présente à Pierre-André le bout de sa main qui flotte à son bras sans l'expression d'aucune volonté, et qui ne s'allonge, ma foi, que parce qu'elle doit bien dire, à ce garçon aussi, bonsoir par politesse.

Elle s'éloigne. Pierre-André la suit du regard. Elle passe derrière les chaises de son père et de sa mère où celle-ci tricote et celui-là lit, à leur sempiternelle façon. Et Pierre-André goûte le chatoiement de la masse ondoyante des cheveux de la fillette qui balancent au dandinement de son pas.

Le clichet en main, Marcelle a franchi le seuil. Elle est déjà dans l'obscurité du corridor. La porte va claquer et Pierre-André commence à se détourner comme si elle était close, et le spectacle terminé.

La porte ne se ferme pas. Dans l'entrebâillement obscur, le jeune homme voit s'arrêter la tache blanche du visage de Marcelle... Deux yeux comme du

velours ou des braises restent fixés sur lui. Il les voit ; et dans sa poitrine, une à une, clic, clic, des fibres claquent comme des cordes de violon trop tendues qui se brisent.

Les traits de l'écolière conservent l'immobilité d'un masque et cependant ils lui clouent leur volonté de silence et d'immutabilité. En l'instant d'un éclair, cet innocent claude trouve à son service la ruse d'un sauvage en chasse. Et à lui aussi, ses yeux restent arrêtés sur le peigne d'écaille qui brille au sommet du chignon de M^me^ Dizel, tandis que longuement, par-dessus la tête de sa mère, coulent les regards de l'enfant comme des ondes électriques en l'être tout entier du jeune homme.

Alors la face claire s'éloigne avec lenteur, s'efface, s'éteint, disparaît. L'enfant s'échappe dans le corridor sans plus de bruit qu'un fantôme. Et à l'instant Pierre-André perçoit un frisson obscur passant parmi la chambre comme il en tombe sur les champs lorsque la lune se couche et que la nuit se fait plus dense.

« Tiens, Marcelle, en s'en allant n'a pas fermé la porte derrière elle ! Vous êtes dans un courant d'air, n'en sentez-vous rien, cousin ? » s'écrie Pierre-André. Il se lève, tire l'huis et revient s'asseoir.

Il revient s'asseoir et une rêverie, avec la force irrésistible de deux mains herculéennes, abaisse sa tête vers la table. Dans les fleurs du tapis, brillent les yeux graves, les yeux ardents de l'enfant. Les voilà qui s'émeuvent aussi doux que les feux des vers-luisants dans la fraîcheur des berges d'une rivière embuée qui s'écoule dans les ténèbres. Ils se lèvent; ils s'augmentent ; ils s'épanouissent. Ils s'éteignent; ils se rallument; ils palpitent, en scintillant comme les vertes étoiles d'hiver.

La même question assaille Pierre-André, le secoue, le torture et l'enivre. Et il ne peut y répondre.

Qu'il est loin déjà, le plaisir !

« Ces yeux, oh, que disaient ces yeux?... Je n'y ai rien saisi... Ils me semblaient des boules de tonnerre qui tombent. Non, je n'ai rien compris... Pourtant je veux savoir. Il me faut la vérité. Il me faut ce quelle voulait dire... Oh ! qu'elle revienne ! Me voilà à genoux dans mon cœur, pour qu'elle revienne ! A genoux, je l'attends ! Qu'elle me parle... Oh, la revoir ! »

Pour la première fois de sa vie — et c'est l'instant qui touche du plus près à son premier bonheur, Pierre-André se sent malheureux, Pierre-André sent qu'il a perdu la paix !

Il sort d'ici. Dans la rue, sur une pierre du seuil voisin, il s'assied. Il aspire l'air avec bruit. Les coins de sa bouche tremblotent et se crispent. Deux larmes giclent de ses yeux. Le gros cousin veut se parler à lui-même. Rien ne sort que de vagues mussitations. Il ne connaît pas les mots. Pour se répondre, il est réduit à pleurer. Dans la nuit et le silence, dans la rue déserte, il lui semble qu'il va mourir.

Mais il se relève. Debout sur ses pieds, voilà qu'il prend conscience de l'existence de Marcelle au monde des vivants; qu'elle vit en cette maison, ici contre; et qu'il peut la revoir encore...

Le lendemain, Pierre-André s'éveille dans sa chambre en chantant. Le spectacle de la scène d'hier soir ressurgit d'un coup en son esprit, harmonieusement combiné. La nuit a tout éclairci par sa vertu de fée paisible et bienfaisante. Marcelle apparaît au jeune homme. Il la voit réelle et lointaine, tangible et merveilleuse. Il la tient dans sa main... comme un rosier fleuri dans un pot. O prodige! Lui, Pierre-André, ne sent plus la peur!...

A l'École, il a la patience d'assister cependant au cours de botanique où un vieillard d'allure débonnaire, aux cheveux de soie blanche, dans sa chaire

s'attache à compter, pour les étudiants, les étamines et les pistils de la création entière. Quand il en a presque fini, le bon vieux monsieur, voilà qu'il recommence ses calculs pour les vérifier.

Pierre-André tient les yeux sur une branche du marronnier qui, par dehors, bat la fenêtre des thyrses lourds de ses fleurs éclatantes, et de ses feuilles à peine déroulées sur des pétioles trop mous, l'air gelé.

Car il est un moment, au seuil du printemps, où surgeons et bourgeons, quoique nés, dorment encore et ne sont occupés qu'à dévorer en secret ce que les obscures racines du père-arbre leur envoient de la terre, jusqu'à la plus haute houpette. Et puis tous, en un matin de soleil, ils éclatent en verdure et en fleurs.

Quand le vent passe, le dôme rose s'émeut longuement comme s'il pensait à une douce chose d'hier. Et Pierre-André, imitant ceux qui parlent en suivant le chant des cloches, répète sur le rythme des friselis du vieux arbre épanoui :

« Marcelle, Marcelle, Marcelle... »

VII

Dorénavant avec quelle impatience Pierre-André attendait certaines dates du mois, où, une fois pour toutes, il avait été invité à venir manger chez les Dizel !

Or, ce dimanche de printemps, léger et doux, et que quelqu'un posté à la lucarne d'un toit aurait reconnu, dès la plus fine pointe de l'aube, pour une de ces journées où l'univers va embrasser tous les hommes, ce dimanche-ci c'était le jour de sa joie.

Les toits de tuiles, jusqu'aux plus délabrés, s'étaient élevés plus roses. Les pigeons avaient plus bruyamment roucoulé en attendant l'ouverture de leur baie. Les oiseaux, dans les arbres des jardins, avaient apporté, à ceux des volières dans les cours, de plus gaies nouvelles de la liberté. Enfin, les sifflets des marchands de lait avaient annoncé leurs charrettes, dans la rue, par des roulades plus stridentes. Il allait se passer un matin extraordinaire !

A neuf heures, Pierre-André était habillé. Il se tirait aux mains des gants rouges qui devaient être un article important de sa toilette, car, sans vouloir lâcher prise, il suait à grosses gouttes pour en distendre le cuir neuf.

Il allait voir Marcelle, autant le dire tout de suite. Comment dès lors eût-il pu attendre en paix dans sa chambre et le vieux air respiré de la nuit, l'heure de se présenter rue des Tanneurs?... Non, le voilà parti. A rôder dans le quartier voisin, autour de sa maison et plus proche d'elle, il aura moins de difficulté à patienter.

Il suit des rues entourant une lourde église à la plate façade enduite de couleur grise, presque méconnaissable parmi les maisons attenantes et les murs de jardins. A grands pas, il va et vient sous les arcs avancés de ces verdures dont les feuilles bruissantes parlent docilement de ce qu'il veut seulement entendre.

Au long d'un pan de maçonnerie tapissé d'affiches, le voilà lisant l'imprimé de ces carrés de papier jaune. Il scrute les dessins lavés de couleurs rouge et verte, dépèce les « fermes à vendre »; compare les « pièces de terre » coupées en lots; vérifie les inventaires immenses de « matériels agri-

7.

coles en excellent état » ; dénombre les animaux de toutes espèces, bovines, ovines, chevalines, porcines, suffisants pour combler plusieurs arches de Noé et offerts aux enchères par les Maîtres notaires du canton.

Pierre-André est patient. C'est qu'au pied de ce mur, il court les champs ! Il cherche Marcelle dans les métairies au travers des prés, tout en paraissant ici. Il saute les haies et franchit les ruisseaux. Et au juste, il ne saurait dire où il se trouve pour le moment : il attend Marcelle !

Dans ces parages d'église paroissiale, en pensant à la petite cousine cependant, il suit, avec un intérêt qui s'augmente, le jeu bien amusant aussi d'un tas de petits cousins de son cœur qu'il vient de découvrir. Ce sont les gamins qui sortent des boutiques de sucreries en suçant des carrés rouges, rouges, piqués au bout de bûchettes. Et ils tirent après eux un plus petit qui brandit une badine trop haute pour sa taille et marche de travers parce qu'il ne peut, en s'éloignant, détacher les yeux de la resplendissante fenêtre de la marchande.

Ce matin, Pierre-André, dont le cœur a faim, adore ces petiots goulus. Il sait que, dans ces rues tristes, verdies d'humidité et de misère, la boutique

des sucres d'orge étalant ses oranges dorées, ses pommes comme des joues, ses cabas rebondis de figues sèches, représente aux enfants, derrière ses vitres crasseuses, le paradis. Un paradis où ils peuvent entrer pour peu que leur maman leur ait mis, à l'occasion du dimanche, un demi-liard dans la main.

Alors, quand le petit gourmand, en y pénétrant, s'écrie :

« Madame, je veux... je veux... » et tourne sur ses talons, ivre d'émotion et ne sachant que choisir, Pierre-André lui reconnaît, il le jure, plus de joie humaine qu'en les têtes réunies des nuées de chérubins volant dans les ciels de toutes les madones peintes. Car les anges ne possèdent ni gosiers avides pleins de salive, ni gros ventres mous et insatiables, ni « petits fifis » pour pisser sur les trottoirs et sur les pieds des passants.

Mais à cette heure aussi, en Pierre-André quelque chose rebondit comme une balle de papier au bout d'un cordon élastique, quelque chose danse, et ne veut se tenir tranquille, et cherche à caresser. La plus jolie affaire, pour notre impatient, c'est bien de suivre les fillettes qui viennent à la Grand'-messe dans leur accoutrement des dimanches.

Les petites filles ne font-elles pas l'effet de jets d'eau poudroyant dans les pelouses? Comment, elles aussi, les saisir dans les mains? Sous leurs rubans, jetant des fusées de rires, montrant de leurs bras et de leurs mollets cette chair rose qu'on se figure glacée, comme elles vont indécises et éblouies!

« Le tablier d'alpaga festonné, retenu par des bretelles aux épaules, muni d'une pochette pour le mouchoir, c'est déjà un peu Marcelle », pense Pierre-André. — « Combien elle est jolie, celle-ci, faisant sonner les semelles de ses bottines à empeignes coupées de gros plis! »

Il aurait bien du plaisir à voir ces friquettes dans leur maison, de tout bonne heure, quand les cloches des églises en hésitant commencent de sonner leurs premiers coups.

Par exemple, l'hiver, lorsque le logis apparaît une bénédiction sous le ciel de gel, il serait entré droit en la chambre du fond où le feu est plus fort dans le poêle, et où se conservent, à l'abri des indiscrets, avec leurs odeurs familières, les objets les plus cordiaux de la maisonnée qu'on ne montre pas dans la pièce de devant réservée à l'apparat. Et il aurait ici, c'est sûr, fait s'enfuir quelque grande

fille honteuse de n'être point encore coiffée à cette heure et d'être surprise les bras nus...

Enfin, à ce manège, à force de peloter avec tous les êtres dans la rue, voilà Pierre-André qui gagne les onze heures. Pour le repas de une heure après-midi, il sonne chez Dizel. Le cœur battant, en s'écrasant les mains l'une dans l'autre, il entre.

« Vous savez, il n'y a personne en bas! » crie la bonne d'une voix retentissante en le « débarrassant ». Madame compte le linge à l'étage. Monsieur est au marché aux oiseaux qui ferme à midi. A Saint-Valéry, les canaris!... Faut s'occuper des volières déjà... Mais je me sauve! Quand midi approche, les minutes galopent!

« Et Marcelle ? » se répète Pierre-André tremblant d'inquiétude, sous ce flux de paroles. « Et Marcelle ? »

Dans la chambre où il est introduit, le jeune homme cligne les paupières comme en une cave, quand, par la porte de communication, dans la lumière de la pièce voisine, il aperçoit tout à coup Marcelle assise qui se lève et vient à lui. Elle vient à lui ! Ah! bien plus vite qu'il ne peut aller à elle, car les pieds du garçon sont collés au plancher.

L'enfant est vêtue d'une robe de broderie d'un blanc crémeux, de la couleur fraîche et vieillie à la

UNIVERSITÉ LIBRE BRUXELLES

fois du soleil tombant par les carreaux ternis d'une très ancienne demeure. Les volants étagés d'une façon légère et précieuse la font apparaître nichée dans le creux d'une pelote de dentelle.

Elle le prend par la main, le conduit à un siège préparé contre le sien. Il n'a point prononcé un mot encore. Il marche dans un bonheur si profond qu'il ne pense non plus à rien. Et c'est soudain qu'il trouve devant lui, touchant ses genoux, une écolière, non, qui n'a pas encore fait sa première communion, qui ne porte qu'une robe courte et des souliers retenus à la cheville par une languette de cuir!

Où est-elle, cette Marcelle dédaigneuse et chagrine des longs devoirs de classe sous la lampe, et dont il avait peur? — Voici une enfant blottie sous des caresses de tulles ébouriffés, qui montre des joues naïves coupées par un doux sourire...

Pierre-André ne sut jamais, par après, l'instant précis de cet avant-midi où il se ressaisit.

« Ah, petite cousine! Petite cousine!» s'écrie-t-il sans savoir ce qu'il dit. « Vous voilà déjà levée? » (on va bientôt dîner)! «Toute parée, Marcelle, petite cousine Marcelle, toute jolie, Marcelle ! Ah! Vous voilà ? »

Il parle pour la volupté de prononcer le nom de Marcelle; et l'impression de ces syllables bondissantes lui mettent des larmes aux yeux.

« Parée, cousin Pierre? Mais vous me voyez une robe aussi vieille que moi! Oui, presque aussi vieille, année pour année, figurez-vous! »

Elle rougit, agite la tête, enfonce la nuque, secoue les épaules. A la fin de la phrase, elle plante ses yeux dans les yeux de Pierre-André. Sa voix s'assure; elle rit; elle chante. Et c'est parce que le jeune homme la contemple, et c'est parce qu'elle sent les flatteries de ses regards glisser sur sa peau!... Sa voix ne retentit que de l'explosion de sa reconnaissance!

Les regards caressent comme les mains. Ils fluent, des yeux, chargés de vie moelleuse venue du tréfonds de nous-mêmes. Ceux de Pierre André sont aux pieds de l'enfant, à la façon du plus vieux des Rois mages des estampes, courbé dans la neige de Noël, devant le Dieu nouveau-né; et sa barbe balaie le sol. Il a si vivement plié les reins pour l'adoration qu'il ne pourra se relever, le doux vieillard, si le roi des Nègres qui sourit, de ses lèvres charnues, Balthazar, ne vient l'aider!

Devant ces épaules délicates, haussées en leur

parure enfantine, ainsi que deux mains jointes pour prier, Pierre-André s'enivre du sentiment de sa vie anéantie à jamais, il en fait le vœu! en offrande à l'idole puérile. Ses vingt ans d'indolence et de force inerte se poignardent en sacrifice à la grâce, à la faiblesse de cette fillette qui lui sourit et lui ouvre le monde...

Marcelle cependant parle et parle. Elle a une existence entière à tirer au clair, aujourd'hui ! Et cela éclate, poudroie, pétarade. Que dit-elle? Rien pourtant. Et c'est bien plutôt la confiance dont elle déborde, qui la transporte, qu'aucun sujet de sa conversation.

La voilà qui raconte, par le plus menu, l'histoire de cette robe dont elle est vêtue et qu'il a proclamée jolie.

« Ah ! gros cousin Pierre, figurez-vous... Mais non, vous ne pourriez! C'est le vêtement de toute ma vie. Voyez ! Chaque année y ajouta son volant neuf pour l'allonger à mesure que je grandissais. Vous savez, je ne fus jamais plus grosse qu'une grive d'Ardennes. Le corsage, avec une bouffée de mousseline, était vite remis à ma taille!... Et moi, je ne supporte pas les robes neuves. Mais non, je vous jure... D'ailleurs il me semble que je ne me

plais à rien qu'au bout de quelque temps. Oui; et alors, voilà, ce que j'aime, je l'aime follement!... Maintenant vous voyez donc à mon dos la suite des petites Marcelle que vous n'avez pas connues, gros cousin... »

Pierre-André boit ces mots qui gazouillent. Ses yeux clignotent aussi vivement que dans la souffrance. A chaque fois qu'elle dit : « Je » il médite de se jeter à terre ; oui, à ses pieds, et de se rouler contre sa chaise en criant sa joie aiguë. Mais il n'ose. Et il n'a que la ressource de se pencher au carreau de la fenêtre pour cacher son trouble, pour se donner le temps de renfoncer les larmes qui sourdent, se sèchent, et remontent de nouveau au coin de ses paupières.

VIII

Dans la rue, les maisons d'en face sont ensoleillées; aux fenêtres pendent des ramilles vertes, fraîches apportées des champs; des banderoles à flammes blanches et jaunes volettent. Sur le pavé jonché de sable blanc, le vent pousse des carrés de papier multicolore mêlés à des pétales de fleurs.

« Oui, savez-vous que la procession a passé ici, un peu avant vous, cousin Pierre? La procession du quartier. Elle sortait aujourd'hui pour la première fois de l'année. Un dimanche — ah! que j'étais encore petite, petite! j'y ai porté, moi aussi, un étendard. Maman marchait sur les trottoirs à mon côté, tenant en main le mouchoir de poche où j'essuyais mon nez, oh! quand il fallait. Aux reposoirs, où le cortège s'arrêtait et où jouait la musique, elle prenait ma bannière pour soulager mon bras... J'avais un chapeau de linon rose et une robe de mousseline blanche si empesée que mes

coudes étaient soutenus en l'air par l'ampleur des jupons; je m'en souviens.

— Et vous aviez aussi un joli visage à joues rouges, petite cousine, continue Pierre-André. Vos cheveux étaient blonds, en ce temps-là, et serrés dans un ruban. Le satin de votre ceinture couleur cerise volait derrière vous quand vous bondissiez. Car vous bondissiez leste comme un hochequeue. Et ne faisiez-vous pas peter sur votre front, en les réduisant en boulettes, les pétales des roses de la corbeille attachée à votre cou ?

— Qui vous l'a dit?... Qui vous a dit cela, cousin Pierre? s'écrie Marcelle. Mais, folle que je suis, vous l'inventez!... N'est-ce pas, que vous l'inventez? Ah! qu'il y a loin déjà, d'ici à ces petites choses!... Savez-vous que je vais avoir seize ans? Savez-vous que c'est la dernière fois, aujourd'hui, que je m'habille en fillette?... Dimanche, vous allez me trouver dans une jupe tombant jusqu'aux talons!... J'aimais pourtant beaucoup celle-ci qu'il me faut abandonner. Par les trous de la guipure, l'air y soufflait fort délicieusement sur mes bras, vous savez... »

Pierre-André contemple le membre fin. Il le saisit et l'attire vers lui en se penchant en avant.

Le bras ne pèse rien; c'est comme une fleur, qu'il le porte à ses lèvres; c'est comme à une grappe des lilas qui boutonnent aujourd'hui dans tous les jardins, qu'il y boit un long baiser.

Marcelle l'accueille sans émoi, en souriant. Pierre-André se dresse sur ses pieds. Il prend, en ses larges paumes, la tête de l'enfant assise. Il n'ose la serrer, et cependant il la maintient en contractant les muscles de tout son corps, ainsi que s'il disputait à quelqu'un plein ses deux mains de fragiles roses. Il tremble et sent ses genoux s'entrechoquer. Il goûte l'haleine de la jeune bouche qui approche de la sienne... Il baise les lèvres de Marcelle. Leurs bouches closes se baisent et leurs lèvres claquent un peu. C'est le vent dans les pommiers en fleurs.

Écoutez, c'étaient deux jeunesses élevées à la vie dans la solitude, sans frères, ni sœurs ; sans compagnons. Dès leur naissance, orgueilleux ou bénins ils avaient, l'un comme l'autre, été les maîtres absolus de leur maison. Sur tout, leurs désirs avaient librement volé; et seuls, leurs regards les avaient guidés. Leur chemin avait été l'arabesque de leur cœur.

Uniques enfants de leurs mères, ils avaient, dans les coins de leurs demeures, rêvé infiniment plus

que les autres enfants, et aucun adversaire jamais n'avait brisé leurs rêves...

Mais aucun ami non plus n'avait accourci leur sentier. Personne ne leur avait révélé ces vérités soupçonnées qui font rougir, de plaisir ou de honte, les enfants. Ils avaient eu à apprendre les choses une à une; et ils avaient eu à déceler, un à un, leurs secrets.

Or la première bouffée du plaisir vient de dérouler l'âme de Marcelle comme une feuille à l'Avril. A ce décisif appel des sens, la vie lui apparaît comme apparaît la ville, du haut des jardins, quand, hissé des sombres venelles et de l'hiver, on vient goûter l'air sur la colline, aux beaux jours qui commencent.

Ce qu'elle éprouve doit être la joie d'une fleurette qui s'ouvre; qui a douté toute la nuit, et qui s'ouvre. C'est le matin; elle voit, de ses yeux, sa part du ciel rose ! Telle, la joie de la vie qui se trouve et se proclame, emplit la jeune fille.

Dès la plus verte enfance, une vague et sourde tristesse l'avait empoisonnée. Depuis qu'elle pensait, elle invoquait à part soi un témoignage... La preuve de quoi? Elle n'eût pu le dire. Inquiète jour et nuit, elle n'eût pu dire quelle parole elle atten-

dait d'entendre clamer en elle. La preuve du monde? Peut-être la preuve d'elle-même?

« Ces horribles pensées qui rôdent en moi, tristes comme des araignées dans leurs trous, les autres filles les ont-elles? » se demandait l'enfant aux pénibles nuits d'agitation et d'insomnie. « Les autres filles ont-elles aussi des creux sous les clavicules? Mais non, je suis un monstre! » A ces instances désespérées, souvent presque délirantes, rien ne répondait. De jour en jour, la honte et l'orgueil enfonçaient plus poignantes, plus secrètes, au cœur de l'enfant ces terreurs de la destinée.

Or, à cette minute-ci, cette minute divine, Marcelle, devant Pierre-André, sait tout; elle a pénétré le mystère du monde. Le chemin de la terre, le voici donc passer par son cœur aussi! Elle n'est plus rejetée du bienheureux fourmillement des choses qui s'approchent couvrant les rives qu'elle va toucher! Les hauts murs orbes et aveugles qui l'enserraient, ils ont croulé à terre.

Il lui est, dès l'instant, inutile de regarder rien. Et même ses yeux sont fermés. Mais son cœur bat au rythme des pas d'une princesse portée dans les pompes d'un cortège.

Cependant, Pierre-André, blanc comme son col

de toile, tout le sang reflué de sa poitrine, sourit de ses lèvres tremblantes. Il vient d'entendre sa jeunesse rouler en lui comme un beau tonnerre qui s'avancerait au loin sur l'échafaud des nuages crépusculaires.

Lui aussi, au moment où il s'est levé fier, ivre de l'initiale volonté de sa vie, pour saisir en ses mains la tête de la jeune femme, et y donner le premier baiser de sa bouche, il a senti éclater et gicler aux cieux son passé entier! En lui aussi, le contact de ces lèvres fines a tout résolu, à jamais.

Que la terre chante, que le ciel brille pour toi qui vins, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles! Jeunesse, tire les drapeaux de leurs gaînes! Qu'on les arbore au soleil! Qu'ils flottent, à l'aurore de ce jour qui ne doit point finir!

Marcelle s'approche de Pierre-André; elle lui prend les deux mains, son corps se serre au corps du jeune homme.

... De l'autre côté des fenêtres, la foule s'écoule de la dernière messe chantée en l'église voisine. Il est midi. Les semelles font crépiter le sable épandu sur le pavé. Les cloches sonnent l'Angélus à la volée tandis que les enfants ici, muets dans leur étreinte, sentent brûler leurs tempes.

Du bruit se fait dans la maison. Avec un calme complet, sans que l'agitation laisse tressaillir une fibre de son visage, Marcelle se détache de Pierre-André et se rassied à sa chaise.

C'est Mme Dizel. Elle « descend ». Elle a la peau luisante de ses ablutions, les cheveux resplendissants, tirés et tordus aux oreilles. Marcelle court embrasser sa mère ; elle commence à jacasser d'une voix si claire et gaie que la bonne dame s'exclame de surprise :

« Voyez, voyez donc, mon cousin, quelle innocente petite fille je possède pour mon bonheur! »

M. Dizel ne tarde pas non plus à s'annoncer. On l'entend qui marche, dans le corridor, de ce pas solennel qu'il réserve pour les graves circonstances et qui fait dire à ceux de la maison :

« Le père a quelque chose! »

Il apparaît. Il porte en main une cage minuscule contenant son emplette au marché des oiseaux. Et ce qui le rend si fier est une linotte, une petite bête à tête fine, et mutine autant qu'une écolière agaçant son gros cousin.

Durant le déjeuner, le bonhomme maintes fois se lève de table pour aller à elle, avec l'empressement qu'on témoigne à un cher et nouvel hôte. Il retrouve,

en faveur de l'oiseau, des manœuvres d'ancien coureur de bois, dénicheur de buissons. Au dessert, familiarisée déjà, la linotte, pour la récompense du maître, grésille à l'aise.

Les yeux de Marcelle, à travers leurs cils miclos, rencontrent ceux de Pierre-André. Câlinement les prunelles de Marcelle répètent au gros cousin que la linotte d'aujourd'hui, c'est l'oiseau de leur amour ! Et peut-être y a-t-il, chez la fillette, un soupçon de clin-d'œil pour appuyer que : eux seuls le savent!

Mais Daussois n'a pas, on le devine, la millième partie de l'adresse de l'écolière à se mener. A chaque instant, son émotion menace de le faire chavirer comme une bête folle traversant l'eau dans un bac trop léger. Son cœur bat la breloque. Il faut qu'une œillade de la fillette, assise droite entre ses parents, le revienne planter sur son siège et lui remette du sang aux joues.

« L'oiseau de leur amour! » Cette idée de romance, car il l'a, chante dans ce villageois, avec juste la voix du chanteur frisé qui disait des couplets au marché de la ville de son collège, au son de l'harmonium d'un musicien aveugle. C'était sur le coup de midi. Les ouvrières, en se tenant par les

bras, faisaient cercle autour des deux ambulants. Elles répétaient le refrain, tandis qu'un bout de fil blanc voletait à leurs lèvres. — Le petit woiseau des amours!

Mais combien dure l'amour? Combien les petits oiseaux?

On dit que les hirondelles ne meurent point. Lorsque l'hiver approche, elles se précipitent au fond des mares, se retiennent dans la vase le temps des frimas, jusqu'au premier soleil qui les fasse sortir prestes et allègres de nouveau pour toujours...

Mais les linottes?... Oui, il est vrai qu'on les nourrit de gruau et de navette écrasée. On leur donne de l'eau pour se baigner, de fin sable blanc pour se poudrer. On leur apprend à bien chanter en leur sifflant des airs. Et pour les mettre en train, on leur présente un morceau de miroir luisant... Oui. — Mais ce qu'elles vivent?

On verra.

IX

Sous le coup des événements qui s'étaient précipités en sa vie, l'esprit de Daussois se haussa au delà de ce qu'il avait jamais atteint. Il eut quelques jours d'une existence âpre, et presque cuisante à force de nouveauté et d'activité.

Il tomba ensuite dans cette manière de fatigue où les nerfs tendrement alanguis retentissent aux moindres impressions. Son âme vint, alla, se mit à courir, riante et trébuchante sous la charge de visions qui fondaient sur lui. Ivre, lasse, avide encore, elle s'en revenait cependant toujours à une bouche rouge et aux caresses de deux mains maigrettes.

Il avait des accès d'adoration où il criait sans fin le nom de Marcelle. Des coups de joie comme des coups de soleil le jetaient, les paupières et les lèvres serrées, dans le gouffre bleu de l'extase.

C'est en de semblables minutes que les épileptiques forcent le Paradis et se roulent dans les guir-

landes de la Vierge. Ils sont hors le temps, et le moment est l'éternité pour eux.

Ainsi le bonheur, tombant sur Pierre-André, semblait en faire sa victime. Il faut un poing solide pour accueillir le bonheur, ce rapace ! Or l'âme de notre héros n'était rien moins qu'une épée ardente à fixer, à son gré, la vie à terre... Peuh, un petit ballon d'un sou, tremblant au bout de son fil, l'âme de Pierre !

L'hôtesse elle-même, la boulangère de la Vieille-Halle-aux-Blés, remarqua le trouble du gros garçon. Encore ne voulut-il point du tout lui avouer qu'il fût malade ; et il se refusa à désigner aucune friandise qu'il désirât de la boutique, où certes il y avait pourtant mille choses qui l'eussent eu vite remis en bonne santé !

Pierre-André pour réponse se mettait à rire à la bonne femme.

« Vous n'avez qu'un mot à dire, reprenait la vieille. Une tarte au riz, une bonne tarte au riz caroline, moi, je sais bien que ça guérit tout !

— Me voilà donc, pensait Daussois à part lui, me voilà la mine grise et l'air malade, il paraît, quand je titube de bonheur et n'ai que Marcelle devant les yeux ! »

Sur sa cheminée de bois peint, dont les couches de couleur superposées boursouflaient une infinité de bulles de toutes les convexités, en un verre d'eau baignait une pâquerette qu'il avait volée, dimanche passé, d'un vase chez Dizel. Il la contemplait ainsi qu'une bribe de créature vivante, douée d'une vie seulement trop jeune pour parler. Il y pensait dans un ravissement qui lui piquait des larmes aux cils, et il l'appelait une fillette qui, ayant enlevé sa capeline, fût restée à sourire dans la chambre, et balancer ses jambes pendillant de la chaise trop haute, au lieu d'aller à l'école...

Une pâquerette ! Il saisissait une pâquerette à deux mains comme le prêtre soulève l'Hostie consacrée, ô Dieu ! de tout son corps tendu par l'oraison jaculatoire. Il attendait le miracle où surgirait, d'entre ses doigts, l'enfant adorée...

Dans l'eau du verre, il baisait, du bout de ses lèvres, la petite sœur jaune, blanche, et rose un peu à l'envers des pétales. Il la suivait qui se refermait en bouton au cours de la journée, à mesure que tombait le soleil.

C'est ainsi que l'innocent Daussois passa les primes heures de son amour. Sans force, à la façon du gâteau de miel oublié sur la planche du rucher, qui

fond au soleil, plein de parfums, et s'écoule à terre.

Puis, ce fut comme si une trompette eût tout à coup sonné un ordre au loin. Il leva la tête et prêta l'oreille. A l'instant, il venait de comprendre qu'il avait à dire un oui ou un non ; et que le moment de la décision de sa jeunesse était là.

Déjà, par une après-midi fort éloignée, en un jardin d'été vibrant de chaleur et de lumière, il avait vu surgir, suspendu dans l'air, le nuage compacte d'un jet d'abeilles s'essaimant à la suite de la reine nouvelle élue. Dans un bruit de tempête lointaine, elles semblaient une pluie d'or roux réduit en poudre trop légère pour tomber jusqu'au sol, quand vint le jardinier en courant. Il frappait l'un sur l'autre deux énormes couvercles de bassines de cuivre. Il en frappait avec un fracas terrible et rebondissant, qui eut vite atteint les avettes fuyardes. Elles s'abattirent et le bonhomme fut les cueillir, serrées en grappe, fruit merveilleux, à la branche d'un arbre voisin.

« Marcelle, petite fille que mes doigts n'oseraient toucher, s'écrie Pierre-André, arrête ma folie ! Lève ta main vers l'essaim de mes abeilles ivres ! Je suis à toi !... C'est toi ! Fixe ma vie qui danse ! Marcelle, saisis-la à jamais ! »

X

L'écolière ne mit pas un aussi long temps que son gros cousin à traverser les mailles qui l'avaient, un nstant, si doucement enveloppée. Du jour au lendemain, maîtresse de sa volonté conquise, au nouveau sentier de sa jeunesse sonnaient ses talons alertes et décidés, comme sur la terre gelée d'un matin d'hiver.

Quoi? Elle s'était crue misérable, laide et pitoyable? Alors le garçon, des yeux et des lèvres lui avait prouvé que non, qu'il n'en était rien... Et après?

Au fond, y eût-il rien en cette tournure subite des choses, y eût-il rien qu'elle n'eût pas toujours cru possible, pendant même ses plus terribles angoisses? L'espoir, aujourd'hui épanoui, avait-il jamais cessé, un seul jour, de battre en secret dans son cœur; de faire ses lèvres rouges et ses dents brillantes?

Les brumes étaient dépassées? — Elle prenait donc la vie dans ses bras. Voilà tout... Quel nœud de ruban épinglerait-elle, ce matin, à son cou?

Et c'est à l'école, dès le lendemain de la rencontre de Pierre-André, qu'elle goûta son plus vif plaisir de l'aventure.

Elle n'avait qu'une compagne. Cette enfant, aux yeux de germandrées ouverts en un perpétuel étonnement, avait une peau fine toujours passant du rose au pourpre et du pourpre au rose; et des cheveux blonds, fins et plus soyeux que les premières boucles des nouveau-nés. Son corps entier était si maigret, si délicat, si tendre, qu'un coup d'œil la révélait un de ces frêles jouets incessamment émus, frappés sans interruption et jusqu'à la maladie par toutes les choses du monde. — Les écolières notifiaient cette infirmité de sensitivité, des mots : « en affaire » accolé à son nom. Elles disaient : « Voilà la Julia en affaire! » les impitoyables.

Julia adorait Marcelle avec le sentiment simple et complet du sauvage pour son fétiche de bois.

De son côté, non moins placide qu'une idole, Marcelle se laissait adorer. Elle n'écoutait quasiment l'enfant qu'en rêvant, et elle ne lui répondait qu'en haussant les épaules, ou par quelque méchante

brusquerie, pour la faire pleurer et puis l'embrasser toute secouée de sanglots.

Marcelle d'ailleurs ne daignait fréquenter aucune autre écolière. Puisque le clan des grandes, des « longues-jupes », lui était jusqu'à présent fermé, Julia était tout ce qu'elle acceptât de compagne.

Cette division d'élite des « longues-jupes » tenait ses assises, en un coin du préau des récréations, autour d'une jeune fille qui dirigeait les conversations en maîtresse. Sa grande bouche de gourmande et ses yeux éclatants comme des topazes brûlées indiquaient seuls les moments où les autres pouvaient rire. Et celles-ci, pour hausser les épaules de dédain à n'importe quoi, attendaient sa moue comme un signal.

On lui connaissait déjà une foule d'aventures d'amourette, et elle en promettait encore de toutes proches. Elle apportait, à chaque sortie de l'école, un trouble doux et heureux à l'âme des écolières timides mais curieuses, à cause des jeunes hommes qu'on y voyait rôder dans la rue autour d'elle. Toutes les fois qu'à « l'heure du dessin » elle demandait à courir acheter au portier une tranche de pain pour effacer le crayon, la classe était persuadée qu'elle n'en reviendrait pas sans billet doux furti-

vement glissé dans la poche. Alors tout entière la classe rougissait et trépignait à l'avance, attendant son retour avec jalousie et bonheur.

Voici longtemps que Marcelle, au bras de Julia, mettait de l'orgueil à passer devant ces grandes en effectant de ne pas les voir; et en prenant une mine fort intéressée aux bavardages de son enfantine suivante à l'instant de cette approche.

Aujourd'hui, dès le début de la classe du matin, Julia, de son pupitre, a annoncé par signes à Marcelle qu'elle a une nouvelle étonnante, quelque chose, expriment ses sourcils en se circonfléchissant, oh! mais quelque chose... Elle en est pourpre, et la classe frétille d'impatience à savoir quoi.

A dix heures, au coup de cloche, la division s'envole vers un coin de la cour avec le bruit d'une volée de pigeons se levant du toit en crispant les ongles sur l'ardoise. Elles se tiennent unies par les bras et la taille, effacent le corps de façon à se rapprocher toutes autour de Julia.

Alors celle-ci annonce que... eh bien que... qu'elle sait à présent comment les enfants viennent au monde! C'est la bonne de chez eux qui le lui a raconté, hier, à la cuisine où elle la regardait repasser le linge.

Les fillettes sont remuées d'une excitation extraordinaire. Elles essuient le dedans de leurs mains brûlantes et moites sur leurs hanches, piétinent le sol sur place, s'écrasent pour serrer de plus près Julia qui répète maintenant quelque conte d'une innocence, en vérité, de fil de la Vierge dans l'air de Mai!

A la vue de ces mines de chattes fûtées qui se bousculent pour lire ces sornettes jusque dans les prunelles de la naïve initiatrice, Marcelle éclate de rire et fait claquer ses mains. Elle exagère l'accès de sa gaîté parce que des grandes accourent au bruit, avides à leur tour de savoir ce qui révolutionne les petites à cette heure, et ce qui les fait tournoyer sur elles-mêmes, les doigts sur la face.

La maîtresse des « longues-jupes » a déjà saisi Marcelle par la taille. Elle l'étreint de questions, les yeux dans ses yeux, la bouche presque à la bouche de Marcelle :

« Dis-moi, dis, qu'avez-vous fait?... Qu'a-t-on dit? »

Marcelle essaie un instant de se tirer de ces bras qui l'enserrent de toutes parts; puis elle n'essaie plus; elle sourit à leurs caresses. — Dès

aujourd'hui elle était des « grandes » et Julia abandonnée.

Autour d'elle, en ce groupe étrange où les passions essayaient leurs griffes de haine et d'amour, que les voix étaient ardentes et chuchotantes, que les yeux brillaient en confidences! Elle y fut la « nouvelle », celle qu'aucune encore ne jalousait, l'amie de toutes. Durant au moins une récréation, chacune voulut la promener. Et chacune aussi, par un pareil manège, en tâchant de rire, lui posa à l'oreille des questions qui se trouvaient être constamment les mêmes, de l'une à l'autre écolière, et semblaient extraites d'un questionnaire tracé d'avance... Mais on prendrait pour lascivetés ces frétillements d'orvets au soleil nouveau!

Marcelle riant à leurs sourires ne donna cependant rien de son secret. En laissant à ses grandes compagnes deviner quelque chose, elle se tint coite, elle ne révéla pas son cœur ouvert d'hier. L'on crut qu'elle cachait beaucoup de choses; dès le premier jour, elle passa pour très forte.

Il est vrai qu'une décision charmante avait succédé à la timidité ou la maussaderie des jours passés. Elle allait d'une façon délurée; et tout à coup, on remarquait la grâce mutine de son corps. Elle sem-

blait grandie d'un empan. Les cheveux tournés en chignon découvraient une nuque blonde, ambrée, fraîche à la vue étonnée, comme l'envers pâle et délicat d'une feuille. Sa taille, dans un corset bas, ronde et souple, obligeait à penser combien elle serait agréable à entourer du bras. Alors on entendait frétiller les violons de la danse.

« Fleurissent les roses! Adieu sombres jours! »

— Hum, la petite maigriotte, comme elle fringue!... Quelles hanches ça vous a! »

Mais comment eût-elle pu marcher en silence, comment se tenir à l'étouffée quand elle avait son premier jupon de soie à faire voleter du talon en tournant court et à faire froufrouter à chaque pas, du coup de ses genoux? Le premier jupon de soie rend un bruit si délicieux aux oreilles des jeunes filles!

« Voyez-moi, quels changements apporte une jupe longue ! » criait Mme Dizel ravie des fredons, des roulades, des pouffades et des fusées de rire qui animaient aujourd'hui sa maison.

Mais le sourire de Marcelle n'est si moqueur, vous savez, rien que parce que sa lèvre, gonflée comme une cerise mûre, est plus rouge et luisante quand elle la relève en cette guise. Non, ce n'est

pas pour se moquer qu'elle a pris l'air moqueur... Sa nuque, au contraire, est si agréablement dégagée sous les frisons; son col tourne si désinvolte sur ses épaules, que sa tête ne semble plus y tenir. Et Marcelle lance des œillades à tout le ciel.

Voilà. C'est le petit matin. Le soleil est entier levé déjà au-dessus des nuées roses de l'horizon. En vérité, il ne fera point plus clair de toute la journée; et pourtant cette heure-ci est divine encore du souvenir obscur de la nuit d'où elle monte.

Les autres tantôt à leur tour viendront danser la ronde du jour. « La rose gentille fleurit tous les mais. » Mais ce n'est l'aurore qu'un moment. Elle ne revient plus, une fois passée, l'aurore à la flûte aiguë! « L'amour une heure brille et puis plus jamais. »

Marcelle rôde par sa maison nouvelle pour son cœur nouveau. Ici, au palier du grenier, si les cordes à linge se retrouvaient attachées, elle s'y balancerait encore ainsi qu'au jadis où elle était petite, rieuse et innocente. Elle chante et pousse des cris tout à coup, comme une cloche qui sonne au vent. Elle semble près de se mettre à danser dans le corridor...

Ne disons rien. Ne la retenons pas, de peur

qu'elle ne fasse éclater la maison... C'est une fillette qui flaire et pressent l'amour.

Mais en son cœur ému, joyeux, retourné, a-t-on entendu que Marcelle, une seule fois, ait prononcé, une seule fois, le nom de Pierre-André ?

XI

L'ardeur de sa reconnaissance étreignait Pierre-André Daussois, ainsi que la brassée d'un baiser, quand il pénétrait dans la pièce où Marcelle l'attendait, le dimanche de ses visites.

Les coudes allongés sur les genoux, les paumes ouvertes portant le menu crochet d'acier avec la pelote de coton où elle s'était occupée, elle le regardait s'approcher entre les guéridons et les sièges, y buttant dans sa hâte, comme à des obstacles.

« Ah, gros cousin ! Ah, mon amoureux! » criait-elle à voix basse, à son oreille.

Elle était heureuse, peut-être, autant d'employer les mots : mon amoureux, que de voir Pierre-André devant elle ému au point de trébucher.

Dans cette chambre solitaire, rien ne troublait leurs jeux. Ils pouvaient se conter des histoires d'une heure sans être divertis seulement par le bruit d'un passant de l'autre côté du vitrage. Aussi

lui disait-il longuement, longuement, sa joie d'aimer, son ravissement de voir clair. Il dénombrait une à une les fines poussières de rien du tout voltigeant aux rubans de soleil de son cœur. Plaisant accompagnement à la rêverie de la pâle fillette aux lèvres rouges qui répondait d'un signe ou d'un mot!

« Et puis, gros cousin?... » ou : « Encore, dis? »

Cependant que comme une chatte qui ronronne en son panier, son esprit faisait mille tours on ne sait où.

Pour la première fois, Daussois voyait, à ses côtés, une créature jeune, pleine de désirs, et de questions qui transparaissaient dans ses regards; et elle était douce pour lui. Il se la figurait comme une compagne en cottin et sabots suivant, du côté de la route, le gouspin en quête, dans les prés, des pommes chues sous les pommiers; la picoreuse qui l'excitait à en cueillir encore. Marcelle tendait les mains aux fruits acides et croquants des histoires naïves du novice bavard. — Et quelqu'un eût eu peut-être difficulté à reconnaître si c'était pour le plaisir d'exécuter son geste joli, ou pour le désir de recevoir, qu'elle tendait la main...

L'ivresse commence par l'exaltation de l'esprit.

La mémoire de Pierre-André enivré était une terre tenue longtemps en friche, retournée d'un premier labour et où le soleil fait sourdre des moissons de vieilles graines avec les faunes des larves ensommeillées. Elle manifestait, en l'instant, des caractères insoupçonnés, surgis des profondeurs les plus obscures de sa race.

Sa volupté levait, fleur parfumée de la tendresse des ancêtres abolis et des années mortes! Pour notre amoureux, les Daussois de tous les siècles faisaient « le beau » !

« Et ta maison, ton village, cousin Pierre? demande Marcelle.

— Oh !... Ma maison... Je ne sais pas! répond le murmure de Pierre-André. Je ne sais pas... Le dimanche... »

Il bégaie... Il tourne les yeux autour de lui. Il semble se défendre contre des amis. C'est une ronde, une folle ronde qui commence et l'entraîne. La voix câline de la fillette pâle, c'est les violons montés sur les tonneaux à l'ombre du feuillage. C'est le violon et la flûte, et les mouchoirs qui volent sur les épaules en découvrant les gorges. C'est la feuille verte entre les dents des jeunes hommes à face rouge et à moustache blonde, qui se balan-

cent, font des petits pas et serrent les poignets des filles. Pour Pierre-André, qui pourtant ne voulut jamais danser aux bras des jeunesses, c'est le bal des dimanches après-midi, au coin du bois, et dont la musique, sur la brise, apportait ses mystérieux désirs dans la ferme paisible.

Ah! la fine voix du visage de neige dans les cheveux sombres, quel levain !

« Que demande-t-elle ? pense le Daussois. Ne sait-elle pas à l'avance ce que je puis lui dire?... N'est-ce pas elle qui souffle ce qui gonfle ma poitrine et ce que je veux crier? »

Sa mémoire court, telle une guirlande du feuillage des asperges aux fruits rouges dont on borde les venelles fraîches lavées pour la ducasse. — Il n'y a plus rien que du soleil en lui. Tout tourne dans la tête du gros garçon... Dans le vacarme de sa cervelle, comment pourrait-il parler sans crier? Lui qui n'a osé, de sa vie, frapper du pied à terre pour bondir, sous les yeux de Marcelle il sent à présent sa volonté se tendre, s'arcbouter, battre la porte de sa parole close encore.

Mais enfin, voici les mots, les mots qu'il écumait de ne pas savoir mordre, comme un cheval maintenu à court. Chemins, prairies, chaumière,

chères images!... Les deux mains de Pierre-André saisissent les poignets enfantins. Ses yeux se rapprochent des yeux de Marcelle par le manège où l'on voit les hypnotisés serrer leur corps vaincu contre le maître qui les entraîne.

« Je ne sais pas, dit-il encore d'une voix molle. Si!.. Si!.. reprend-il avec force. Écoute la musette que tu as éveillée en moi. Elle crie, elle pépie, aiguë comme des dents de souris à mon cœur... Vois, il se lève des rideaux de brume qui me découvrent de vieux cieux que je n'avais jamais aperçus.

« Oh!... Une infinité de pauvres hommes aux reins cassés, à la peau tannée, aux doigts noueux sortent des champs et s'en reviennent en moi rire leurs rires éteints... Et c'est pour toi... Je sens en tenant tes poignets, Marcelle, battre l'amour d'une infinité de morts de mon nom. Je sens palpiter à nouveau leurs douleurs anciennes et leurs vieilles petites joies fanées! »

Le visage du gros garçon flamboie; son front fume. Sa voix, haussée à un diapason extraordinaire, éclate comme la voix d'un enfant saluant l'attelage qui passe au fracas des sonnailles, des fers et du fouet.

Marcelle rêve.

TROISIÈME PARTIE

LA FIN DU PRINTEMPS

Nous sommes comme des vaisseaux qui se rencontrent, se donnent quelques secours, se séparent et disparaissent.
DUCIS (*Lettre à Balk*).

I

Il n'est chère que de vilains ; ni amour que des silencieux et des solitaires.

Pierre-André ne rendait-il pas grâce à Marcelle qu'elle lui laissât voir la terre sous l'émail des saisons? Si fait, l'enfant. Et il la remerciait d'être à la fois le miroir aux alouettes brillant sur son tourniquet, les fins gluaux d'osier rouge, la matinée fraîche et le beau soleil! Il se mettait à genoux et joignait les mains devant elle, parce qu'elle était tout l'appeau!

Mais que ne peut-on dire du changement qu'un sourire de jeune femme imprime à la vie d'un garçon chaste? C'est le printemps et son prodige.

Sur la tête de Daussois, l'amour roulait pur et profond comme la calotte de cristal des cieux. L'amour coulait à ses pieds comme une onde heureuse de son seul murmure, et l'une de ces fontaines où l'on pleure l'image voluptueuse de la vie réfléchie.

Pierre-André serrant et baisant la menotte de Marcelle, comme il l'entraînait au long de ses contes, par les routes, les marchés et les trieux de village ! Il allait, par ces lieux pittoresques, fiévreux autant qu'à la poursuite d'un but qui eût pu disparaître. Celui-là connaît bien ce trouble, qui vient pour la première fois de tenir une amie dans ses bras. Et puis seul, dans le silence de sa petite maison, il attend demain et le temps de repouvoir courir à elle...

En cet état, il n'était pas possible que le jeune paysan si peu fin d'ailleurs s'aperçût par la suite que la fillette de la ville ne prenait de plaisir à ses rusticités que juste ce qu'elle en eût daigné prendre aux champs.

Marcelle ne rit plus, bientôt, qu'après un temps de réflexion, aux jeux des marionnettes villageoises que le gros cousin animait à son intention avec la joie d'un petit pauvre ébloui de rien. De jour en jour, celui-ci la trouvait enfoncée plus profondément dans une rêverie chagrine. Et alors, sa voix à genoux, sa voix qui marchait sur des chaussons de lisières, la faisait se retourner, une ride coupant son front, agacée...

Il y a trois mois que le dimanche des Rameaux

est passé. Marcelle, d'un ton ingénu, raconte à Pierre-André comment, la veille et tandis qu'elle s'en revenait de l'école aux bras de deux amies, des jeunes hommes les ont arrêtées en chemin. Elle dit combien leurs cheveux étaient nettement séparés sur leur tête ; avec quelle élégance ils maniaient leur badine flexible en cambrant leur pantalon clair. Qu'ils avaient des yeux vifs et d'un brun chatoyant ! Le plus jeune, le plus joli, devait pour sûr être un petit prince étranger.

Elle rit très haut en parlant. Elle rit de la gorge d'une fillette qui ne sait ce qu'elle dit, ou même n'a rien dit, et se joue seulement parce qu'elle est gaie. Elle n'a pas à voir si son gros cousin Pierre tremble en l'écoutant comme une feuille de bouleau...

Le naïf ! A peine revenu de sa surprise, il s'élance droit en ce chemin que l'espiègle lui indique. Il la supplie de répéter ce qu'elle vient de dire.

« Qui as-tu au juste rencontré dans la rue ?... Où ça ?... Qu'ont-ils dit ?

— Ah ! le bon sot ! répond Marcelle. Voyons, la rue n'est-elle pas à quiconque ? Puis-je empêcher des jeunes hommes de parler à des amies qui m'accompagnent ?

— Oh ! je ne demande rien. Mais pourquoi ris-tu et moi suis-je triste? Les passants et ce qu'ils diront ne m'importeront point si tu ne te réjouis pas quand j'ai envie de pleurer, Marcelle! »

La fillette en trépignant a poussé un éclat de rire aigu et clair comme une pointe de glace. Mais tout à coup deux larmes trempent ses cils et s'enflent au coin de ses paupières. Elle s'approche de Pierre-André, non sans tourner la tête pour explorer l'environ, et le baise sur les joues.

La soirée s'écoula. En s'en retournant au logis, la vue du ciel plein d'étoiles, d'un bleu grave et doux, l'arrêta au milieu d'un carrefour. Il sentit, mêlé à son amour pour Marcelle, quelque chose de sauvage, de douloureux et savoureux à la fois, comme la brûlure au ventre d'un très vieil alcool; et il perçut que, de ce soir, il aimait Marcelle plus qu'il ne l'avait jamais aimée.

Dès lors, une impatience harassée de fièvre lui rendit infinies les semaines qui séparaient ses entrevues avec l'enfant. Ces jours qu'auparavant il enguirlandait sans trop de peine de confiantes rêveries, bientôt le consumèrent à longs feux.

Souvent, cependant que ses yeux fixaient le vide, ses narines frémissaient. Dans sa tête, d'une oreille

à l'autre, tel qu'un poinçon perçant ses deux tympans, le rire de Marcelle passait, cet éclat de moquerie cruelle dont elle avait paraphé son récit de la rencontre des jeunes hommes dans la rue. Et il se piétait sous le désir de courir la voir et l'étreindre.

Il lui fallait se ronger. M. et Mme Dizel « retirés des affaires après fortune faite », c'est-à-dire dont la vanité en cet objet était absolument sans limites, auraient eu tôt fermé leur porte au petit fermier-vétérinaire qu'ils eussent surpris jetant les yeux sur leur fille, leur petite-Dieu !

D'ailleurs, Pierre-André, être sans la moindre arrière-pensée de malice, ne voulant rien, rien que se trouver près de Marcelle, suivait avec une docilité servile, et heureux d'obéir, les recommandations que la fine-mouche lui faisait pour la bonne garde de leur secret. Et quoi qu'il lui arrivât de souffrir en cette retenue et cette hypocrisie obligées, il fit toujours, à son amie, le sacrifice de sa fierté.

Marcelle, on eût dit au contraire que, par-dessus le charme de la rencontre du cousin Pierre, c'était le ragoût de la voir secrète qu'elle prisait davantage à chacune de ses visites. Il y parut même, en maintes occasions, assez pour troubler fort l'honnête Daussois.

Ainsi, était-elle demeurée une heure sur sa chaise basse à écouter le gros cousin faire ses contes, et sans lever tant seulement la tête? Et un bruit de pas se faisait-il entendre au vestibule? Augmentait-il si vite qu'avant six secondes la main du survenant dût se poser sur le clichet de la porte de la chambre?... La fillette se dressait, courait à Pierre-André, l'embrassait, se rasseyait, reprenait en main son « ouvrage » de crochet, et baissait les yeux. Alors elle saluait l'intrus d'un « bonjour père! » ou d'un « bonjour mère! » simples et purs comme le bêlement d'un agnelet dans la prairie. Tandis que le Daussois, pour cacher son émotion, se mettait à baragouiner d'extraordinaires propos dont il lui restait des remords longtemps après.

En sa chambre, dans l'attente et l'ennui, Pierre-André se représente ces scènes mutines avec délices. Combien il se promet d'avoir, à son tour, d'audaces à ses côtés! Il se jettera aux pieds de l'écolière, il baisera le bas de sa robe. Il lui avouera enfin tout, tout ce qu'il ressent pour elle. Et il lui criera qu'elle le fasse pleurer encore, puisque l'angoisse lui est douce, unie à sa pensée, et les tortures de la jalousie désirables.

Enfin, c'est le dimanche des deux enfants dans

le coin intime de la chambre. Tout à coup, heureux à la seule pensée de son audace, Pierre-André veut exécuter à son tour ce que Marcelle a fait si souvent. Il se lève; son visage brille d'une expression d'amour quasi paternel et de dévouement; il s'approche de l'enfant. Marcelle bondit de son siège; elle montre la porte de la chambre; elle semble épouvantée.

« Mais, mais, cousin Pierre! Ici, dans la chambre, te poser devant moi en cette attitude? Malheureux, si quelqu'un ouvrait la porte! Rassieds-toi, rassieds-toi!... Que tu m'as fait peur! Imprudent! »

Daussois n'a rien de ce bagout de malice, de ce feu de paille de l'esprit qui souvent seul anime les jeunesses. Mais son âme gourde et lente possède une oreille exquise pour entendre ce qui parle sous les paroles mêmes. Il pâlit sous l'offense de Marcelle, et si visiblement que cette dernière prend peur de la méchanceté qu'elle a commise; elle se repent et sourit. Puis parce que ce sourire ne déride pas, dès l'instant, le cousin Pierre, elle se fâche de nouveau, frappe le plancher et les bras de sa chaise, éclate en pleurs et mordille son mouchoir.

Longtemps nos puérils amants demeurent l'un devant l'autre silencieux. Pierre-André triste, indécis,

comprend à peine ce qui vient d'arriver; et Marcelle jetée au loin, d'idée en idée, en un inconnu nouveau, est redevenue celle de jadis qu'on ne pouvait saisir...

On vient et Pierre-André prend congé.

C'est une tristesse nouvelle que remporte le jeune homme, bien loin que ce soit la paix à ses inquiétudes! Il reste ébahi de l'inattendu de ce résultat; il est près de crier: « Ça ne compte pas! » tant il a difficile à replier si brusquement son espoir déçu dans le cadre du présent.

« Que survient-il donc?... Qu'ai-je fait à Marcelle? Et Marcelle, que m'a-t-elle dit? »

Il rôde en ville sur le chemin de l'école de l'enfant. Il veut l'apercevoir. Il se persuade qu'un de ses regards balayera hors son âme, comme sous une bouffée d'air vif, cette touffeur sans nom, cette buée de doute et d'inquiétude qui l'oppresse.

Mais point de Marcelle. Et Pierre doit remâcher à nouveau ces pensées qui n'ont plus de saveur, non seulement d'amertume, tant il les a élimées entre ses dents.

Ce n'est ni la consolation allègre, ni le malheur âcre. Il s'arrête de vivre.

II

Il la vit. Elle riait. Elle était d'une beauté acide et frémissante. Sa vue, au fond de la chambre obscure, lui donna un coup de poing. Il eut brusquement la certitude qu'elle avait passé, en une quiétude parfaitement indifférente, à la façon d'un jeune chat tout à sa pelote, ces semaines dernières tant horribles pour lui.

Il ne put réprimer un haut-le-corps. En cette âme lilas, jaillit un cri qui dut remuer l'infini de l'éther où vibrent les émotions indicibles des hommes et celles dont l'on n'entend rien. Il se frappa les côtes comme pour y marquer le premier heurt de la douleur en sa vie.

Et il marcha comme un bon cheval fonce sur la lance touchant son poitrail :

« Tu es resplendissante et cruelle ! Ris, ris, ris ! »

Chancelant de bonté et d'amour, prêt à sauter dans le néant sur un geste de l'enfant, le jeune

homme s'assit devant les parents Dizel, baissa les yeux et attendit.

Autour de la table, on parlait bicyclette, courses, vélodromes et records. Les mots d'argot technique tombaient de la bouche de Marcelle aussi brutalement que du caillou dans les pensées du cousin Pierre. Pourtant, afin de se concilier aujourd'hui celle dont le caprice était le maître, il fit chorus, s'exclama aux exploits d'un coureur, et manifesta de l'intérêt à la figure de ce long garçon représenté en photographie au verso d'un tarif de marchand et qui montrait, sur des jambes noueuses d'orang, une échine cassée portant une face ahurie, et ridée par l'effort continu.

Mais un seul regard de l'enfant ne vint pas payer la bassesse de Pierre-André. Elle continuait de parler, avec un plaisir manifestement exagéré, des stupidités à la mode. Ses yeux se posaient partout hormis les yeux de son ami.

Si bien que Pierre-André, en ce manège, se demanda avec une décision et une précision de termes qui l'étonnèrent et l'effrayèrent à la fois, quelle comédie la fillette lui préparait.

Or, après leur dîner, les parents Dizel sommeillant au creux des fauteuils, dans la torpeur de la

digestion, Marcelle était installée à la cour, assise, les genoux haut relevés sur une pierre en guise de banc. Elle travaillait encore à couler entre ses doigts le fil infini du coton blanc et le crochet d'acier, en cette posture appliquée où elle pouvait si facilement à son plaisir, sous le prétexte d'une tâche minutieuse, exiger le silence et la solitude autour d'elle ; et, au surplus, quand elle voulait, les éloges pour son application.

A présent, le front trop plissé, en vérité, et les yeux trop fixes, rivés aux bouts de ses doigts ; avec des mouvements trop marqués des lèvres, elle compte « les points » de sa broderie. Elle y apporte tant de soin, bon Dieu ! qu'elle ne s'aperçoit pas de la présence, tout devant elle pourtant, du cousin Pierre. Ce n'est qu'à la fin qu'elle se décide à sursauter de saisissement et à s'écrier :

« Oh ! vous... tu m'as fait peur !

— Peur, Marcelle?... Je te fais peur?

— Mais oui, peur, peur !... Puisque je le dis !... Et ne prends pas cet air étonné, de grâce ! N'ouvre pas des yeux si ronds parce que je te dis m'effrayer en apercevant un homme dressé devant moi !... Mais non, depuis un petit temps tu as l'air ahuri de tout ce que je te dis. Si tu crois que cette

mine te va!... A chaque quart d'heure, tu tombes du ciel?... Ça ne te fatigue pas à la fin?... Ou est-ce que, par hasard, tu ne comprendrais pas le français?... Mais réponds donc quelque chose!... Réponds!

— Si, petite cousine, je comprends. Je comprends ce que tu me dis, Marcelle... Et j'aime mieux tout que ton silence... Oh! encore, encore, parle-moi, je t'en supplie. (Comme ces deux syllabes dernières peuvent râler d'une gorge sèche, entre des dents qui se mordent!) Pourtant ne t'irrite pas, Marcelle... Patience... Écoute-moi... Dis-moi où tu t'encours si loin... Où est à présent ton cœur? Que se passe-t-il en toi?.. Je t'en supplie, mon enfant?... »

La fillette, sur son cou penché, lève à peine la tête. Elle montre de l'œil la fenêtre ouverte de la chambre où se tiennent ses parents. Elle murmure à mi-voix :

« Mais tais-toi donc, imb... maladroit! »

Puis ce qu'elle dit ensuite, elle se met à le chantonner. Elle parle comme si elle avait à faire croire à des oreilles aux écoutes qu'elle chantonne pour elle seule. Mais ce n'est pas une chanson!

« Je-e-e-e ne sais ce que tu veux di-i-i-re. Rien

de changé en moi... Une petite écolière... Je ne saisis pas, ne saisis plus... En voilà-t-il des scènes, en v'là-t-i ! J'aime mieux apprendre tout uniment l'histoire du peuple belge qui lutta... tarata... deux mille ans... rantanplan... pour conquérir sa liberté... térétété !... Donne-moi la paix... Je veux rire, chanter et me fâcher à mon goût. Tous, tous, qu'on me laisse tranquille. Je n'aime personne... ô...ô...ne! »

Et sur ce dernier mot sa voix monte comme une gamme qui gicle et s'esclafe !

La colère et l'amour, la colère d'amour frappe du pied dans le cœur de Daussois, du pied d'un homme ivre et furieux d'alcool. Au jour oblique qui se traîne par la cour, le visage pâle de la fillette chantonnant des insultes, Daussois voudrait se mettre devant, à genoux, le prendre dans ses mains et l'écraser. Il voudrait briser cette tête de son amour ainsi, ainsi, en bouillie, plein ses doigts, et puis mourir, mourir mouillé de son sang rose.

Mais elle saute debout et brusque autant qu'un thyrse de jasmin dont on lâche la branche; elle fait bouffer ses jupes, se met à crier, ainsi qu'une cloche du *Salut* dans le soir : « Maman ! maman ! » et se jette dans les bras de la grosse

dame survenant pourpre, endormie à moitié. Ainsi se trouve coupé court l'entretien.

Retenu de tous les côtés de se laisser aller à son désespoir, il marche dans la cour, le jeune homme. Encagé, immobilisé, les coups n'ont puissance que de l'enfoncer et l'aplatir. Il va et vient, et ses jambes flageolent. Une minute, deux minutes. La congestion de sa colère peu à peu s'essore. Mais apercevant Marcelle, un bras passé sur les épaules de sa mère, et la joue dans une main, en la pose où un petit enfant, les yeux fermés, s'abandonne aux caresses, il redevient fou de rage et de jalousie mêlées; il s'enfuit au fond du jardin.

Des mots injurieux sortent à flots de sa bouche, nausées amères et brûlantes. Il invective Marcelle de propos boueux et qui puent le ruisseau. Puis une pause. A la fin il s'injurie lui-même, s'arrête et dit :

« Qui es-tu, toi qui prétends retenir le petit oiseau libre, l'alouette immortelle ? »

Et l'émotion de la douleur comblant la mesure, il tombe sur ses genoux, sous un rideau de plantes grimpantes retenues à des ficelles.

« Alouette immortelle! »

Il dévore son mouchoir pour hurler sans qu'on

l'entende ; et il agite convulsivement des mâchoires de dogue étreignant une proie. Sous le tas de verdure des capucines écrasées, au coin du jardin, le jeune paysan se met à bégayer une prière pour sa petite vierge en or, et en tordant l'une dans l'autre ses mains jointes. Il dit l'*Ave-Maria* en les pressant aussi fort que pour retenir une poignée de sable fin qui fuirait par les fentes de ses doigts; qui fuit !

III

Il fallait bien, dès ce jour, que Pierre-André se rendît à la réalité des sentiments que lui témoignait Marcelle. Naturellement il fut, en cet événement, le blessé qu'on laisse détacher lui-même l'appareil de sa plaie. Il se plaint; il pose tendrement les doigts sur le linge mouillé; il se caresse et s'encourage ; il s'enhardit, puis s'arrête et reste immobile, n'osant plus rien faire, à moitié nu et saignant, mais préférant tout à l'aspect de sa blessure découverte. Ainsi Pierre-André longtemps chercha le courage de planter ses yeux sur sa vérité.

Il continuait ses visites chez Dizel. Douleur à douleur, il parachevait son désespoir. Jadis n'avait-il pas, joie à joie, orné son amour ?

Il rôdait par cette maison avec un air qui ne laissait pas d'ailleurs d'intriguer le cousin Dizel. La tête dans la main, interrompant la lecture de sa gazette, celui-ci se demandait souvent :

« Sapristi! qu'est-ce qui peut planter ce grand dadais ici, où il s'amuse si peu et n'ouvre pas la bouche? »

Marcelle copiait ses devoirs, penchée sur la table ; ou disait : « Bonjour, cousin ! » « Au revoir, cousin ! » sans cesser de tailler son crayon fin, fin comme une aiguille ; sans s'arrêter de doser exactement la quantité d'encre qui devait mouiller sa plume.

Muni du génie de perquisition du Grand Inquisiteur, Pierre-André n'aurait pas découvert en elle la moindre émotion dont il pût se targuer pour affirmer les plus misérables reliefs de cet amour de six mois.

Un regard, ni une parole, elle n'avait rien ajouté à la scène où, dans la cour, elle s'était laissé tomber de la main du jeune homme à la manière du hérisson surpris au coin de la haie, qui se tourne-boule et fait le mort. On ne peut plus le saisir. Il faut le noyer; il faut l'écraser pour lui faire montrer son fin museau et ses petits yeux brillants, lui faire avouer qu'il n'est pas mort !

Les regards de Marcelle venaient-ils par hasard, par inadvertance, ou par l'effet de l'habitude des mois derniers, à se baisser sur le visage du cousin

Pierre, elle achevait sans hâte de tourner la tête plus loin, comme on continue un mouvement automatique; et sans qu'une fibre de ses traits avertît qu'elle l'eût seulement aperçu.

Et lorsque Pierre-André ayant pris congé se retirait, si Mme Dizel l'accompagnait jusqu'à l'huis parce qu'il faisait beau, supposons, et parce que Mme Dizel voulait goûter une bouffée d'air de la rue, Marcelle suivait sa mère au seuil et se penchait dehors sans plus s'occuper du départ du jeune homme après deux mots :

« Le bonsoir ! »

Longtemps, tout en marchant, il restait tourné vers cette porte encore béante, comme si son paletot s'y fût accroché. Et il n'aurait pu dire si Marcelle avait les yeux ouverts ou fermés tant elle manifestait en ce moment d'apathie indifférente. Qu'il aurait préféré la douleur nette et bien poignante d'entendre se fermer les panneaux sur ses épaules, poussés des bras de l'enfant !

Non. « Le bonsoir ! » avait-elle dit de la voix de tête dont elle eût parlé aux nuages.

Ou bien durant que Pierre-André prenait congé, elle se mettait à danser, seule dans l'allée, comme sollicitée par la légèreté de ses pantoufles ! Ou elle

commençait d'embrasser et encore embrasser sa mère et lui sauter au cou en tournant à la volée comme autour d'un pas-de-géant.

De mille façons, Pierre-André se harcelait aussi lui-même et s'affolait de petites blessures compliquées.

« Combien ses yeux étaient brillants ce soir, se disait-il en sortant de la maison Dizel. A quoi pensait-elle cependant ? Comme sa face colletée de dentelles éclatait au reflet de son rêve ! Une fois, une seule fois, durant la soirée, elle a paru s'apercevoir de ma présence Elle m'a regardé. De quels yeux !

« Qui ? Moi ? » disaient-ils. « Je n'ai rien fait ; ce n'est pas moi! »disaient-ils. Comme si elle eût été surprise à gaminer par sa maîtresse d'école. — Ah ! Combien elle embaume!... Ah! Que répondre, que faire à cette pivoine du mois de mai ? »

« Dimanche, oui, je lui parlerai. Je la forçerai de m'écouter, de se souvenir. Au fond, c'est certain, elle doit se moquer de l'école. Elle ne pense pas un mot de ce qu'elle m'a conté. Non, toute Marcelle n'est point ramassée pour gagner une place au palmarès d'un concours! C'est un caprice... Eh bien, et après?... Est-ce que tu ne passeras pas un caprice à ta petite fille, Pierre-André, une lubie

d'amour-propre à ta mésange? Car Marcelle, c'est une mésange agissante et subtile! Et toi, tu es un benoit merlot ébloui...

« Bast! Ça va bien! Et certes dimanche, je n'aurai qu'à prononcer un mot. « Allons, cousin Pierre, répondra-t-elle ». Oui, elle dira « cousin Piarre » en découvrant ses dents comme pour mordre à une pomme. Cousin Pierre, soyons... tu sais bien... Ah! la coquinette, de quelle voix me le fera-t-elle entendre? — Et pourtant... Ah! Dieu!... »

Ainsi se parlait, se trompait, s'en contait, se mentait le jeune homme; et tout de même finissait toujours par pleurer. Vers un fétu d'espoir, il courait avec l'acharnement d'un qui ne veut pas encore mourir. Qui fera croire à celui qui se noie que ce n'est qu'un insignifiant appui, le roseau vers lequel il crie, vers quoi toute sa vie tend les bras?

Cependant l'irréfragable vérité l'avait mordu aux entrailles. Pierre-André tomba bientôt dans un malaise indicible. La lumière, le boire, le manger, le sommeil l'irritaient comme des fonctions qui eussent distrait son attention bandée vers ce qui devait venir, vers ce qui devait tomber du ciel!

Les obligations du monde ne lui semblaient plus que des cheveux dans la bouche, ou du sable dans

les dents, qu'il crachait. Assis au coin le plus obscur de sa chambre, il repoussait jusqu'à ses idées, d'un geste machinal du coude. Il roulait, ballotté dans une mer de douleurs aux lames écrasantes et infinies.

... Un matin, il voulut revoir l'école vétérinaire qu'il avait désertée si longtemps. Il y trouva les grilles fermées. Les cours étaient terminés. L'année avait passé sans qu'il en sût rien.

Malgré l'accablement de sa situation, Daussois sentit d'étranges scrupules s'élever en lui. De sa vie d'écolier, il n'avait encore manqué aucune de ces épreuves par où les bonnes gens mesurent seulement le travail de leur fils et présument que l'argent de l'école a été ou bradé, ou honorablement dépensé.

L'honnête Daussois, meurtri d'angoisse, quasi mourant de par ailleurs, se demandait ici sur le trottoir, avec mille embarras de conscience, comment, là-bas au village, il expliquerait son incurie et se justifierait de l'année gaspillée... Le simple garçon entendait déjà la voix graillonnante d'un oncle ou l'autre qui le houspillaient en se moquant :

« Alors, quoi, t'avais la terre, la fumure et la

semence... Tu n'as point tant seulement labouré?... Ah! vaurien, es-tu malade du pouce, et faut-il que nous t'envoyions aussi des varlets ? »

Qu'aurait-il à répondre ?

IV

Le corps abattu par la tristesse, l'âme languissante d'amour, Pierre-André n'était pas de force à se jeter à l'abri, et ordonner son malheur comme une noble ruine où pleurer. Son peu d'énergie l'obligea donc, sur ses blessures saignantes, de sentir au surplus l'agacement des piqûres.

A cette table des Dizel (dont il n'avait pas eu le courage de s'éloigner et où, comme s'il eût voulu « son reste », il venait, toutes fois qu'il pouvait, se meurtrir au dédain de Marcelle), l'entretien ne roulait plus que sur les examens de fin d'année qui approchaient et devaient « couronner » les études de la jeune fille.

Les mêmes sottises, répétées cent fois à propos de ce concours, avaient transformé pour les Dizel cette formalité scolaire en un événement où l'honneur de leur firme ancienne paraissait en jeu.

« Bon Dieu ! Comment cela va-t-il se passer ?

commençait régulièrement l'un, à chaque soir. — Que va-t-on lui « demander »? surenchérissait l'autre. C'est que c'est un examen oral!... Parler du haut d'une estrade, et à des messieurs... des messieurs sévèrement habillés de noir !... Moi, je ne pourrais jamais ! concluait Mme Dizel. Et c'est public ! Toute la ville peut aller écouter ces épreuves !... C'est terrible ! »

A plusieurs reprises, Pierre-André, pour se mettre à ce niveau effaré, avait essayé de montrer à l'enfant l'intérêt qu'il portait à cet événement proche, et combien il savait que c'était grave. Marcelle l'avait laissé baragouiner sans paraître l'entendre, puis, d'une voix flûtée de mignonne innocente qui s'intéresse à un ami, elle avait demandé si cousin Pierre ne subissait pas bientôt, pour sa part, quelque examen, lui aussi?

« Car, n'est-ce pas, les étudiants ont chaque année, à cette époque, un concours ou l'autre à présenter, dites, cousin ?... Ou est-ce que je me trompe? »

Gros cousin avait répondu :

« Oui, Marcelle, il est vrai. Mais pour moi, je ne m'aventurerai pas à aucune épreuve, de ces jours-ci. »

Puis il avait rougi et s'était arrêté court. Il venait de sentir la cruauté de l'enfant.

« Tiens, tiens ? » disait Marcelle d'un ton moqueur.

Et sur ces « tiens, tiens », Pierre-André avait passé au pourpre, affreusement honteux de cette gloriole impitoyable qui faisait l'écolière livrer son ami à la risée de la maisonnée.

Cependant à quelque visiteur, l'un ou l'autre des Dizel était en train, à mi-voix, sans lever la tête ni bouger les lèvres et comme on dirait un malheur, ou un bonheur qu'on ne mérite pas, de raconter comment, depuis des mois, Marcelle s'était levée tous les matins dès trois heures ; comment la mère devait la supplier, passé minuit, de se coucher ; et comment on lui arrachait des bougies cachées sous ses matelas afin de l'empêcher d'étudier plus tard encore.

Il est vrai que, pour supplanter telle compagne aux concours des classes, Marcelle n'aurait plus dormi. Il est vrai que l'ardeur l'emportait penchée sur ses cahiers, presque pâmée, sans lui laisser sentir de fatigue.

La maisonnée tremblait d'espoir pour ces sornettes. Tandis qu'étouffé sous ces papotages Pierre-

André s'étiolait... Il se mourait dans cette demeure dont il ne pouvait, faute de volonté, s'évader; persuadé qu'il était d'avoir besoin, comme d'air respirable, de la vue de Marcelle.

Celle-ci lui témoignait tout juste le dédain muet dont elle eût accueilli un pauvre compagnon de gamineries anciennes et un peu honteuses. Terrible malheur, mais qu'importe? Il voulait la voir, l'entendre et flairer le remou de l'air qu'elle laissait en passant. Et il se jetait dans cette exaltation douloureuse où les mélancoliques, hors l'objet particulier de leur délire, restent insensibles au rasoir même dont ils se scient la gorge.

V

Vint ce jour de la « distribution des prix ».

Marcelle avait reçu des cartes d'invitation à la cérémonie. Elle avait été rendue libre de les dispenser à sa guise. Au dernier moment, n'en ayant pas trouvé le placement ailleurs, elle offrit au cousin un billet qui lui demeurait.

« Au moins, elle servira! » pensait-elle en la donnant.

— Oh, oui! s'écria Daussois. Oui, j'irai! »

Quoiqu'il eût remarqué le dessous de la manœuvre, il baisait cependant le carton à pleines lèvres; et ses yeux étaient mouillés de larmes montées du fond de son cœur fidèle, de ce cœur léchant comme un bon chien battu.

« J'irai! » répétait-il en exprimant sur ces deux syllabes la totalité de sa douleur, et en surplus sa joie d'aimer plus forte que sa douleur. « Qui sait? se disait-il ensuite. Peut-être, au fond de sa tête,

m'invite-t-elle sincèrement un peu à l'aller voir en sa nouvelle robe de mousseline?... Comme elle y sera frémissante ! Et légère autant que le feuillage des tremblaies en été, c'est bien sûr!... Ah Dieu! Ah ! si demain, en sortant de la cérémonie, chargée de ses couronnes et de ses récompenses, elle s'écriait en me trouvant justement au bas de l'escalier :

« Pstt!... Cousin Pierre!... Aide-moi donc à porter ces bouquins ? Et garde-les, ils sont à toi ! Je n'ai cure de ces babioles, à présent, puisqu'elles sont gagnées !

— Mais si cela arrivait, ne tomberais-je pas mort de joie? continuait Pierre-André... Oh, oui, j'irai !... Elle peut tout changer encore !... »

Aussi ce matin, le jeune homme se trouvait-il gravissant le « Treurenberg » luisant de soleil, frais de l'arrosage récent des cantonniers, éclatant du cri des attelages rebondissants.

Il humait les choses poudroyantes. Il était redevenu gai, et presque heureux en cet instant, à cause de son nouvel espoir. Le tout à la façon éternellement simple, ma foi, du petit chien qui vient d'obtenir de sortir avec sa maîtresse. Et pour marcher parmi le plus de sons, d'odeurs et de cou-

leurs, il pénétrait emmi les groupes pleins de rires de ces fillettes en jupons de tulle empesé, cheveux crépés, et ceintes de rubans, qui montaient vers le lieu de la cérémonie.

Il semblait se relever aujourd'hui d'une maladie de folie et de cauchemar. Dans l'ensoleillée, son corps tremblait et pétillait; sa tête, vide comme un grelot de sonnaille avec un petit grain, riait — parce qu'il avait déjà oublié la nuit affreuse, que c'était le clair matin et qu'il y avait un espoir frais éclos à vider!

Il franchit la porte du Cirque, suivit des couloirs de planches résonnantes, imprégnées de l'odeur des vieilles ammoniaques pourries, et arriva aux gradins vertigineux qu'indiquait sa carte. Sur les parois du gouffre béant à ses pieds, des dames, harnachées de soie luisantes, se précipitaient au long des chemins menant aux loges, se mêlaient et se démêlaient. — Le brouhaha croissait comme une chose qui va bientôt bouillir.

Et on sentait ici un tas de petits cœurs tenus de force un an dans les bocaux des classes et qui, avant deux heures, seraient en vacances.

La cérémonie commença. Aux claquements de mains marquant la mesure, des enfants se mirent

à chanter des choses qu'on ne comprenait pas.

Puis, une à une, les robes blanches proclamées vinrent quérir, sur les genoux de vieux messieurs, leurs récompenses et faire la révérence. Les premières étaient saluées d'une musique jetée, comme une fusée allumée, de la loge de l'orchestre; deux mesures qui s'arrêtaient d'un coup, sur le bout de l'orteil.

Cela recommençait et recommençait. Or, Pierre-André ne voyait rien venir de l'événement extraordinaire qui devait le consoler, et dont il s'était forgé l'espoir! L'angoisse se reprenait à serrer son ventre. A mesure que les moments passaient, il retombait sur lui-même éreinté sous la fièvre du malade trop tôt sorti de sa chambre. Sa tête tourne; il est ivre. Il lui faut reployer ces drapeaux arborés trop vite! — Et, trépignant, mordant ses ongles, déboutonnant et reboutonnant son veston, Pierre-André se demandait :

« Que va-t-il arriver? Pour finir, de grâce, par Dieu, que va-t-il arriver? »

Or aux banquettes voisines, une troupe de jeunes gens, rapins en jaquettes de velours à côtes, gilets haut montés, et écoliers aux cheveux à la batelier de Walcheren, depuis le commencement du défilé

des fillettes sur l'estrade, s'agitaient, hurlaient des hourrahs frénétiques, accueillaient de bravos de plus en plus bruyants tel ou tel nom du palmarès. Comme une claque gagée, ils faisaient des succès :

En l'honneur de celle-ci qui avait du chic, ou de celle-là qui avait salué le bourgmestre aussi lestement qu'une danseuse en escarpins et en tutu, ils poussaient à pleines gorges, des « hip-hip ! » tels que certes les inspecteurs du gouvernement n'en eurent jamais pour la meilleure écolière.

Pour l'une qu'un groupe de collégiens croise en chemin chaque midi, et pour l'autre qui « obtient » une vingtième mention honorable de gymnastique, « hourrah ! hourrah ! » et pour la dernière (allons, la grue !) qui a les bras trop longs, l'air bêtasse et se trompe de route sur le plancher, « bravo ! bravo ! » aussi.

« Mademoiselle Dizel, Marcelle, Bruxelles ! » Ces quatre mots furent enfin lancés comme autant de poignées de confetti dans le cirque. La musique dans la loge se mit à danser pendant quelques mesures, les rapins hurlèrent à coups de gorge rebondissant comme des ondes de cymbales. Et Daussois aperçut une fillette qu'on chargeait de volumes sur l'estrade et qui en indiquait du doigt,

qu'on oubliait de lui remettre. Puis ce fut tout. En balançant les hanches elle disparut...

« Eh bien, eh bien, qu'aurait-il fallu? Vais-je prétendre qu'elle s'arrête devant la foule et se mette à crier, entre ses deux mains : « Pierre-André? Pierre-André? » se demande avec douceur Pierre-André.

Mais une eau brûlante arrive aux paupières du jeune homme. Il se lève d'un bond. Il ne sait pas pourquoi il se trouve debout.

A côté, un grand diable applaudit encore, de ses paumes en battoirs, sa « partie » du chahut. Pierre-André l'agrippe au col de la chemise, l'attire à terre, le bourre de coups de poings avec une frénésie qu'il se rappela d'ailleurs, sa vie durant, comme honteuse, certes, mais pleine de délices violentes.

Des hommes de la police les ramassèrent et les menèrent dehors où Daussois secoua ses nippes et poussa presque avec joie un grand soupir. Il éprouvait un soulagement inexprimable d'avoir pu battre quelque chose de vivant et d'avoir senti dans ses côtes la douleur positive et certaine du bras du rapin qui lui répondait.

...Le soir, le père Dizel ayant lu et relu les titres

des volumes dorés de la récompense de Marcelle, passait son paletot pour aller, à son habitude, « respirer l'air » aux fumées d'un café du boulevard. Il recommençait à nouveau la pyramidale addition « des points obtenus » par l'écolière afin d'en faire part à ses amis du jeu de dominos, quand il s'écria que Marcelle, en possession d'un pareil « total », dût obtenir mieux qu'un premier prix; que le représentant du gouvernement eût dû prononcer là son mot de compliment, enfin... heu... dire quelque chose!

« Mais moi, acheva-t-il s'adressant à Marcelle, moi, ma fille, je serai à la hauteur!... Hum!... Tu as mérité un mois à Spa? Tu l'auras! C'est dit! »

Il parlait en lettres majuscules, et même en capitales ornées. Dans l'enthousiasme de son « sacrifice », il ouvrit ses bras pour y recevoir à la fois son épouse et sa demoiselle.

VI

Marcelle partit pour la villette d'eau, pourvue d'une malle de robes claires qui lui siéraient délicieusement, c'était certain, et ravie à l'espoir de trouver là-bas un mois de choses distinguées. C'était obtenir plus, d'un coup, qu'aucune de ses compagnes n'en avait jamais conté à la rentrée d'octobre.

Pierre-André n'avait plus recueilli une parole de la jeune fille. Pourtant, du moment que la discourtoise petite commensale se fût éloignée, la solitude tomba sur le jeune homme en redoublant ses coups. Bientôt le souvenir des chagrins du temps où l'ennemie était là, visible, derrière la table de ses parents, lui sembla éminemment supportable comparé à la jalousie sans nom, à la haine inexprimable de la savoir au loin, bondissant au soleil parmi des inconnus, légère et folle pour le plaisir des compagnies de villégiaturants.

Il y a la cristallisation de l'amour ; plus vive est celle de la jalousie. L'angoisse de Daussois alourdissait l'air de sa respiration, amertumait sa nourriture, enfiévrait jusqu'à son sommeil. Un lacet de mort, fin comme un cheveu, serrait son cœur.

Il était ainsi qu'un aveugle au bord du fossé, qui brandit les morceaux de son bâton cassé. Il étend les bras en vain ; toute la création l'accable et l'inquiète.

Le soir, il se traînait parfois rue des Tanneurs. Il y allait goûtant malgré lui la fraîcheur du soir sur son front amati de la sueur des faibles. A chaque pas, il sentait avec une volupté détestable ses jambes cotonneuses ployer sous son corps sans ressort. Chez Dizel, il restait assis des heures au bord d'une chaise, sans prononcer un mot, à détailler, sur les étagères et les dressoirs, ces menus objets que Marcelle avait maniés tant de fois devant lui, durant les menues besognes d'époussetage. Dans la pièce contiguë, n'aperçoit-il pas les deux sièges accostés comme en une conversation, et qui sont ceux où il éprouva, près d'elle, tant de si claire joie, au printemps passé ?

Pierre-André, souvent se surprenait aux écoutes, assourdissant le bruit de sa respiration, écrasant

les battements de son sang pour saisir, en cette maison, un mot, un bruit d'espoir... Mais les choses sont lâches; elles ne donnent aide qu'à celui qui les force. La maison restait muette.

Parfois, il se levait, il allait à un guéridon faire tinter un coup à une clarine rapportée d'une excursion des Dizel aux Alpes, un fruste cornet de bronze vibrant d'une musique aiguë et fêlée. Et il venait se rasseoir ensuite, à l'étonnement de son hôte.

Il voguait presque absent d'esprit, entraîné dans une lente dérivation de cadavre. En maintes heures de ces soirs d'été, s'il ne lui avait fallu pour mourir que fermer les yeux, il aurait consenti à mourir.

... Devant Daussois, M. Dizel déposa son cigare, saisit une enveloppe, sur la cheminée, d'un geste brusque, et comme si ce qu'il allait faire, encore une fois, il le faisait parce qu'il était trop bon, lui qu'on disait bourru !

C'était une lettre de Marcelle, et ma foi, se trouvant de bonne humeur aujourd'hui, il allait procurer à Pierre-André l'honneur de la lire devant lui. Tellement que, par avance, cachant l'agitation folle qui le gagnait, le jeune homme dut remercier son parent de sa condescendance.

Mais M. Dizel, avant tout, commença par montrer, au coin du papier, une estampe représentant le pavillon d'une source d'eau de Spa ; puis il en fit palper l'épaisseur et le soyeux et donna à remarquer dans la pâte le monogramme par transparence.

« Voilà de joli papier! dit Pierre-André bénévolement.

— Quoi?..Ça?.. Du papier comme celui-ci? Mais ça vaut... ça vaut je ne sais combien la ramette!...

— Oh! qu'il lise donc! pensait Daussois en fermant les yeux ainsi que pour défaillir. Il défaillait... Ce simple amant venait d'être traversé de l'éclair d'un espoir fulgurant.

«Marcelle a écrit... Voici sa lettre... On me la lit... Il y a dedans quelque chose qui me concerne... Attention! Vite! Vite! »

L'homme dont on a volé le trésor, devant sa cache vide, pendant même qu'il crie au voleur, pense :

« Si je me trompais?... Si je rêvais?... Si mon argent y était encore? »

Pour la fillette, elle écrivait que chez ces parents lointains qui l'hébergeaient (ainsi que le reste des Spadois hébergent tous les étrangers), elle avait lié

connaissance avec une famille de Bruxelles, du dernier bien... Tel jour, elle avait revêtu telle robe ; et ce jour-là, celle-ci... Elle avait inventé la combinaison du costume brun-amadou avec le chapeau pervenche ; ç'avait été d'un effet extraordinaire... Elle n'oubliait pas de boire les eaux dans les Pavillons, le matin... Elle avait vu de ses yeux le monsieur dont les gazettes avaient conté les pertes énormes au jeu... La « season » était des plus brillantes. La reine était arrivée accompagnée des princesses à la Villa royale. Jamais on n'eût dit, à voir cette dame conduire sa chaise à poneys, que c'était la reine... Elle portait des souliers à élastiques dont les tirants passaient et que Marcelle n'eût pas voulu chausser. Etc., etc... »

Pierre-André n'écoutait plus. Son souvenir, loin d'ici, esseulé comme un enfant perdu dans un grand parc de fleurs, criait vers la Marcelle en jupes courtes, vers la Marcelle des soirs passés travaillant aussi gravement qu'en rêve et comme une petite souris qui grignote d'une façon si menue qu'on la croit immobile... Où était celle-là du dimanche des Rameaux? Celle qu'il avait tenue dans ses bras, à la fenêtre sur la rue pavoisée de feuillage?

« Hein? s'écriait en ce moment M. Dizel finis-

sant la lecture de la lettre, transporté. « Hein?.. Eh bien, je vous jure, jeune homme, que l'on se sent heureux de pouvoir donner cela à son enfant! »

Daussois se garda bien de rien répondre de ce qu'il pensait :

« Dans la ville-bonbonnière bondée de voyageurs qui s'exclament devant les paysages renommés, elle se coupe en morceaux pour des êtres sans couleur... Elle va entendre des musiques, le soir dans les promenades, et se transporte du plaisir d'être en compagnie de jeunes élégants du Quartier-Léopold... Ici M. Dizel, qui n'y voit que du feu, pleure d'attendrissement! »

Car un cœur d'amant, un cœur jaloux, à toute minute pourrait faire le compte exact des cheveux de l'aimée. Dans les banalités des quatre pages du bavardage de l'enfant, Daussois avait senti le ronger comme un fer rouge, ce que la fine mouche n'avait pu retenir de son émotion au récit de ses relations avec la famille qui se trouvait là-bas au complet!

Les promenades du soir! Pierre-André, à ces mots et à l'image qui s'était posée nette devant ses yeux, Pierre-André avait pâli et clos les paupières.

Il s'était levé ainsi que pour courir, pour *les* voir...

« Inutile ! » avait crié la voix intérieure. « Inutile ! »

Et ce soir-là en sortant de la maison Dizel, la conscience de la perte de Marcelle était devenue complète en lui. A la façon du jour qui se lève si lentement qu'on ne peut noter sa gradation, et tout à coup que l'on voit immense.

VII

« Oh! pose-toi, ma petite colombe, repose-toi à présent sur mon cœur. Où voles-tu; où voles-tu donc?... Tu m'as porté une minute au printemps. Dès aujourd'hui, je te porterai toujours », dit la chanson. Elle a vite dit, la chanson! Elle est à belle!

Durant ces journées d'août, couché à plat ventre sur le plancher de sa chambre, Daussois râlait à longs râles d'amour et de jalousie. L'affreuse vision de Marcelle en compagnie des jeunes hommes s'effaça enfin de ses yeux. Il resta dans un anéantissement complet, las, larmoyant, souffrant de la lumière du jour.

Un matin, hésitant aux marches et aux paliers, du pas d'un ivrogne titubant et raisonnant, il descendit l'escalier de son logement.

Il était fort tôt encore dans la journée, et cependant Mme Clarenne, la boulangère, immuable dans

l'ordonnance de sa tâche depuis cinquante ans, était occupée déjà à frotter, brosser, torcher et tout secouer dans la boutique où allaient tomber bientôt, fumantes et suantes, les fournées des tartes nouvelles.

Le carrefour en face était désert à cette heure, les boutiques et les maisons closes. Mme Clarenne avait aussi accoutumé de répéter avec plaisir que c'était elle, la plus vieille marchande du quartier, qui se trouvait à son poste la première au matin.

« Mais, mais ! s'écrie-t-elle en apercevant le jeune homme au seuil de la boutique, voilà monsieur Daussois ! Qu'a-t-il fait dans ses draps pour se lever de si bonne heure? »

Mais le ton de sa voix qui plaisante baisse comme si elle fût entrée dans la chambre d'un malade, du moment où elle distingue, au plein jour, le grand garçon hâve et dégingandé.

« Quoi? vous faut-il quelque chose, monsieur Daussois?... A manger, vous désirez peut-être à manger ?... Petite minute... petite minute.

— Non, madame Clarenne, non, je n'ai pas faim. Je descends vous dire bonjour, voilà tout. Je suis éveillé depuis si longtemps que je m'ennuie là-haut, seul! Ne vous occupez pas de moi, je vous prie.

Je me caserai ici, dans le coin, si vous le voulez bien. De la rue, on ne m'apercevra pas !

— Mais on peut vous voir, diantre ! Hé, on peut vous voir ! Voilà, nous travaillerons à deux, hé, hé ! Passez-moi donc ce torchon au dossier de votre chaise... Non, restez. Vous êtes là bien. Nous aurons tôt ensemble rangé le magasin... A deux on va trois fois plus vite ! D'ailleurs, je sens bien que je me fais vieille et avant qu'il soit loin, j'aurai besoin d'une aide. Il y a des soirs, en me couchant, que je me sens fatiguée, mais fatiguée ! La bonne volonté y est toujours, vous savez ; pour çà, oui, elle y est... On vit ; on recommence tous les jours ; on vivrait mille ans, s'il fallait ! Mais les bras, c'est les bras, et c'est les forces qui manquent à la fin... Eh bien, eh bien ? s'écrie plus haut Mme Clarenne. Monsieur Daussois !... Quoi, vous pleurez ? Qu'avez-vous ? »

Pierre-André est mouillé de larmes montées à ses yeux d'une source découverte par surprise.

« Madame Clarenne, répond-il, madame Clarenne, c'est de vous entendre me parler avec douceur... Ah ! Je suis si malheureux ! »

Pierre-André prononce ces derniers mots comme on expulserait un bouchon du larynx ; et il se sou-

lage en une tempête de sanglots. Mme Clarenne est assise devant lui. Il se laisse aller en avant et tombe, la tête dans le giron de la vieille boulangère. Il ne prononce plus un mot. Si pressantes que se succèdent les instances de Mme Clarenne, il reste désormais muet sur les causes de son chagrin. En sorte qu'elle peut seulement lui caresser la tête en ses mains ossues et répéter :

« Ah! mon Dieu! Ah! Monsieur Daussois! »

A la fin, quand le jeune homme est revenu à lui, elle s'écrie qu'elle veut brasser une tasse du meilleur café qui le remettra en un instant. Et Pierre-André un peu honteux se relève...

Il vient de défaillir si brusquement qu'il se demande avec naïveté comment, après avoir porté trois mois de douleurs, de mépris et de solitude sans chopper, comment la voix amicale d'une vieille femme l'a fait éclater en sanglots, et crier sa défaite!

Il ne sait pas, notre innocent, qu'au plus orgueilleux, accablé et désespérant sous l'inlassable adversité, il arrive de regretter une minute, avec des pleurs, le temps de son enfance où le visage maternel calmait sûrement toute sa peine...

« Madame Clarenne, je vous prie, dit-il, coupez-

moi, pour déjeuner, une tartine de pain noir. J'en ai envie. Coupez-la épaisse, épaisse d'un gros doigt, madame Clarenne. Mettez aussi du sel sur le beurre. Ce sera comme chez nous, s'il vous plaît, madame, la tartine que me taillait le vieux vacher, quand ma mère était hors la maison et que j'avais faim. Sous le bas effiloché de son pantalon, je regardais le talon nu du pauvre homme en sabots, pendant qu'il tranchait le pain appuyé à son gilet. O le vieux Canivet!... Et je sens encore sous mes mains les fibres dures de notre table de chêne usée et noircie!... »

Daussois ne remonta point à sa chambre durant cette journée. Il resta à baguenauder aux côtés de la vieille femme, assis au fond de l'arrière-boutique, oscillant sa rêverie à la façon du berceau d'un nouveau-né malade. Entre deux clients servis, la boulangère venait souvent lui crier un mot par la porte entr'ouverte. — Elle avait eu beaucoup d'enfants!

Une occupation est un baume puissant contre le chagrin. Les riens d'ici lénifiaient ces heures qui auraient valu la mort de Pierre-André s'il avait été seul et livré à lui-même. D'autre part, la nuit, quand il était rendu à son logis, les souvenirs se dres-

saient devant lui, avec la vivacité d'hallucinations, et l'arrêtaient de respirer, les yeux dilatés et fixes.

Comme des mirages qui se lèvent aux horizons de sables devant les caravanes épuisées, des scènes entières de la vie de sa maison se déroulaient en son esprit, avec les reliefs et les couleurs de la réalité. Des parfums d'herbes, des odeurs de sous-bois pourrissants, des fragrances de menthe et de mélilot verdoyant au long des rues, lui dilataient les narines. Il percevait le vacarme de la tarare cliquetant son moulinet dans la grange; le concert de la basse-cour et de l'étable résonnait dans son cœur.

Et sur le seuil de la ferme, d'ici, il vit une fois sa mère serrée dans son mouchoir de laine, qui venait à petits pas jeter, du haut des marches, quelques miettes aux poules. Elle leva la tête, regarda un gros nuage au ciel, tapota son devantier à deux mains, et rentra.

Elle était si près devant lui qu'il tendit les bras pour la toucher en prononçant des paroles confuses. Tout d'un coup, la sueur l'inonda. Il retomba sur son lit et poussa un immense soupir. Sa poitrine se dilata; il reprit conscience et s'écria :

« Marcelle! »

Marcelle! Une fois, une seule fois encore, il vou-

lait la voir. Il suppliait les Saints, les Étoiles, les Forces de lui permettre de voir une fois dernière la fillette. Il ne criait aucun blasphème, aucun juremment... Il se mettait à genoux, avouait sa faiblesse, faisait des prières. Et il aurait invoqué des médailles bénites...

« La revoir!... Ensuite tout changerait ! »

VIII

Et enfin, un soir encore qu'il se trouvait, chez Dizel, sur le coup de neuf heures, Daussois vit l'hôtesse se mettre debout, resserrer devant la glace les mèches de ses cheveux tandis que M. Dizel brossait le collet de sa jaquette avec cette mine affairée et attentive aux millièmes de millimètre que manifeste le monsieur décidé à ne pas lever les yeux sur l'intrus qui le retient. — Mais il ne comprenait pas.

« Écoutez, dit M. Dizel quand il eut coiffé son chapeau, nous allons à la gare du Nord. Marcelle rentre de Spa à neuf heures et demie. Voilà. Et ma foi, si vous voulez nous accompagner, cela ne tient qu'à vous ! »

Mais Pierre-André dès ces paroles n'avait plus le loisir de vouloir accepter ou non, ni de se rendre compte des formes bizarres de l'invite. Sans un mot, le sang aux joues, il se trouva dans la rue

précédant les Dizel à petits pas rapides. Il avançait, reculait, tournait sur lui-même, gesticulait autant que s'il eût eu des millions de fourmis rousses à secouer.

On arriva aux quais de la gare. Le convoi se rangea à l'heure attendue. Le visage de Marcelle apparut à une fenêtre ; et avant qu'on eût touché son wagon, elle avait tourné le clichet de la portière et sauté à terre. Elle remercia un voyageur qui lui avançait quelques paquets, avec un geste de tête déluré, puis enfin se retourna vers ses parents.

« Bonjour ! Comment va ? Et voici le cousin Pierre aussi, le bon gros ? »

Une poignée de main et en route.

Daussois marchait sans plus rien voir ni entendre rien que de ce prodige nouveau : Marcelle retour de vacances ! C'était à elle, là, ces yeux mutins, ces lèvres luisantes, ce menton décidé, ce pli droit et profond entre les deux sourcils ?... Et cette gorge gonflée et ce buste arrondi sous ses ajustements collants ?

Légère, tournoyante dans la cohue en hâte vers les sorties, à la façon d'une bergeronnette dans un troupeau, c'était elle qui entraînait la famille Dizel abasourdie par le tintamarre.

Dans l'omnibus, Pierre-André portait sur les genoux une haute boîte à chapeaux qui le cachait comme un fût de colonne. En cette guise, il n'apercevait devant lui que le profil de Marcelle. Elle se penchait, fermait les yeux, mouillait les lèvres sans se taire un instant. Il voyait bien qu'elle était folle de souvenirs, à la joie sauvage et presque désespérée qui parfois luisait en ses yeux. Était-ce peut-être du pur souvenir des bois et des bruyères quittés ce matin?

Pierre-André au tréfonds de lui-même savait que non.

Il n'avait pu s'empêcher de lire au front de la jeune fille, dès le premier coup d'œil, aussi couramment qu'en une lettre ouverte. Dans le vacarme de la voiture cahotée, dans le papillotage des lumières de toutes sortes de jaunes fluant des boutiques, sa dernière espérance, l'Innommée, était retombée en lui, inerte comme une chiffe, une chose de longtemps morte, qui ne s'est gardée debout que par force et maintenant, chue en un paquet, gît informe, sans le soubresaut du moindre reste de vie, pourrie.

Fini... Marcelle de retour après un mois d'absence, c'était une étrangère, une étrangère qui

avait connu l'amour de Pierre-André ; la dernière donc à qui il lui était loisible désormais d'en parler.

La voiture bondissait et le cocher sifflait à perdre haleine. Et voilà que Daussois ne regardait plus que ceci et cela qui passaient, dans la rue, par l'axe de ses yeux, au hasard ceci ou cela. A présent, au plus secret de lui-même, il n'y avait qu'une vague douleur, mais sans inquiétude. Un calme plat emplissait peu à peu son esprit. On arriva.

M. et Mme Dizel étant installés dans la chambre, Marcelle cherchait, parmi les paquets jetés dans le corridor, les objets qu'elle voulait leur exhiber à l'instant, dans l'émotion du premier récit de son voyage. Pierre-André se glissa près d'elle.

C'était contre la grand'porte garnie des épaisses traverses et des verrous de la rue. Il prit la main de la jeune fille, et avant qu'elle eût pu s'en défendre l'eut portée à sa bouche. Et d'une voix semblable, d'une voix qu'on croit semblable à celle dont les anges ivres de tout et sans désirs chantent pour Dieu la fin du printemps, il dit :

« Adieu ! Adieu, Marcelle ! »

La jeune fille se redressa. Elle regarda Pierre-André à pleins regards et pâlit.

« Adieu ! Adieu, Pierre ! » répondit-elle, sur le ton

même des paroles du jeune homme, sur leur ton d'enthousiasme et d'amour : « Adieu! Adieu, Pierre! »

Elle baissa les yeux, et Pierre-André s'en alla.

QUATRIÈME PARTIE

LA FERME DE LANDELIES

Je vous en conjure, mes frères, restez fidèles à la terre.
F. NIETZSCHE.

I

Pierre-André avait déterminé cette suprême péripétie plongé dans une sorte d'hypnose. D'une portion profonde, obscure, indescriptible de son âme avait crû d'un coup, ainsi que par une crevasse brisée en cette climatérie, le geste de son adieu-va.

Dans la rue, revenant à lui il se mit à courir vers son logement, les coudes serrés aux côtes. Il se détournait, de très loin, des passants. Sans aucune pensée, il se sentait entraîné par un affolant besoin de solitude et de détention des nerfs.

Il se coucha. Anéanti de fatigue, il roula à l'instant dans le sommeil, comme on glisse du haut d'un talus dans le fossé.

Vers deux heures du matin, l'heure terrible où le corps est le plus froid et le plus faible contre la nuit, dans la chambre salie d'une lueur de crépuscule de jour grisâtre, il s'éveilla en sursaut et se dressa sur son séant. Il éprouvait l'angoisse du

scaphandrier à qui l'air manque dans les profondeurs d'une eau tiède et opaque. Le silence de l'alentour hurlait à ses oreilles. D'instant en instant, avec la rapidité des carreaux de l'éclair, se développait en lui une terreur sans nom. Un manteau odieux et lamentable l'enserrait, l'écrasait.

La vie l'abandonnait comme dans un guet-apens.

Il se sentait au bord d'un abîme sans fond qui l'attirait et où il allait, dans une fraction de seconde, s'élancer. Puis il nageait de toutes ses forces dénaturées, il nageait à pleins bras vers l'entonnoir luisant et noir d'un creux d'eaux tournoyantes. Puis, un bloc sans dimension, la moitié d'une montagne descellée, vacillait, se penchait, prête à l'instant à rouler sur lui.

Deux mains de fer rouge fouillaient ses entrailles. Enfin, par un prodige d'énergie, Pierre-André parvint à tourner la tête sur ses épaules ! Il aperçut la fenêtre : le suicide, la mort, la fin du supplice, la délivrance. Il se précipita.

Mais en vain s'acharnait-il aux ventaux gonflés et serrés par les pluies ; il ne pouvait les arracher. Ses jambes fléchissaient, ses genoux se dérobaient. Il tomba à terre. Il était nu.

Un brusque éclair de conscience illumina le jeu fou de sa cervelle. Il s'habilla des hardes qui vinrent sous sa main, bondit dans l'escalier, franchit la porte. Il se trouva au milieu d'un carrefour désert, éprouvant le sentiment d'avoir traversé l'atmosphère rare et brûlante d'un incendie.

Il suivit les rues qui s'ouvraient devant lui, à la recherche de n'importe quoi de vivant qui pût l'aider.

Mais sur les pavés blancs, jusqu'au bout de sa vue, personne! Et dans ces autres rues, non plus, personne ! Pas la moindre goutte d'eau, en toute la terre crispée et gercée, pour Pierre-André qu'ardait la soif. Quand, au rapide passage du seuil d'une profonde et étroite allée, tout à coup, il entendit un coq chanter... Un coq chanta dans le froid du petit jour blafard qui bleuissait les murs humides au bout du corridor misérable!

Et ce chant que l'hymne triomphale des Laudes célèbre le dimanche, parce qu'il excite les faibles, rend la foi à ceux qui hésitaient, arrache du ciel les lambeaux des ténèbres traînants, ce chant jeta en Pierre-André l'espoir nouveau de vivre.

Le jeune homme s'assit à la pierre de la ruelle,

Comme la face bien-aimée d'un ami, il contemplait les murs lépreux de ce cul-de-sac.

Et alors de nouveau le coq chanta ; d'une voix joyeuse et fière, d'une voix gladiée, chanta !

Le jour montait, montait comme s'il eût passé sous une rideau tiré par saccades.

Et pour la troisième fois, de son gosier d'acier bleu, le coq lança son couteau à la nuit.

Pierre-André, en ce moment, se vit. C'est-à-dire qu'il distingua ses pieds, ses genoux, ses mains. Ses paumes caressèrent son visage. La conscience de lui-même l'inonda. Le bonheur de vivre encore tomba en lui comme le tonnerre puissant, longuement, en secouant tout, et en tremblant.

Il reprit son chemin vers la station du railway. Décidé à monter dans le premier convoi qui se présenterait, il calcula que, vers midi, il atteindrait aux maisons de Landelies.

En marche, exécutant un crochet, il se trouva, en pleine rue des Tanneurs, devant l'habitation Dizel.

L'aube était toute rose. Un liseré de soleil pavoisait le dessus des plus hauts murs et les chenaux des toits. La rue étroite, silencieuse, resserrée encore par les volets clos des maisons, était suave-

ment paisible comme les choses savent l'être en l'absence des hommes.

Pierre-André s'appuya à la construction d'en face. Quelques minutes, il contempla une fenêtre du second étage aux rideaux tirés, qu'il savait être la chambre où dormait Marcelle.

Le visage levé, les poings serrés, il sentait combien il aimait encore la jeune fille; et cependant plus aucune tristesse ne l'oppressait.

Il agita une main en l'air, sourit à la blanche fenêtre, là-haut, ainsi qu'il eût souri à une figure humaine. Puis, traversant la rue, il toucha la porte de la maison de Marcelle. A pleines lèvres, il baisa le clichet de cuivre.

Et il continua vers la gare.

II

Dans le plein jour de midi, ébloui, affamé, Pierre-André descend du convoi à la halte de son village. Le soleil de septembre frappe de ses dures flèches les cailloux bleus des routes, et fait fumer les crêtes des collines.

Sans lever les yeux, tête baissée, il traverse les venelles. Il a peur de pleurer s'il aperçoit les gestes réunis de ces choses qui l'entourent. Il les craint prêtes à bondir sur lui à grands cris. Et aussi l'enfièvre la hâte de celui qui touche au but!

Le but... Sous son rêve d'amour enfantin et cordial, détruit, rasé, il lui reste la Terre, la Terre que Jésus a concédée aux doux! Nu, pauvre, chétif, il lui reste de se jeter sur son sein!

Touchant au hameau des quelques maisons qui, une fois le gros du village dépassé, précède la ferme paternelle, le coude de la vallée lui apparaît. L'eau s'étale bordée des prés, au fond du cirque des col-

lines boisées, dans la gloire calme d'une courbe harmonieuse. Mais en son désarroi, le jeune homme n'est pas de force à affronter ce spectacle découvert soudain à ses yeux. Au cri sorti de l'âme de ce coin patrial, il s'arrête, rougit, et, faisant un brusque écart dans sa route, se jette dans le bois.

Il compte par là arriver à sa maison en cachette, sans avoir à répondre à ces rires des toits rouges, à ces moqueries de l'eau agile.

Sous les baliveaux de chênes et de bouleaux, il suit la crête dominant le cours de la rivière. Sur sa droite, aux éclaircies des taillis, transparaissent des guérets et des maisonnettes situées à toutes les distances. Ce sont les champs venus en montant de Fontaine, gais et délurés pour faire le lit de la rivière de Sambre. Et au loin, dans le vallon c'est la villette aux toits d'ardoise mordorée, tenant en son devantier Leernes, village rose, comme une écoursée de cornouilles mûres.

Et puis, la terre jolie! elle boit un verre de genièvre au cabaret de la vieille femme de Péchant dont la porte est garnie de rosiers sauvages. Enfin, sous son camail de forêts, la voici plonger dans la vallée pour serrer la rivière.

Mais en marchant, Daussois reconnaît d'un coup

le vacarme des chants bariolés d'une basse-cour. Il se penche : il est arrivé à ce sommet de la crête qui domine sa maison comme une échauguette d'archer. Oui, ce sont, à ses pieds, les prés alanguis au long des berges; les petites îles éclatantes d'herbe drue dans la rivière; et, sur l'autre versant, les champs mamelonnés montant jusqu'au ciel.

Dans un creux, séparé par un pli de terrain du tas rose des ruines d'une antique abbaye cistersienne, sa maison!... Le pignon de briques que les pluies de l'ouest ont usées, dans son cadre de pierres grises, c'est le visage de la bonne hôtesse qui a revêtu son frais caraco de cotonnette... Il la voit!... Elle se joue comme un être joyeux et bien aise dans la verdure.

Oubliant tout, agitant la tête comme dans un geste d'oraison extatique, Pierre-André se met à rire à haute voix; ou plutôt il hennit, prend sa course et plonge dans la combe.

Sur la pente rapide, il glisse dans les couches de feuilles épaisses des myrtilliers luisants et des dures bruyères séchées. Il bondit, se retient court aux talles des buissons, tourne sur lui-même aux brusques chocs des arrêts... Il crie; il chante de longues exclamations, roule sur le sol, se relève et

rebondit. Son visage sue du feu ; ses yeux étincellent ; il a l'air frénétique de la minute de son premier baiser d'amour.

Il atteint aux prés et les traverse en savourant, avec une volupté grossière et immense, des délices bestiales, le contact de la terre humide qui s'écrase sous ses semelles, des herbes rudes et bruissantes qui grattent ses tibias. Il touche à la haie clôturant le verger. Et voici les antiques églantines en souches, nobles arbres toujours en beauté ; les sorbiers qui haussent leurs têtes gracieuses au-dessus des épines et des coudriers !

La barrière, faite d'un tronc de frêne pelard non équarri et caussiné par les pluies, lui montre ces runes mystérieuses que gravèrent les larves jadis encloses sous l'écorce. Pierre-André y relit le souvenir de mille infiniment fragiles péripéties que son enfance y associa. Il se souvient du jour de brume où le charron de Montigny-le-Tigneux, qui râpait son tabac lui-même, la scia et l'établit. Et quoiqu'il ne le dise pas précisément de sa bouche, quelque chose dans sa cervelle ébaubie crie :

« Salut à la barrière pourrie ! Salut au vieux charron ! Salut à sa râpe au tabac ! »

Sous la fruste charpente, il se glisse, le ventre

dans l'herbe. Son visage se noie dans une touffe de pissenlits d'un jaune éclatant. Il baise la terre. Les pommiers tortus frôlent le sol de leurs branches affaissées. Pierre-André se courbe en deux pour pénétrer sous leur verdure étalée en guise de tentes où il fait très doux, très clair, très joyeux.

Et le jeune homme arrive au pied du mur délabré qui porte les pans d'un lierre immortel, toujours vert, rappelant l'étreinte ardente d'un amant toujours jeune. La porte basse du jardin est fermée de ce clichet de fer rouillé qui rend un bruit retentissant quand on y touche. Pierre-André doit franchir la muraille en y grimpant à l'aide des trous de briques effritées en guise d'étriers.

Quel joyeux et quel éclatant galop d'images multicolores emporte, par delà, le grand garçon! Du haut de ce faîte de glaise séchée et brûlante, quelle multitude d'objets amis et de choses amantes, il embrasse de ses regards!

La terre grise d'ici, qu'elle sent bon le sauvage en ses plates-bandes négligées, mal bordées de cailloux, de touffes de thym et de plants de sauge d'un poudreux vert argenté! Les parterres de légumes sommeillent, et seuls des bouquets de vieilles giroflées et d'œillets-de-poètes y rient tout haut.

Une fauvette gazouille dans les ramilles des pois montants. Que dit-elle?.. Une cerise parlerait ainsi. Veut-elle, joyeuse et sans désir, caresser de cette voix pure, les pauvres instruments de jardinage usés, qui doucement luisent, abrités en la niche dans l'épaisseur du mur, avec les ficelles crottées enroulées sur les piquets?

III

Il est quatre heures un peu passées ; le goûter à la ferme est fini. Apparaissent au jardin, sortant de la maison en se bourrant, Canivet le vacher et la servante Sidonie. Ils s'approchent et aperçoivent « le garçon » juché sur la muraille. La surprise les cloue un instant sur place... Puis ils font d'un coup demi-tour sur leurs pieds comme des fantoches d'horloge, rentrent dans la maison en courant, et crient ensemble :

« Censière ! Censière ! » pour appeler Mme Daussois.

Pierre-André, à ce bruit, s'est jeté dans une plate-bande de côté. Tel qu'un maraudeur poursuivi, il se glisse entre deux rangs de perches garnies de fèves ramées, et s'y accroupit.

Là, il lui semble qu'un temps très long se passe. Sous cette verdure qui transpire au soleil, il fait tiède et moite. Les tiges vertes, les gousses des fèves

froissées répandent une fade odeur humaine. Et les mouches qu'il a dérangées, recouvrant leur paix, se remettent à bourdonner dans cette cage de lumière, quand des voix s'élèvent et s'approchent avec rapidité :

« Censière, nous l'avons vu !... Aussi sûr que le jour luit sur nous!... Que je tombe jus roide mort, si je ne l'ai point vu!... Eh ! bien sûr, que je le connais!... Si est, si est, c'est lui!... » baragouinent au plus vite, en mêlant leurs propos, les domestiques de tantôt.

Mme Daussois court en se dandinant au long du sentier pour les suivre à l'endroit de la clôture où ils aperçurent Pierre-André.

« Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?... Pourquoi, bon Dieu, rentre-t-il ici en sautant les murailles ?... Pierre-André !... Pierre-André !... » crie-t-elle à la ronde, d'une voix faussée qui lui manque dans la gorge. « Pierre-André !... »

Mais soudain elle se retourne ; elle se retourne, comme si on l'avait appelée. Son regard tombe droit sur son fils caché dans les feuilles de fèves, accroupi, immobile, avec l'air si stupide et effrayé qu'elle-même n'ose faire un pas vers lui et reste les doigts unis à hauteur de la bouche.

UNIVERSITÉ LIBRE DE LILLE

« C'est moi, ma mère ! » dit enfin le jeune homme. « Je voulais rentrer tout doucement, ma mère, sans vous faire peur... »

Mme Daussois pose les deux mains sur les épaules de son fils. Au plein jour du jardin, la fatigue, la faim, l'émotion le lui font apparaître si blême et ravagé qu'elle s'écrie :

« Mais tu es malade, mon fieu ?... Tu as du mal ?... Quand as-tu mangé ?... Et quels vêtements portes-tu là, bon Dieu ? »

Pierre-André, abaissant les yeux sur lui-même, se trouve alors dans l'ignoble défroque qu'il revêtit en sa chambre, cette nuit ; souillée de la farine et des sirops à la boulangerie ; déchiquetée en chiffons par la descente de la colline boisée.

« Ma mère, rien. Il n'y a rien ! » répond-il. « Non, je ne suis pas malade. Je reviens parce que je ne savais plus vivre, là-bas ! Je m'en reviens, voilà tout, s'il vous plaît, ma mère ! »

C'est sur l'étroit chemin de terre grise, bordé de pierres plates, qu'ils s'étreignent. A travers les larmes de ses cils, le jeune homme contemple sa maison avec la porte de l'allée, le mur couvert de milliers de clous qui ligotèrent jadis les sarments d'une vigne disparue et de cerisiers du Nord.

Chaque fenêtre trouve à lui parler par le dessin de ses carreaux ou rien que par la couleur de sa lumière. Et cela tremblote et s'irise dans l'eau de ses pleurs.

« Je reviens, voilà tout, s'il vous plaît, ma mère ! »

A mesure que lui sortent ces syllabes de la bouche, sa voix monte, file et vacille dans le gosier serré, comme le souffle trop faible d'un enfant essayant une trompe aiguë... Il laisse aller sa tête sur l'épaule de sa mère... Ils entrent dans la demeure.

IV

Pierre-André s'éveille et c'est dans sa maison, c'est dans sa chambre.

Il commence par entendre la rumeur de l'eau coulant sous ses fenêtres, le bruit qui chante en sourdine à ses oreilles depuis qu'il est au monde. Il ouvre les yeux. Il fait plein jour ; ses regards font le tour des murs blanchis à la chaux. Voilà la cheminée de chêne brun portant, en guise d'ornements, un rang de gourdes-calebasses d'un bronze duveté d'argent gris. Une odeur de blé mûr et de paille sèche tombe du grenier par les fentes du plancher.

Pierre-André se sent gonflé encore des pleurs essuyés en ces jours derniers, mais alangui et frais ainsi que le convalescent au sortir des fièvres, et quand le front ceint de la vessie de glace, il pousse de toutes fines plaintes par habitude de geindre,

parce qu'il est doux de gémir au lit alors qu'on n'a presque plus mal.

Les sensations qui l'accueillent sont si calmes et profondes, si gracieuses et fortes ; elles l'enveloppent avec des gestes si familiers et des caresses de si longtemps connues, que Pierre-André s'alarme du coup à l'idée de n'être que dans un rêve qui va s'évanouir au premier geste. Il saute du matelas et court à la fenêtre. Ah ! ce n'est pas un rêve.

Il les retrouve ! La terre et le ciel, ils ont la patience des dieux ; toujours, les regagne qui les veut. Pierre-André revoit ce qu'il a toujours vu.

Ses regards plongent dans le sas d'un moulin abandonné. La roue vermoulue, verdie de mousses et d'herbages, se repose depuis maintes années. Par la vanne levée à demeure, l'eau bouillonnante s'écoule sans but, se brise sur cette charpente immobile et raidie, gicle par les creux et les fentes, éclabousse et fait ruisseler les parois de pierres qu'elle descelle pour y pousser mille plantes folles. L'eau molle et les herbes grêles ont raison de la force des hommes, sans cesser de chanter.

Pierre-André n'a pas pris le temps de commencer sa toilette. Le vent du matin passe, aussi doux sur sa peau que des mains ; et peu à peu ces caresses

l'engourdissent. Il s'enfonce en une sorte d'extase sensuelle où chaque fibre de son être, sans que sa volonté exprime rien, chaque pore de son épiderme continuent de sentir et l'aube sur l'eau ruisselante, et le glauque des prés mouillés, et le noir des collines boisées atteignant au zénith où l'azur chatoie.

En silence, cette âme percluse et tendre, élevée dans la solitude, rend dans cet instant, à la nature familière, par la perspiration de la sympathie, ce que celle-ci lui infusa au long des joies muettes et inconscientes de sa jeunesse. Pas de boniment; ce cœur n'a point de parade. En Pierre-André, la vie s'est façonnée sans les mots. Tout ce qu'on lui fait dire, c'est aperçu par les vitres claires de son émotion plutôt que cueilli sur ses lèvres.

Ses deux mains écartent les plis de son col et découvrent sa poitrine. Il offre au spectacle de ce jour merveilleux, son cœur ivre de la bonne peine d'amour; il l'offre à l'assaut infini des choses fraternelles.

Car s'il meurt, le grain de blé portera beaucoup de fruits.

Devant Pierre-André, la ligne sinueuse de la rivière étincelle... Sambre! Elle aussi, un long temps sur sa route elle semble dormir; elle ne dit

rien ; elle s'étale et elle luit ; elle boit, en friselis, l'air et le jour du ciel.

Elle vient d'Ourpes, où les gorges haut boisées retiennent les brumes pour les légendes. Là, derrière les chevaux aux crins tressés, les bateaux glissent dans un plus tendre murmure de l'eau déferlée. Là, aux nuits de printemps, les rossignols du pays vont chanter l'amour avec plus de passion.

Au coin de la colline, Sambre bondit. Comme elle court pour toucher à Landelies, le village aimé ! Elle vient sur la ferme, droit ainsi que pour sauter dans la fenêtre. Oui, elle court, et Pierre-André entend les sabots de Sambre claquer. Il voit son fichu rouge sur ses cheveux poudroyants ; et son écours de toile bise qui vole sur le côté. Quelle grâce fine et moqueuse la tendre rivière jette sur la vallée ! Les étreintes de ses courbes, ce sont toutes amourettes. Les rires clarinent dans sa gorge.

Sambre fait aussi des mensonges ; elle fait des contes, la rivière de France ! On voit mille choses contradictoires briller dans ses yeux verts, à la rivière ! Jamais elle ne pourrait prouver ce qu'elle avance ; et cependant, au moment même, toujours elle a raison. Comme chaque minute de la vie qui passe, elle tient la certitude sur ses lèvres.

Elle est si changeante, Sambre ; elle était si jolie en son caprice, Marcelle !... Daussois voit pertinemment que nous sommes éternels et inutiles. Et voici qu'il éprouve la certitude que nous trouverons bien la paix, à la fin; la paix aussi bien que tout autre chose que nous voudrons chercher.

Daussois abandonne la fenêtre. Au bec de cane de sa porte, il trouve pendu un extraordinaire costume de coutil. C'est la défroque même que sa mère, la soigneuse ménagère, ne manquait aucune fois de lui présenter jadis, lorsqu'il rentrait de l'école, afin qu'il ne souillât point sa « belle monture » en rôdant par la maison. Alors, non plus, il ne manquait jamais de bougonner pour la frime, et passait les guenilles déteintes.

Pierre-André contemple ces chiffes usées par son corps, mille fois reprisées aux coudes et aux genoux, et recousues, et mille fois blanchies. Il les enfile en disant de tout son cœur :

« Je ne quitterai plus mes vieilles loques. Certes je ferai tout ce que voudra ma mère, oui, jusqu'au plus mince détail ! Pour moi, je ne veux plus rien... »

Il descend à la chambre d'en bas par un escalier de chêne où chaque marche crie sous les pas.

Le talon de son sabot frappe la dalle du seuil.

Cette pièce immense est fraîche malgré l'été et le foyer brûlant. Elle est pleine d'objets qui réveillent en foule, dans le jeune homme, les sentiments joyeux et les souvenirs paisibles. Il adresse un salut cordial au poêle à la mode de Louvain, allongé sous le manteau de la cheminée, paré de plaques de cuivre luisant qui lui donnent l'air d'une bête précieuse et fantasque. Plus naïves, les assiettes de Tournay à fleurettes jaunes et guirlandes bleues lui sourient de leurs resplendissants visages.

Et de l'autre côté de la large fenêtre basse à petits carreaux, s'étalent les champs simulant une carrière établie pour les jeux du ciel et de la terre, selon l'ordre des saisons et l'arrangement des laboureurs.

Mme Daussois vaque en ce moment au jardin ; la chambre est vide. Son fils s'installe devant le déjeuner qu'il trouve servi sur la table. Il dévore d'un jambon fumé et qui sent encore le genêt qu'on brûla dans la cheminée. Sur le jonc tordu du siège, il se carre pesamment afin de le sentir mordre sa peau.

« Il est certain que ma mère est au potager à cueillir des légumes, et qu'elle y est allée de crainte

de me gêner ici... Elle croit que je suis triste et que j'ai de la honte comme un malheureux... Si elle rentrait à présent, il me faudrait pourtant trouver à lui dire la vérité ; quelque chose de bien clair... »

Ainsi pense Pierre-André en mangeant. En effet, Mme Daussois est au jardin. Mais c'est le jeune homme seul qui dit qu'elle y soit par finesse. Mme Daussois a besoin de légumes frais, voilà la vérité.

La bonne dame aime son fils, son unique enfant. S'il pleurait elle courrait à lui comme une mère-poule, les ailes soulevées, court vers le poussin pépiant de peur. Elle l'entourerait de ses bras et pleurerait aussi. Mais pas longtemps. Mme Daussois ne pleure, ni ne rit longtemps pour une chose. En elle, tout revient vite au même...

Car ce jour-là quel qu'il soit, extrêmement gai ou extrêmement triste, Mme Daussois ne doit-elle pas cependant penser aux terres, aux aumailles ainsi qu'aux gens de la ferme entière ? Or, elle s'y est déjà tant fatiguée qu'à présent rien ne peut l'empêcher de reprendre au plus tôt le fil de laine grise de sa tâche du jour. Sans bonheur particulier, ni longue tristesse, elle a la paix.

Mais Pierre-André est ici depuis trop peu de

minutes pour s'exprimer si vite en ces termes ce qu'il connaît de reste profondément. Et à l'instant ayant mangé, il se lève de sa chaise de paille. Il sort pour commencer sa journée de fermier.

V

Pierre-André conduit son attelage de deux chevaux par un champ de froment dépouillé auquel il donne la première façon de charrue avant d'y semer les navets pour l'hiver. La tâche est rude pour ses bras qui ont oublié le travail. Il rit de sa faiblesse à manier le soc qu'il conduisait si agilement jadis, par jeu. Avec douceur et patience, il reprend ses maladresses, et recommence.

C'est sur le flanc de la montagne qui porte un bosquet dont les pointes biscornues, en avançant dans le champ, font enrager les valets laboureurs qui n'aiment que les pièces de terre d'une venue et de plain-pied. Mais la bonne humeur de Pierre-André ne voit, dans ces obstacles, que des abris où il peut à loisir arrêter ses chevaux, et, sous prétexte de reboucler une longe des traits ou de serrer une vis de l'âge de la charrue, détendre ses membres endoloris.

D'ailleurs, vers la fin de la journée, la fatigue même lui paraît agréable. Le travail dans l'air pur l'a allégé autant qu'un bain de rivière. Son sang saturé d'oxygène en pétillant éveille, à chaque instant, une gaillarde idée en son cerveau, toute bottée et vaillante.

« Hé! Si Marcelle survenait? Je la hisserais sur la jument grise! s'écrie-t-il. Foi de moi, ses jambes ballotteraient en frappant le ventre de la bête, et nous ririons! »

Et déjà il rit... Vous savez, Marcelle, c'est une petite « galante » un brin trop jolie peut-être pour lui, qu'il eut, un jour, un seul jour durant, car le lendemain, elle s'était en allée.

« Tic! Hého! »

Maintenant, Pierre-André pousse ses chevaux. Il fait voler en poudre la terre sèche du mois de septembre.

Au haut de la côte, les sillons aboutissent à une sente qui s'enfonce dans le bois et creuse un banc de pierre d'ardoise affleuré comme une pièce visible du squelette de la terre. Pierre-André se rappelle avoir décrit souventes fois à Marcelle la pathétique couleur violette de ces degrés que lavent, aux orages, les flots bouillonnants et tièdes

des eaux du versant. On dirait qu'ils ont gardé les traces d'un flux de vin vieux.

Les filles du village suivent ce faux-fuyant pour aller un peu en cachette aux hameaux voisins, de l'autre côté de la montagne, boire de la bière blanche mousseuse et danser un tour de danse.

Et cette fruste rigole se trouve ornée aujourd'hui, aux yeux du jeune homme, de tout ce qu'il en a conté à Marcelle !

« Ce jour-là où je lui parlais du sentier d'ardoise usée, elle était parée de son collier de corail pâle, assise sur sa chaise basse. Elle semblait se barbouiller le cœur de la rude gaieté des luronnes commères que je lui montrais courant ici. Elle goûtait le plaisir frisquet d'une mignonne châtelaine descendue voir dans la basse-cour les jeux de ses servantes, le dimanche après vêpres ! »

Près de Daussois, des troupes d'enfants passent, à l'orée du taillis, portant les gamelles de soupe à leur père, dans les forges de la vallée. Ils vont en agitant la cuiller de fer de la marmite. Leur visage empourpré du jus des mûres sauvages, des airelles et des framboises, montre comme ils ont traîné par les buissons. Un cou délicat et fin soutient leur grosse tête hirsute à la façon d'un élégant

piédouche artistement menuisé dans du marbre blanc. Sans un mot et les yeux grands ouverts, ils touchent des mains tout ce qu'ils peuvent atteindre, dans un manège de bêtes furetantes qui veulent connaître parfaitement la terre où elles passent.

Pierre-André entend la plante de leurs pieds nus claquer sur le sentier de pierre avec le bruit confondu d'une harde de jeunes cerfs qui s'arrêtent pour lever la tête et flairer le vent.

Ils sont brûlés de soleil, rouges de joie, les yeux resplendissants de vie et sans pensées. Leur bouche, avivée par l'acide des baies, montre, comme aux fentes d'un coup de couteau dans leurs joues maculées, une chair délicieuse, fraîche, plus rose que la chair des roses, et qu'on voudrait baiser ainsi que le sceau humide de la vie immortelle et sans but des hommes.

En apercevant le laboureur qui les contemple, les petits vagabonds s'épeurent. Les voilà qui se poussent, et se précipitent en avant. Les pieds brunis trottent. Et les loques bariolées avec les gamelles de fer luisant disparaissent dans les buissons.

« Ils se défient de moi rien que parce que je suis de grande taille!.. Moi aussi, à leur âge, j'avais

peur des hommes. Leurs visages me semblaient crispés de cruauté et de volonté méchante. « Aïe! Aïe! Voilà des hommes! » Je courais pour passer à leurs côtés, dans l'idée qu'ils auraient très bien pu me saisir, me tuer, et me manger...

Aujourd'hui pourtant, que j'aurais de joie à suivre ces gamins ; à enfoncer derrière eux mes pieds nus dans les feuilles mortes et les herbes qui grattent; à courir les chemins sans remords et sans liens!

Mais ils sont là aussi fragiles et farouches que des fleurs rouges de coquelicot qu'on ne peut garder cueillies. La seule chaleur de la main qui les porte, les effeuille et les flétrit sans retour... Comment pourriez-vous aussi parler à des oiselets qui se retournent désespérés dans vos paumes et dont vous sentez battre le cœur si fort que vous craignez toujours de les serrer trop? Comment les rassurer?... Il vous faut les relâcher; ils s'envolent, Marcelle ; ils n'ont pas pitié de la grosse main qui n'osaît les étreindre de sa force ! »

Des commères, dans la journée, passent ici en courant. Elles suivent le sentier pour aller au marché ou s'en revenir de la ville, chargées de hottes d'osier pendues à leur dos par des bretelles. Le

visage tanné, encadré de bonnets de tulle roussi en forme d'antiques escofions; maigres, jetées en avant, les reins cassés sous le faix, et des bras serrant leur poitrine, elles battent le pas à la façon énergique de vieux troupiers. Leurs jupes écourtées découvrent des jambes sans mollet. Et leurs poignets ne sont pas plus gros en tout que des canons de fusil jumelés.

« Comme elles se pressent vers où on les attend! pense Pierre-André. Leur but ne change pas devant leurs yeux et leur âme ne se débande point. Elles n'ont pas seulement tourné la tête pour répondre à mon salut! Il n'y a pour elle, au monde, que leur maisonnette là-bas, là-bas, dont la grosse clef bat dans leur poche... Il ne s'agit que d'y arriver au plus vite! Chaque pomme de terre que mangent leur mari et leurs enfants, elles la doivent arracher de la glèbe; chaque flamme de leur foyer leur coûte un coup de hache au bois. Et elles sont comme ivres d'harassement toute leur vie, les yeux fermés, le cœur gercé, l'âme inerte et stoïque... Si elles savaient combien je les aime cependant, elles m'auraient crié le bonjour! »

Pierre-André se met à manger la tartine enfermée dans sa musette. Il entame le jaune pain

d'épeautre de toutes ses dents, en retroussant l'enveloppe de toile à mesure. L'air vif des champs et la fatigue de la tâche accomplie l'exaltent. Comme un croyant ferme les lèvres sur l'Hostie sainte, il mord sa croûte. Et il va, écrasant les mottes de terre, caressant la crinière de ses chevaux. Il sonde des yeux les creux lointains de la côte. Il rit au souvenir des petites gens qui ont paru à la lisière du bois depuis le matin. Il va et mange.

Qu'il est doux le pain d'épeautre du champ paternel, mangé sous les chênes avec des pensées joyeuses!

VI

L'heure vient aussi du repas des chevaux. Pierre-André arrête la charrue et regagne le chemin de la ferme. Les fers des sabots, les chaînes des traits et les palonniers sonnent sur les pierres en tressautant.

Pour boire une pinte de bière, il s'arrête à un chétif cabaret perdu, le pignon tourné à la route, à l'orée d'une clairière de bruyères.

Ici habite une commère rougeaude à cheveux d'acajou et d'un embonpoint énorme. Avec une vivacité inattendue de sa corpulence, elle est constamment occupée à écurer une marmaille infinie, le plancher, le poêle, la muraille, n'importe quoi. De ses manches relevées, sortent des bras empourprés, rebondis comme des jambons, aux mains crispées de lavandières.

Daussois s'assied et la grosse femme court à la cave tirer un pot au tonneau. En chemin, elle

ramasse un enfant tombé et frotte la tablette du comptoir. Un cochon qui grogne sous son toit dans la cour et une chèvre qui chevrote lui font tendre l'oreille. A chaque instant un petiot entre, venant de la route, réclamer la tartine de son goûter, et s'en reva quand il l'a eue; ce sont tous ses enfants.

Durant une minute, la grosse femme fait mine de se reposer, appuie ses poings sur ses hanches et souffle. Puis tout à coup, elle se remet à courir plus vite sur ses pieds ridiculement courts et ronds de graisse, comme des boules dans ses sabots.

Des fleurs de papier colorié simulent des dahlias posés sur les chandeliers de verre argenté de la cheminée. Un bouquet d'œillets barbus extrêmement serré baigne dans une chope.

Le soir, s'en revient de la fonderie un homme chétif qui est le père. Il ne manque jamais de trouver le souper servi à l'heure. Chaque année un nouveau-né. Une journée de trois francs. Et la mère vient à bout de tout. A chaque repas, les petits ventres sont pleins et rebondis!

Notre laboureur ressasse ces misérables détails de sabots avec une tendresse indicible. Il sent, épandue dans l'air, l'étrange et sublime gaîté des

pauvres simples. Jamais il n'a goûté aussi profondément le sentiment d'amour qui l'émeut au sein de cette grouillante nichée de bestioles créées à son image, parmi ces corps poussés sur la terre comme des fruits, comme l'effet mystérieux et inévitable des jeux de la sève et du soleil. Étrange leçon! Ces créatures, réduites pour le lendemain à la sécurité des passereaux et des fleurs des champs, garantissent sa confiance dans la vie.

Il n'y a pas seulement, dans ces chambres, de chaises en nombre suffisant pour la maisonnée s'asseoir en même temps. La misère rôde ici comme des loups aux portes basses d'une bergerie. Et cependant, ces enfants aux dents blanches, affamées et rieuses, cette grosse femme qui cherche, à droite, à gauche, où se précipiter pour gratter et frotter, rassurent notre Daussois plus intimement sur le sort des hommes que ne le pourrait faire la société de tous les philosophes de la terre réunis. Pour célébrer la Pâque de sa nouvelle alliance, il voudrait partager le brouet de ces pauvres; sa joie serait de se rouler parmi eux en cette maison nue.

Il est enivré d'amour et sa pensée retombe à l'enfant enivrée de volonté :

« Toi, petite Marcelle, où vas-tu courir rassasier tant d'avidité?... Oh! Là où tu arriveras, qu'il se trouve quelqu'un pour te faire goûter l'émotion de la simple vie des misérables qui sont joyeux seulement de voir le jour, ne demandent rien de plus pour tantôt, et qui, malingres et épuisés, supportent le pivot du monde. Oh! Que quelqu'un te prenne par la main et te fasse entrer dans la ronde des pauvres vivants; qu'il te rattache comme un misérable, misérable et viridique maillon à la chaîne de ceux qui meurent sans laisser de souvenir et seuls compteront dans l'Éternité, pour n'avoir pas jeté leur gueuserie en travers de l'innocence du monde... Avide amour en allée! O pleine de désirs! »

Daussois poursuit; le chemin tourne. Dans la descente, les ornières montrent leurs courbes onduleuses. Le vallon où il touche n'est séparé de sa maison que par une colline qui pique son éperon vers la rivière. Il s'y dresse un tas de briques enguirlandé d'arceaux de pierres d'une couleur perlée, et qui nourrit la plus folle végétation d'aventure. C'est ce qui subsiste d'une abbaye ruinée; et l'on y a établi un refuge pour les vieillards des environs, avec une métairie.

Enfant, Pierre-André est maintes fois venu heurter à la porte de l'Hospice où il s'arrête à présent et lie ses chevaux à l'anneau : quand il apportait du fruit des vergers ou du poisson pêché à la vanne du moulin, que son père envoyait pour régaler les pauvres. La sœur tourière le menait aux cuisines. Et sœur Virginité, qui tenait le garde-manger, lui servait des tartines à la confiture d'églantines.

Aujourd'hui, à cause de son accoutrement de varlet et de ses sabots crottés, il semble un hôte nouveau que la portière dévisage avec défiance. Mais les vieilles de l'office l'ont bientôt reconnu, et voilà qu'elles se mettent à pousser des exclamations de surprise et de plaisir, en joignant les mains :

« Est-ce vous, monsieur Daussois ?... Est-ce bien vous, là ? »

Et il répond que oui, que c'est lui.

Pierre-André est même fort aise de retrouver leurs physionomies vétustes et sereines, habillées des jupes de futaine de toujours, bardées des devantiers qui n'ont pas changé. Les pantoufles à boucles d'acier glissent sur les carreaux avec un bruit qu'il lui semble écouter depuis longtemps, comme s'il

était dans l'attente de quelque chose que ces pas vont cherchant pour lui.

Ici, toute tâche s'exécute sans autre tumulte que des exclamations bien rares, de guimpe à guimpe, et fines comme des pointes d'aiguille ou des bouffées de petits rires de pensionnaires qui se cachent sous leurs draps au dortoir.

Dans la cour de l'Hospice, Daussois revoit la bande des vieillards reclus. Ce sont des ouvriers sans famille, ou que leurs enfants trop pauvres ont oubliés : bûcherons et valets de ferme. Ils n'ont plus qu'à fumer des pipes au long du jour. Leur vie s'effiloche à la façon de drapeaux laissés aux hampes sur les toits; tandis que la cloche, qui sonne les heures dans son clocheton du pignon, parle plus souvent que la plupart d'entre eux.

Le jeune homme reconnaît au bout de la terrasse, accoudé à une balustrade qui domine la vallée, un ancien laboureur de sa maison qui suit les allées et venues d'un attelage conduit là-bas, là-bas, sur une de ces terres qu'il a jadis façonnées lui-même. Et le vieux sue aux montées de l'attelage, il ahane; il jure quand les lignes du rouleau dévient.

« Chaque soir, la vie se couche dans cet hôpital loin du monde; et elle se lève nouvelle et toute

fraîche, à chaque matin ! » se dit Pierre-André. Aucun de ces pauvres délabrés ne voudrait encore quitter la terre. Ils sourient, du haut du petit mur, aux femmes qui passent sur le chemin. Ils sont heureux rien qu'à se figurer le cornet de tabac qu'ils achèteront au cabaret du village, dimanche, à la sortie de messe... C'est tout... Ça suffit pour tenir ces corps élimés en haleine ! Ils vivent ; ils demandent à ne jamais mourir !

« Et les religieuses, elles se contentent d'éplucher la salade et de réciter leur chapelet quand c'est l'heure. Elles courent à menus pas et sourient. Elles sourient même quand elles sont ennuyées, par exemple, des trop grands trous à raccommoder que les vieux ont encore une fois déchirés à leurs chaussettes ; ou quand c'est le jour de lessiver les mouchoirs de ceux qui prisent tant de tabac que c'est dégoûtant. »

VII

Il s'en revient donc à la ferme paternelle, le soir du premier jour de son retour, Daussois au costume de lin usé autant qu'une défroque d'aoûteron des Flandres ! Bon laboureur du blé des hommes, gindre cordial du pain de la terre !

On rappelle ses mâchoires élargies par les houpettes de poils follets de sa barbe naissante. On rappelle sa bouche gourmande et amollie, creusée aux commissures d'un pli amical et réfléchi; les angles de ses orbites tirés en fines rides qui sertissent ses calmes yeux couleur de verveine séchée...

Il porte sur sa peau, à cette heure, les baisers d'une intégrale journée de la vie. Quoique ses mouvements ne trahissent aucun de ces trop pleins subits qui regiclent par des cris et des bras tendus, c'est ivre de sympathie, ivre d'avoir tout bu et d'avoir tout gardé, qu'il attache à l'écurie ses chevaux devant leur râtelée.

Et dans la grande chambre, il retrouve sa mère.

Elle est installée sur sa chaise de paille, occupée, au jour mourant de la fenêtre, à la préparation du repas du soir.

« On sent encore le déjeuner dans la bouche, disait souvent Mme Daussois, qu'il faut penser déjà au dîner! »

Aussi, eussiez-vous crié :

« Allons, madame Daussois, venez deviser un brin par ici? »

— Non, eût-elle répondu. Je sais bien que les heures avancent, moi! D'ici au repas prochain, il arrivera mille histoires! Qu'est-ce que je sais?... De toutes les sortes! Il arrivera des histoires de toutes les sortes, mais pour avoir faim à l'heure habituelle, il est sûr que chacun de la ferme aura faim. C'est même celui qui aura le plus haut crié et le moins travaillé, qui aura le plus faim... Bast! les varlets n'auront fait que baguenauder et pomper de l'eau dans des mannes d'osier; les vaches auront franchi les clôtures chères et perfectionnées qui ne valent rien de bon; les veaux auront entraîné tout le monde à leur poursuite — qu'un petit quart d'heure seulement après le coup de douze heures les hommes demanderont cependant avec impatience :

« Et la soupe?.. Eh bien, nom de d'là, censière, où est la soupe? »

C'est pourquoi Mme Daussois la fermière a, du matin à la nuit, pour sa besogne de la cuisine, ses lunettes ajustées au nez avec autant de gravité pour le moins que le bonhomme qui détient, derrière le comptoir de la Banque Nationale, les liasses de « billets ». Et elle hoche la tête afin de regarder par-dessus, à présent; ou tout à coup par-dessous; ou voici que c'est au travers les verres ronds, suivant les objets qu'elle fixe.

En silence, Pierre-André la contemple sans qu'elle s'en aperçoive. Elle porte un mouchoir de couleur gris-de-fer, plié en triangle sur ses épaules. Sur ses pommettes, un fin lacis de menus vaisseaux rouges court ainsi qu'à l'épiderme des feuilles de la vigne-vierge touchées par l'automne. Ses mains, serrées aux poignets par les manches d'un caraco noir, promènent vivement le couteau autour des racines à pelurer.

« Ma mère rêve à moi, se dit Pierre-André; puis elle rêve au beurre qu'elle a empoté, hier, dans les tallevanes pour la provision d'hiver; puis aux roses rouges qu'elle a flairées au jardin, tout à l'heure, en cueillant les herbes de la soupe. Quelle

paix est la sienne! Et moi, je suis près d'elle aujourd'hui, je le sens... Mais combien de jours ai-je passés, en ces temps derniers, sans seulement songer qu'elle vécût !... Elle était ici, cependant; elle vivait doucement, ma mère. Et moi je courais, Marcelle, serrant ta main dans ma main; sans me retourner, je courais oubliant le monde, en croyant serrer ta main dans ma main!

« Où voulions-nous aller? Qu'avons-nous fait? Nulle part; rien... Où es-tu, toi? Tu danses, tu ris ; et moi je tâte mon cœur. Or, je suis ivre d'une joie folle qui y entre au galop. La peine chérie qui me poignait, hier encore, elle n'est plus qu'une fleurette qui va s'effeuillant. Tout s'est éclairci; tout est bien! Et je veux la garder, car je sens qu'entre nous, pour relier notre souvenir, il n'y aura bientôt plus que cette petite rose des haies...

« Les petites roses ne disent rien; elles ne parlent point; elles sentent bon leur parfum léger. Chaque année, elles vivent pour rire vainement par moquerie et par caresse, les petites roses dans les haies d'épines! Puis, c'est fini !... Marcelle, étends ta main vers ma poitrine; sens comme je suis calme. Je goûte la paix d'ici qui est vaste comme un ciel du plein été!

« Marcelle, ton souvenir court en moi à la façon du pampre gracieux autour d'un bâton. Je suis aujourd'hui plus tendre et plus doux à cause de la grâce de ton corps que j'ai contemplée et du caprice dont tu me harcelas. Le bâton orné est un thyrse...

« Et ma mère, Marcelle, ma mère elle-même sera plus belle en ma pensée, dès ce jour, à cause de la fleur de tes lèvres ! Ses yeux limpides qui redeviennent du bleu de lin des yeux d'enfant ; les rides de ses tempes ; les fines lignes roses courant sous la peau de ses mains tachées de son, je trouve tout plus émouvant, d'elle qui ne fit que m'aimer, à cause de quelques jours où toi-même tu m'aimas, Marcelle !

« Non, non, jamais je ne t'en voudrai d'avoir tordu mon cœur. Je sais que le bon ménager de la vigne, qui a un tablier à pochette sur le ventre, vient de même pincer soigneusement le pétiole des grappes les plus belles, de celles qu'il veut sucrer et mûrir tôt.

« Adieu !..Ah ! où es-tu sur la terre, Marcelle ?.. J'ai vu que tu n'auras jamais peur de rien. Jusqu'où iras-tu ?.. Qu'importe ! Va donc !... Mais quoi qu'il t'arrive, je te maintiens dans mon cœur à la

façon d'un pur rameau de buis amer! Adieu... Je ne veux plus te rien demander. Tu es dans ma main avec toutes les créatures vivantes et les choses qui n'ont point encore commencé à vivre... Je t'aimerai toujours. »

Pierre-André sent l'odeur de son rêve comme on fleure les roses de l'autre côté des murs d'un jardin fermé.

En ce moment de ses réflexions dans le coin de la chambre, derrière le poêle d'où il suit les mouvements de sa mère, un doux bruissement sort des lèvres du jeune homme, une plainte sourde de tendresse telle qu'en poussent les pères qui serrent dans les bras leur premier-né, et ne trouvent point de paroles pour saluer cette joie inouïe et subite. C'est le murmure d'amour de Pierre-André pour l'aïeule occupée aux légumes; pour les vieillards reclus de l'hospice à l'Abbaye; pour la grosse femme rouge de la maisonnette pleine d'enfants comme un terrier de lapereaux; pour les gamins farouches et gracieux à la façon des faons croulant la queue; et pour Marcelle, pour Marcelle la première aimée, la première en allée, Marcelle à qui il renonce!

En ce soir merveilleux, l'amour de Pierre-André s'est hissé au-delà du désir. Il donne son cœur à la

terre... Et un plaisir divin, — c'est-à-dire, divin, pareil à celui qu'apporterait à la lumière du soleil, dans ses corolles, une fleur poussée d'un coup des entrailles du sol, — agite le corps du jeune homme. Sa tête tremble comme le chef du patriarche bénissant son fils. Une prière fait frémir ses joues. Mais non, il ne peut ouvrir la bouche... En vérité, la joie l'étouffe.

Alors il se lève. Il saisit les deux pointes de sa jaquette de toile. Et, tournant autour de la chaise de Mme Daussois, Pierre-André se met à danser. La bonne dame s'étonne; elle dévisage son fils par-dessus ses lunettes; sa bouche s'ouvre en rond.

Mais lui, il danse des lèvres, et claque, claque, claque ses sabots sur les dalles.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE. — LES HEURES VIERGES..... 3
DEUXIÈME PARTIE. — LA LOI DE PÉCHÉ..... 51
TROISIÈME PARTIE. — LA FIN DU PRINTEMPS..... 133
QUATRIÈME PARTIE. — LA FERME DE LANDELIES..... 187

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Extrait du Catalogue

Roman

LÉON BLOY

La Femme pauvre. 3 50

JEAN DE CHILRA

L'Heure sexuelle 3 50

ALBERT DELACOUR

Le Roy 3 50

EDOUARD DUJARDIN

L'Initiation au Péché et à l'Amour. 3 50

LOUIS DUMUR

Pauline ou la Liberté de l'Amour. 3 50

GEORGES EEKHOUD

Le Cycle patibulaire 3 50
Mes Communions. 3 50
Escal Vigor. 3 50

ANDRÉ GIDE

Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes. 3 50
Les Nourritures terrestres 3 50

REMY DE GOURMONT

Le Pèlerin du Silence. Frontispice d'ARMAND SEGUIN. . 3 50
Les Chevaux de Diomède. 3 50
D'un Pays lointain 3 50
Le Fantôme. Deux lithogr. de HENRY DE GROUX. . . . . 4 »
Histoires magiques. Deux lithogr. de HENRY DE GROUX . 3 50

CHARLES-HENRY HIRSCH

La Possession. 3 50

ALFRED JARRY

Les Jours et les Nuits, *Roman d'un Déserteur* 3 50

CAMILLE LEMONNIER

Un Mâle. 3 50
La Petite Femme de la Mer. 3 50

JEAN LORRAIN

Contes pour lire à la Chandelle. . . . . 2 »

PIERRE LOUYS

Aphrodite. 3 50
Les Chansons de Bilitis, *Roman lyrique* 3 50
La Femme et le Pantin. 3 50

Envoi franco du CATALOGUE COMPLET sur demande.

RACHILDE

Les hors nature. 3 50
La Tour d'amour 3 50

HUGUES REBELL

La Nichina. 3 50
Le Magasin d'Auréoles . . . . . 2 »
La Femme qui a connu l'Empereur. 3 50

HENRI DE RÉGNIER

La Canne de Jaspe 3 50
Le Trèfle blanc. . . . . 2 »

J.-H. ROSNY

Les Xipéhuz. . . . . 2 »

MARCEL SCHWOB

Le Livre de Monelle. . . . . 2 »

JEAN DE TINAN

Penses-tu réussir? 3 50
L'exemple de Ninon de Lenclos, amoureuse. . . . 3 50

Poésie

MAX ELSKAMP

La Louange de la Vie 3 50

ANDRÉ FONTAINAS

Crépuscules 3 50

PAUL GÉRARDY

Roseaux 3 50

CHARLES GUÉRIN

Le Cœur Solitaire 3 50

A.-FERDINAND HEROLD

Images tendres et merveilleuses 3 50

FRANCIS JAMMES

De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir. . . . 3 50

GUSTAVE KAHN

Premiers Poèmes, précédés d'une étude sur le vers libre. 3 50
Le Livre d'Images 3 50

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE

Les Bijoux de Marguerite. 3 50

STUART MERRILL

Poèmes, 1887-1897. . . . . 3 50

PIERRE QUILLARD

La Lyre héroïque et dolente 3 50

HENRI DE RÉGNIER

Poèmes, 1887-1892. . . . . 3 50
Les Jeux rustiques et divins 3 50
Premiers vers et Poèmes 3 50

JEHAN RICTUS

Les Soliloques du Pauvre. 3 50

ARTHUR RIMBAUD

Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud, complètes en un volume. Portrait de Rimbaud par FANTIN-LATOUR 3 50

ALBERT SAMAIN

Au Jardin de l'Infante 3 50

Aux Flancs du Vase 3 50

ÉMILE VERHAEREN

Poèmes 3 50

Poèmes, nouvelle série. 3 50

Poèmes, III[e] série. 3 50

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Poèmes et Poésies 3 50

La Clarté de Vie. 3 50

Phocas le Jardinier. 3 50

Collection d'auteurs étrangers.

E. A. BUTTI

L'automate, roman, traduit par M. LÉCUYER. 3 50

GERHART HAUPTMANN

La Cloche engloutie. Trad. de A.-FERDINAND HEROLD. . 3 50

GUNNAR HEIBERG

Le Balcon. Traduit par le Comte M. PROZOR. . . . . 2 »

RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par LOUIS FABULET et Vicomte ROBERT D'HUMIÈRES 3 50

A. LACOIN DE VILLEMORIN ET D[r] KHALIL-KHAN

Le Jardin des Délices, tr. du persan 3 50

EMERICH MADACH

La Tragédie de l'Homme, traduit par CH. DE BIGAULT DE CASANOVE 3 50

GEORGE MEREDITH

Essai sur la Comédie. *De l'Idée de Comédie et de l'Exemple de l'Esprit Comique.* Traduit par H.-D. DAVRAY. . . . . 2 »

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Pages choisies, publiées par HENRI ALBERT 3 50

WALTER PATER

Portraits imaginaires, traduit par GEORGES KHNOPFF . 3 50

AUGUSTE STRINDBERG

Inferno, roman. 3 50

Axel Borg roman, traduit par M. L. LITTMANSON 3 50

Margit (La Femme du Chevalier Bengt), trad. par GEORGES LOISEAU. . . . . 2 »

H. G. WELLS

La Machine à explorer le Temps (*The Time Machine*) roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY 3 50

OSCAR WILDE

Ballade de la Geôle de Reading, texte anglais. Traduction française par HENRY-D. DAVRAY . . . . . 2 »

Théâtre

HENRY BATAILLE

Ton Sang, précédé de La Lépreuse 3 50

A.-FERDINAND HEROLD

Sâvitrî, comédie héroïque en deux actes, en vers . . . . . 1 »

MAURICE MAETERLINCK

Aglavaine et Sélysette 3 50
Alladine et Palomides 3 50

VIRGILE JOSZ & LOUIS DUMUR

Rembrandt, drame d'art et d'histoire 3 50

Divers

HENRY DETOUCHE

De Montmartre à Montserrat, illustr. de l'auteur . . . 3 50

PAUL FORT

Ballades Françaises. Préface de PIERRE LOUYS 3 50
Montagne (*Ballades Françaises*, 2e série) 3 50
Le Roman de Louis XI 3 50

REMY DE GOURMONT

Le Latin Mystique. Miniature de FILIGER . . . . . 10 »
Le Livre des Masques. Dessins de VALLOTTON 3 50
Le IIe Livre des Masques. Dessins de VALLOTTON . . . 3 50
L'Esthétique de la langue française 3 50

MAURICE MAETERLINCK

Le Trésor des Humbles 3 50

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Ainsi parlait Zarathoustra . . . . . 10 »
Par Delà le Bien et le Mal . . . . . 8 »

MARCEL SCHWOB

Mimes . . . . . 3 »
Spicilège 3 50

ROBERT DE SOUZA

La Poésie Populaire et le lyrisme sentimental. 3 50

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 20 juin mil huit cent quatre-vingt-dix-neuf

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

Fondé en 1672

(*Série moderne*)

15, RVE DE L'ÉCHAVDÉ. — PARIS

paraît tous les mois en livraisons de 300 pages, et forme dans l'année 4 volumes in-8, avec tables.

Rédacteur en Chef : ALFRED VALLETTE

Romans, Nouvelles, Poèmes, Littérature
Philosophie, Critique, Traductions, Théâtre, Musique
Portraits, Dessins et Vignettes originaux.

REVUE DU MOIS

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Théâtre (publié) : Louis Dumur.
Littérature : Robert de Souza.
Histoire, Sociologie : Marcel Collière.
Philosophie : Louis Weber.
Psychologie : Gaston Danville.
Science sociale : Henri Mazel.
Questions morales et religieuses : Victor Charbonnel.
Sciences : Albert Prieur.
Méthodes : Valéry.
Voyages, Archéologie : Charles Merki.
Romania, Folklore : J. Drexelius.
Bibliophilie, Histoire de l'Art : R. de Bury.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Chronique universitaire : L. Bélugou.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Pierre de Bréville.
Art moderne : André Fontainas.
Art ancien : Virgile Josz.
Publications d'Art : Y. Rambosson.
Le Meuble et la Maison : Les XIII.
Chronique du Midi : Jean Carrère.
Chronique de Bruxelles : Georges Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Luciano Zùccoli.
Lettres espagnoles : Ephrem Vincent.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres latino-américaines : Pedro Emilio Coll.
Lettres russes : Zinaïda Wenguerow
Lettres néerlandaises : Pauw.
Lettres scandinaves : Peer Eketræ.
Lettres tchèques : Jean Rowalski.
Variétés : X.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO :

France : 2 fr. » — Étranger : 2 fr. 25

ABONNEMENT

FRANCE		ETRANGER	
Un an.	20 fr.	Un an	24 »
Six mois	11 »	Six mois.	13 »
Trois mois.	6 »	Trois mois.	7 »

On s'abonne *sans frais* dans tous les bureaux de poste en France (Algérie et Corse comprises), et dans les pays suivants : Belgique, Danemark, Italie, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse.

Imp. C. RENAUDIE, 56, rue de Seine, Paris.

5

ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

Règles d'utilisation de copies numériques d'oeuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.
Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les oeuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayant droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.
Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.
Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <*http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf*> qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.
Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'usager se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.